

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-HUITIÈME ANNÉE

1888



VEVEY  
F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

---

VEVEY. — IMPR. ALPH. RECORDON.

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

---

---

1<sup>er</sup> janvier 1888.

Chers jeunes amis.

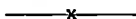
Le Seigneur, dans sa grâce et sa patience, nous a donné encore une année sur la terre. Jetez, mes enfants, un regard en arrière sur l'année écoulée. Le Seigneur vous a gardés, a pourvu à vos besoins et vous a accordé bien des grâces. Êtes-vous reconnaissants ? Il vous a peut-être éprouvés. La maladie vous a visités, vous ou quelqu'un de ceux que vous aimez ; peut-être même la mort est entrée dans votre demeure. Avez-vous écouté la voix du Seigneur qui vous avertissait par ces épreuves ? Vous avez entendu annoncer l'Évangile, vous avez entendu lire la parole de Dieu, vous l'avez lue vous-même. *L'avez-vous reçue dans votre cœur ?*

Ah ! chers jeunes amis, une année viendra où l'on dira de vous : « Il est mort tel jour. » Oui, on vous aura vu décliner, le dernier moment sera venu, et au milieu des larmes de vos parents et amis, vous aurez passé dans le monde invisible, devant Dieu. Ce sera peut-être dans cette année 1888. Où serez-vous alors ? Avec Jésus dans le paradis, ou bien loin de Lui, attendant le jugement final et sans miséricorde ? Chers jeunes amis, quel meilleur vœu puis-je former pour vous, sinon que cette année vous voie

convertis et sauvés? Et pourquoi, pas aujourd'hui même? Et vous, jeunes chrétiens, que le Seigneur vous donne de Lui être fidèles, et garde votre cœur et vos pensées attachés à Lui seul pour le servir.

C'est le désir de votre ami

A. L.



### La petite Nelly.

Une après-midi de dimanche, nous étions rassemblées, comme d'habitude, pour lire la Bible avec notre maîtresse. C'était notre « causerie touchant Jésus, » comme l'appelait l'une de nous. Une nouvelle écolière fut introduite ce jour-là, une jolie enfant de onze ans, aux joues roses et aux lèvres souriantes. Elle devint bientôt notre amie à toutes, et n'était connue que sous le nom de « la petite Nelly. »

Après quelques semaines, notre maîtresse la retint un jour pour s'entretenir seule avec elle, et reconnut que l'enfant auquel son cœur s'était attaché, était encore inconvertie.

Aux exhortations qui lui furent adressées, elle répondit : « Mais, mademoiselle, comment une petite fille peut-elle assez bien comprendre? Il y a encore bien assez de temps. Je ne puis me confier en Jésus avant d'être devenue plus âgée. » Et toujours son joyeux regard s'assombrissait, quand la fidèle maîtresse lui parlait du danger qu'il y avait de différer de venir au Sauveur.

Quatre mois plus tard, la mère de la « petite Nelly » était sur son lit de mort. Ses dernières paroles à son enfant furent pour l'exhorter à ouvrir son cœur au Sauveur et à ne plus le repousser. Mais le cœur de la « petite Nelly » resta fermé, et elle ne voulut pas écouter la voix du bon Berger.

Deux années s'écoulèrent. La « petite Nelly, » de-



venue une grande jeune fille, était en service à Londres. Un jour, son ancienne maîtresse reçut d'elle une lettre dans laquelle elle disait : « Je ne suis pas bien ; je me sens toujours si fatiguée et, avec cela, je suis malheureuse. Je voudrais être à Christ. Si seulement mon *nom* se trouvait dans la Bible, je serais tout à fait sûre que Jésus m'aime et qu'il est mort pour *moi* ; mais je ne puis croire que je peux venir à Lui. Priez pour la « petite Nelly. »

Un matin arrivèrent quelques lignes de Nelly, demandant à sa maîtresse de venir la voir tout de suite. Près d'un canal, dans une étroite chambre remplie d'un air humide et froid, était assise celle qui autrefois était la « petite Nelly. » Ses joues étaient encore roses et ses yeux brillants, mais cet éclat n'était pas celui de la santé. Un regard suffisait pour montrer que ses jours sur la terre étaient comptés.

— Mademoiselle, dit-elle, le docteur dit que je suis très malade et qu'il faut me transporter à l'hôpital ; mais je n'ai pas du tout peur d'y aller, car j'ai ouvert mon cœur à Jésus, et il y est entré.

— Avez-vous donc enfin trouvé votre nom dans la Bible ?

— Oui, mademoiselle, répondit Nelly avec une expression de bonheur, il y est. Je savais que mes péchés étaient grands, et je soupirais ardemment après la paix et le repos, lorsqu'une nuit ce texte se présenta à moi avec une force et une signification toutes nouvelles : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Je l'aime, et je le répète toutes les fois que Satan veut me persuader que je ne suis pas sauvée.

Dans une salle de l'hôpital de V., se trouvaient quatre lits ; dans l'un était couchée la « petite Nelly. » Sa maîtresse est près d'elle.

— J'ai juste quatorze ans, chère mademoiselle, dit la jeune fille. Je suis bien jeune pour mourir, n'est-ce pas ? Mais je suis si prête. Je viens de lire qu'il est le chemin, et la vérité, et la vie, et de demander au Seigneur Jésus de prendre tout à fait soin de moi, et puis je désire m'endormir. N'est-il pas très bon de m'avoir fait si bien connaître qu'il m'aime ? Adieu ; la garde m'a dit qu'il est possible que demain je sois à la maison.

La « petite Nelly » disait vrai. Avant le lever du soleil, son corps fatigué était dans le repos, et son esprit s'était envolé auprès de Jésus.

Enfants, n'attendez pas à être meilleurs, ou plus âgés, ou plus sages, avant de venir à Christ, mais que cet adorable Sauveur qui vous a aimés jusqu'à mourir pour vous, pécheurs, possède dès maintenant votre amour, votre vie, votre être tout entier.



## Entretiens sur le livre des Juges.

### I. — PREMIERS TEMPS APRÈS LA MORT DE JOSUÉ.

(Chapitre I.)

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, d'où vient le nom donné au livre de la Bible que nous commençons ?

LA MÈRE. — Il est nommé ainsi parce qu'il renferme l'histoire des juges ou libérateurs qui affranchirent les Israélites de la domination de leurs ennemis, et qui, ensuite, les jugeaient, c'est-à-dire exerçaient parmi eux l'autorité suprême.

SOPHIE. — Mais comment les Israélites, le peuple de Dieu, pouvaient-ils être assujettis à des nations étrangères ? C'est donc qu'ils avaient péché ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; sans cela, l'Éternel n'aurait pas permis que leurs ennemis fussent plus forts qu'eux. Aussi longtemps que nos cœurs restent fidèlement attachés au Seigneur, nous n'avons à craindre aucun ennemi. Tout le temps que vécut Josué et les anciens qui avaient vu la grande œuvre que Dieu avait faite pour eux, les Israélites servirent l'Éternel. Mais ensuite, ils l'abandonnèrent et adorèrent les faux dieux des nations qui étaient autour d'eux et parmi eux. L'Éternel, pour les châtier, permit qu'ils fussent assujettis à l'une ou l'autre de ces nations qui les opprimaient durement. Mais il ne les abandonna pas entièrement, et quand, accablés par l'esclavage, ils se repentaient et imploraient son secours, Dieu suscitait un libérateur, sous lequel ils secouaient le joug de leurs oppresseurs et jouissaient de quelque temps de repos. Notre pre-

mier chapitre nous montre ce qui se passa immédiatement après la mort de Josué. C'était encore un temps de fidélité. Lis le premier verset.

SOPHIE (*lit*). — « Et il arriva, après la mort de Josué, que les fils d'Israël interrogèrent l'Éternel, disant : Qui de nous montera le premier contre le Cananéen, pour lui faire la guerre? »

LA MÈRE. — Nous voyons par là que les Israélites étaient décidés à combattre les nations qui n'avaient pas encore été dépossédées, et à se laisser conduire par l'Éternel. La décision du cœur pour Dieu et la dépendance de Lui, sont les dispositions qui lui plaisent; aussi, lisons-nous plus loin que l'Éternel fut avec eux. La tribu de Juda fut désignée par l'Éternel pour combattre la première, et, aidée par la tribu de Siméon dont le lot était auprès du sien, ils firent la guerre à Adoni-Bézek.

SOPHIE. — Où demeuraient ces Cananéens?

LA MÈRE. — Vers le sud de Jérusalem. Bézek était sans doute leur ville principale et Adoni-Bézek leur roi. Son nom signifie seigneur de Bézek. Il semble avoir été un puissant guerrier qui avait vaincu soixante-dix rois, et aussi un cruel tyran, car, après les avoir faits prisonniers, il leur avait fait couper les pouces des mains et des pieds, et les obligeait, comme des chiens, à manger les restes sous sa table.

SOPHIE. — Pourquoi penses-tu qu'il les avait ainsi mutilés, au lieu de les tuer tout de suite?

LA MÈRE. — Il les avait mutilés peut-être pour les rendre incapables de porter les armes, et s'il ne les avait pas tués, c'était pour jouir de son triomphe et montrer en eux des trophées de sa puissance.

SOPHIE. — Quelle méchanceté, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et tel est le cœur de l'homme dominé par Satan. On voit, hélas! bien



des exemples semblables dans l'histoire (1). Mais quelle que fût la puissance d'Adoni-Bézek, l'Éternel le livra entre les mains de Juda et de Siméon. Ses armées furent vaincues ; en vain, il voulut s'enfuir ; il fut pris et le sort qu'il avait infligé à ses captifs, il le subit à son tour.

SOPHIE. — C'était un juste jugement de Dieu.

LA MÈRE. — Certainement, et Adoni-Bézek le reconnut. « Comme j'ai fait, » dit-il, « Dieu m'a rendu. » Cela ne peut-il pas nous faire espérer qu'il se repentit et que Dieu lui fit grâce ? Il mourut à Jérusalem où on l'avait amené.

SOPHIE. — Jérusalem existait donc, alors ?

LA MÈRE. — Déjà du temps d'Abraham, elle est mentionnée sous le nom de Salem (2). C'était la ville dont Melchisédec était le roi. Les descendants de Juda s'en étaient aussi emparés, mais ni eux, ni les descendants de Benjamin, sur le territoire desquels elle se trouvait, ne purent déposséder les Jébusiens qui y habitaient et qui y occupaient une forteresse.

SOPHIE. — Je pense, maman, que s'ils avaient eu une plus entière confiance en l'Éternel, ils seraient parvenus à prendre la plus forte forteresse.

LA MÈRE. — Je le pense aussi, Sophie. Il y avait déjà un déclin dans leur foi et, par conséquent, dans leur énergie. Ce qui nous rend forts contre Satan et le monde, c'est notre foi. L'apôtre Jean dit : « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu (3) ? » Les descendants de Juda et de Benjamin laissèrent

(1) Voyez, entre autres, le traitement que Nébucadnetsar fit subir à Sédécias. (2 Rois XXV, 7.)

(2) Genèse XIV, 18 ; Psaume LXXVI, 2.

(3) 1 Jean V, 4, 5.

donc ces Cananéens au cœur du pays. Ce ne fut que bien longtemps après que David, l'homme selon le cœur de Dieu, détruisit cette dernière forteresse de l'ennemi (1), et dès lors Jérusalem devint la capitale du royaume, la ville du grand roi, où l'Éternel eut son temple (2).

Après avoir pris Jérusalem, les enfants de Juda, Caleb à leur tête, s'emparèrent d'autres portions du pays et en particulier de Hébron, la ville des géants, comme nous l'avons vu. Hébron, ville des sacrifices, ville de refuge aussi, fut celle où David fut reconnu roi et où il régna pendant sept ans (3). Ensuite, les descendants de Juda prirent Kiriath-Sépher.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que nous avons lu aussi, dans le livre de Josué, que Caleb donna sa fille Acsa en mariage à Hothniel, son cousin, parce que c'est lui qui avait pris Kiriath-Sépher. Elle demanda à Caleb une bénédiction, parce qu'elle n'avait reçu de lui que des terres exposées aux ardeurs du midi, et elle désirait une terre avec des sources d'eau. Et son père lui donna en abondance ce qu'elle demandait. Tu m'as dit à ce propos que c'est ainsi que Dieu, dans sa bonté, nous bénit et nous donne au delà même de ce que nous demandons.

LA MÈRE. — Je suis bien aise, Sophie, que tu te rappelles ce que nous avons dit ensemble. Nous pouvons voir aussi dans ces sources d'eau jaillissantes, si précieuses après la traversée de l'aride désert, l'accomplissement de la promesse de l'Éternel souvent répétée : « L'Éternel, ton Dieu, te fait entrer dans un bon pays, un pays de ruisseaux d'eau, de sources, et d'eaux profondes, qui sourdent dans les vallées et dans les montagnes (4). » C'étaient

(1) 2 Samuel V, 6-9. — (2) Psaume XLVIII, 2.

(3) 2 Samuel II, 1-3; V, 4. — (4) Deutéronome VIII, 7.

des bénédictions terrestres que l'Éternel donnait à son peuple, mais comment ne pas songer à ces bénédictions infiniment plus précieuses de la Canaan céleste, dont parle le Seigneur ? Déjà, pour ici-bas, il dit : « Quiconque boit de cette eau-ci, aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle (1). » C'est le Saint-Esprit en nous, qui nous fait jouir de l'amour de Dieu.

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Ces paroles du Seigneur Jésus rafraichissent le cœur. Et je me rappelle qu'il dit aussi : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; » et aussi : « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine d'eau de la vie (2). »

LA MÈRE. — Vois aussi, mon enfant, ce qui est promis à la multitude des sauvés de toutes les nations, qui auront passé par la grande tribulation. C'est au chapitre VII de l'Apocalypse.

SOPHIE. — J'ai trouvé ce beau passage, maman. Le voici : « L'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux (3). » Comme cela réjouit le cœur et combien c'est consolant. Mais je voudrais te lire encore un verset. Il se trouve aussi dans l'Apocalypse, dans le dernier chapitre : « Il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau (4). » C'est dans la Jérusalem céleste que Jean vit cela, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dans tous ces passages,

(1) Jean IV, 13, 14.

(2) Jean VII, 37 ; Apocalypse XXI, 6.

(3) Apocalypse VII, 17. — (4) Apocalypse XXII, 1.

il est question des bénédictions de paix, de joie, de repos dans la sainteté, la lumière, la gloire et l'amour, dont le Saint-Esprit fait jouir, auprès de Dieu, ceux qui sont sauvés. Maintenant, c'est par la foi sur la terre, plus tard, ce sera dans le ciel. Continuons maintenant notre chapitre. Les enfants de Juda poursuivirent leurs combats, et comme ils obéissaient à l'Éternel, il fut avec eux, de sorte que même trois des principales villes des Philistins tombèrent en leur pouvoir. Mais avant de mentionner cela, la parole de Dieu cite un fait qui a son importance, et renferme une leçon pour nous.

SOPHIE. — Lequel, maman ?

LA MÈRE. — C'est ce qui a rapport au Kénien. Lis le verset 16.

SOPHIE (*lit.*). — « Et les fils du Kénien, beau-père de Moïse, étaient montés de la ville des palmiers, avec les fils de Juda, au désert de Juda, qui est au midi d'Arad ; et ils allèrent et habitèrent avec le peuple. » Mais le beau-père de Moïse était Jéthro, n'est-ce pas, et il était sacrificateur de Madian ?

LA MÈRE. — C'est vrai ; il se nommait aussi Réhuel, mais il était de la tribu des Kéniens qui habitait au pays des Madianites. Tu te rappelles comment Moïse fit connaissance avec Jéthro ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il vint en aide aux filles de Jéthro en abreuvant leurs troupeaux, et Jéthro lui donna l'hospitalité. Plus tard, Moïse épousa une de ses filles (1).

LA MÈRE. — Ce fut une bénédiction pour Jéthro d'avoir ainsi exercé l'hospitalité envers celui qui devait être un grand serviteur de Dieu (2). Dieu montra sa grâce envers ce gentil qui ne faisait pas partie du peuple de Dieu, car nous pouvons bien

(1) Exode II, 15-22. — (2) Lisez Hébreux XIII, 2.

supposer que Moïse lui parla du vrai Dieu. Te rappelles-tu encore quelque chose de Jéthro et de sa famille ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il vint trouver Moïse au désert, après avoir appris les grandes choses que l'Éternel avait faites à son peuple.

LA MÈRE. — En les entendant de la bouche de Moïse, Jéthro dit : « Maintenant, je connais que l'Éternel est plus grand que tous les dieux, » et il offrit des sacrifices à ce Dieu puissant (1). Jéthro apprit donc à connaître l'Éternel. Mais il y a encore un fait qui se rapporte à sa famille, et qui nous apprend comment ses fils se trouvaient dans le pays de Canaan avec les Israélites. Te le rappelles-tu ?

SOPHIE. — Non, maman.

LA MÈRE. — Dans le livre des Nombres (2), nous voyons que Hobab, fils de Jéthro, se trouve avec les Israélites au moment où ils vont partir pour leur voyage à travers le désert. Moïse lui demanda de venir avec eux, parce que Hobab connaissait le désert et les lieux favorables pour les campements, et il lui promit qu'Israël lui ferait du bien.

SOPHIE. -- Comment Hobab connaissait-il si bien le désert ?

LA MÈRE. — Les Madianites étaient un peuple commerçant. Nous les voyons du temps de Joseph, joints à une caravane d'Ismaélites, porter en Égypte des épices, du baume et de la myrrhe (3). Hobab, qui avait vécu au milieu des Madianites, avait sans doute fait partie de ces caravanes. Il refusa d'abord à Moïse, mais celui-ci insista, lui promettant, s'il venait, qu'il participerait aux biens que l'Éternel ferait à Israël. Et nous voyons, par le passage de notre chapitre, qu'il céda aux instances de Moïse et accom-

(1) Exode XVIII. — (2) Chapitre X, 29-32.

(3) Genèse XXXVII, 25-30 ; voyez Esaïe LX, 6.

pagna les Israélites. Ses descendants, si ce n'est lui-même, montèrent avec les fils de Juda de la ville des palmiers, c'est-à-dire Jéricho, et ils habitèrent avec Israël. Les Kéniens eurent part à ses bénédictions, et nous les retrouvons à plusieurs reprises dans l'histoire du peuple de Dieu, et toujours dans des circonstances d'un grand intérêt. Ainsi, le bien fait à Moïse par le Kénien ne perdit pas sa récompense, et nous voyons la faveur de Dieu accompagner ses descendants. Une autre fois nous continuerons ce chapitre.

---

## L'Église ou l'Assemblée.

### XI. — PIERRE OUVRE AUX

#### NATIONS LA PORTE DU ROYAUME DES CIEUX.

#### HISTOIRE DE CORNEILLE.

Saul, dont nous avons lu la merveilleuse conversion, avait bien été choisi de Dieu pour porter l'Évangile aux nations, mais c'est l'apôtre Pierre qui, sur l'ordre du Seigneur, leur ouvrit le premier, d'une manière publique, la porte du salut. Le Seigneur Jésus étant encore sur la terre, lui avait dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Aux jours de la Pentecôte, Pierre avait ouvert aux Juifs le royaume des cieux, en leur annonçant la rémission des péchés au nom de Jésus, et il allait aussi introduire les gentils, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas Juifs, dans la même bénédiction.

Mais, pour cela, Pierre avait besoin d'un ordre formel de la part de Dieu, car les Juifs n'avaient pas de communication avec les nations; ils pensaient

que les bénédictions divines leur appartenait à eux seuls, et Pierre lui-même n'avait pas encore compris que le Seigneur voulait que la rémission des péchés fût prêchée en son nom à toutes les nations, ni ce que signifiait cette parole de Jésus : « Quand j'aurai été élevé de la terre (sur la croix), j'attirerai tous les hommes à moi, » de quelque nation qu'ils fussent. C'est la croix, mes enfants, qui a détruit la barrière entre les Juifs et les païens, en montrant que les uns, comme les autres, étaient des pécheurs et avaient également besoin d'un Sauveur.

C'est à Césarée, et non à Jérusalem, qu'eut lieu ce fait important de la réception des gentils dans l'Assemblée ou l'Église chrétienne, et je vais vous raconter ce que la parole de Dieu nous en dit.

La ville de Césarée était sur la mer, vers le nord-ouest et à une vingtaine de lieues de Jérusalem. Il n'en reste actuellement que des ruines, mais, au temps des apôtres, elle était grande et importante ; c'était là que résidait le gouverneur romain et que se trouvait le siège de l'administration civile et militaire du pays. Bien qu'un certain nombre de Juifs s'y fussent établis, c'était donc une ville essentiellement païenne, mais qui convenait ainsi aux desseins du Seigneur.

Dans cette ville, se trouvait un officier romain nommé Corneille. Il était pieux et craignant Dieu, sans être cependant un prosélyte juif. Nous ne savons pas d'où lui était venue la connaissance du vrai Dieu ; peut-être les Écritures de l'Ancien Testament lui étaient-elles tombées entre les mains. A cette époque, il y avait, parmi les païens, bien des âmes qui étaient dégoûtées du culte des idoles, et que Dieu préparait pour des choses meilleures. Par le moyen des Juifs dispersés, la connaissance d'un Dieu unique et Créateur se répandait, et ces âmes la recevaient avec empressement.

La piété de Corneille se manifestait dans sa vie. Toute sa maison craignait Dieu comme lui ; il avait même dans sa cohorte des soldats pieux : preuve de l'influence qu'il exerçait autour de lui. Il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu continuellement. Ces deux choses, l'amour du prochain et la dépendance de Dieu, démontraient bien la réalité de sa piété. De plus, toute la nation des Juifs lui rendait un bon témoignage. Il était loin de les mépriser ou de les persécuter, comme le faisaient volontiers les Romains. N'est-ce pas un beau caractère, mes enfants ? Il nous rappelle cet autre centurion romain qui vint demander au Seigneur la guérison de son serviteur malade, et qui donna à Jésus l'occasion d'annoncer d'avance l'introduction des nations dans le royaume des cieux.

Corneille était donc un homme converti, c'est-à-dire tourné du cœur vers Dieu ; mais cela n'est pas le salut : Corneille n'était pas sauvé par sa piété, ses aumônes et ses prières. Mais Dieu, qui avait commencé la bonne œuvre en lui, voulait aussi l'achever, et lui faire entendre la bonne nouvelle du salut par Christ.

Comme il était, une après-midi, vers trois heures, en jeûne et en prière, dans sa maison, il vit clairement en vision un homme couvert d'un vêtement éclatant et se tenant devant lui. C'était un saint ange de Dieu, un messenger que Dieu lui envoyait en réponse à ses prières. Les anges, vous le savez, mes enfants, sont des esprits administrateurs, des serviteurs que Dieu emploie en faveur de ceux qui vont hériter du salut.

L'ange n'était pas chargé d'annoncer l'Évangile à Corneille, mais de lui faire connaître l'homme que Dieu avait choisi pour cela. C'était ainsi déjà un heureux message pour le centurion romain : « Corneille, » lui dit l'ange. Corneille fut effrayé de cette



apparition soudaine dans le lieu retiré où il priait. « Qu'est-ce, Seigneur ? » demanda-t-il, reconnaissant bien le caractère céleste de celui qui parlait. « Ta prière est exaucée et tes aumônes ont été rappelées en mémoire devant Dieu, » dit le messager divin. Dieu, mes enfants, répond toujours et partout à la prière sincère. Il a les yeux sur ceux qui sont droits de cœur et qui agissent fidèlement selon la connaissance qu'ils ont de Lui. Ceux qui le craignent lui sont agréables. Le craindre est le commencement de la sagesse.

Quelle était donc la prière de Corneille que Dieu avait exaucée ? La suite nous le montre. Corneille désirait mieux connaître Dieu ; il avait soif de salut, et Dieu allait répondre à ces besoins de son cœur. L'ange continua à lui parler, en lui disant : « Envoie des hommes à Joppe, et fais venir Simon qui est surnommé Pierre. Il est logé chez un certain Simon, corroyeur, qui a sa maison au bord de la mer ; lorsqu'il sera venu, il te parlera et te dira des choses par lesquelles tu seras sauvé, toi et toute la maison. » Vous voyez, mes enfants, qu'être sauvé était ce que désirait Corneille. Est-ce là l'ardent désir de votre cœur ? Alors Dieu vous exaucera aussi.

Aussitôt que l'ange se fut retiré d'avec lui, Corneille, le cœur sans doute rempli d'émotion, de joie et de reconnaissance envers ce Dieu si bon qui avait exaucé sa prière, envoya à Joppe deux des gens de sa maison avec un soldat pieux, après leur avoir raconté tout ce qui lui était arrivé. Quelle touchante intimité existait entre ce maître et ses serviteurs ! C'est qu'eux aussi craignaient Dieu et avaient ainsi un intérêt bien grand dans la mission qu'ils avaient à accomplir.

Représentez-vous, mes enfants, la sainte impatience qui remplissait le cœur de Corneille en atten-

dant la venue du serviteur de Dieu qui devait lui annoncer le salut. Et vous, chers amis, soupirez-vous après les jours des réunions où vous entendez les serviteurs de Dieu vous parler du Seigneur et de sa grâce, de Jésus et de son amour ? Tandis que Corneille attend et que ses serviteurs sont en route vers Joppe, faisons un peu connaissance avec cette dernière ville et ce qui s'y passait.

Joppe ou Japho, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Césarée, était une ville très ancienne, située dans une plaine riche et fertile. Il en est déjà question dans le livre de Josué, comme appartenant à la tribu de Dan. C'était un port de mer fréquenté ; là, au temps de Salomon et d'Esdras, étaient amenés les bois de cèdre du Liban pour la construction du temple ; là, le prophète Jonas s'était embarqué pour fuir de devant l'Éternel auquel il ne voulait pas obéir. De nos jours, la ville et le port existent encore sous le nom de Jaffa et ont une assez grande importance. Beaucoup de navires y abordent pour le commerce et amènent des pèlerins et des voyageurs qui, de là, se rendent à Jérusalem. Voici comment l'apôtre Pierre avait été conduit à Joppe.

Comme il visitait les assemblées de Judée, il arriva à Lydde, ville autrefois nommée Lod et située à une vingtaine de kilomètres de Joppe, sur la route de Jérusalem. C'est maintenant encore un village florissant comptant près de deux mille habitants, entouré de riches vergers d'oliviers, de grenadiers, de figuiers et d'autres arbres, au milieu d'une contrée très fertile. Là, Pierre guérit, au nom de Christ, un homme paralytique nommé Énée, malade depuis huit ans. Ce fut le moyen dont Dieu se servit pour attirer à l'Évangile un grand nombre de gens de Lydde et de Saron, la contrée environnante : ils se tournèrent vers le Seigneur. Ainsi s'accroissait l'as-

semblée chrétienne. Mais Pierre devait aussi aller exercer son ministère à Joppe. Dieu voulait déployer aussi, dans cette ville, sa merveilleuse puissance et sa grâce, et voici de quelle circonstance il se servit pour y conduire l'apôtre. Il y avait, dans l'assemblée de Joppe, une pieuse femme nommée Dorcas. Sa vie était tout entière consacrée au Seigneur ; elle s'occupait des pauvres parmi lesquels elle répandait d'abondantes aumônes, et des veuves indigentes pour lesquelles elle travaillait, leur faisant des robes et d'autres vêtements. Elle tomba malade et mourut ; mais, comme nous le verrons, sa mort, grande épreuve pour les disciples, devait être pour la manifestation de la gloire de Dieu. Il en est toujours ainsi, mes jeunes amis, des épreuves que Dieu envoie à ses enfants. Les chrétiens de Joppe apprirent que Pierre était à Lydde, à peu de distance d'eux, et aussitôt ils le firent chercher, en lui disant le deuil dans lequel ils se trouvaient. Pierre, arrivé à Joppe, fut conduit dans la chambre haute, où se trouvait le corps de Dorcas, entouré des veuves qui pleuraient leur amie délogée. L'apôtre, sans doute ému de compassion, comme autrefois son divin Maître, fit sortir tout le monde, et, seul avec son Seigneur, il le pria d'exercer sa puissance pour consoler ceux qui pleuraient, de même qu'autrefois il avait consolé la veuve de Naïn, et Marthe et Marie. Et Pierre savait que sa prière était exaucée, car le Seigneur avait dit : « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai. » Aussi, se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha (ou Dorcas), lève-toi. » Et la morte revint à la vie. Tout Joppe eut connaissance de ce déploiement merveilleux de la puissance de Dieu par le moyen de l'apôtre, et là aussi, plusieurs crurent au Seigneur. Pierre resta dans cette ville quelques jours avec l'assemblée et les nouveaux convertis, et c'est là,

chez Simon, le corroyeur, que les envoyés de Corneille devaient le trouver.

Nous verrons une autre fois, si le Seigneur le permet, ce qui arriva à Pierre à Joppe, et la suite de l'histoire de Corneille.

---

### Où l'achèverez-vous ?

- 1 Une autre année encor, dans l'ombre et le silence,  
A terminé son cours et s'enfuit loin de nous ;  
Et celle dont l'aurore en ce moment commence,  
Dites-moi, mes enfants, où l'achèverez-vous ?
- 2 Où l'achèverez-vous, cet an qui vient d'éclorre ?  
Sera-ce avec le monde ou bien avec Jésus ?  
Pour d'incertains plaisirs tarderez-vous encore  
A saisir le pardon et la paix des élus ?
- 3 Où l'achèverez-vous, si la mort vient vous prendre ?  
Sera-ce dans le ciel auprès de votre Dieu ?  
Ou bien, inconvertis, vous faudra-t-il attendre  
Le jugement des morts, et puis l'étang de feu ?
- 4 Où l'achèverez-vous, si, selon sa promesse,  
Le Seigneur vient chercher ceux qui l'ont attendu ?  
Serez-vous pris par Lui, le cœur plein d'allégresse,  
Ou laissés pour périr dans un monde perdu ?
- 5 Ah ! ne vivez donc plus, sans Dieu, sans espérance ;  
Laissez, laissez le monde avec ses vains appas,  
Pour suivre le Sauveur, Lui dont l'amour immense  
Seul rend heureux le cœur, déjà dès ici-bas !
- 6 Depuis longtemps, enfants, sa grâce sans limite  
Vous appelle et vous suit et frappe à votre cœur ;  
Hâtez-vous aujourd'hui, tandis qu'il vous invite ;  
Répondez à sa voix et venez au Sauveur.



« Dieu m'aime. »

Écoutez, chers jeunes amis, ce qui arriva à une jeune fille, et puisse votre cœur être amené comme le sien à connaître l'amour de Dieu.

Elle avait été envoyée par ses parents en pension, à quelques kilomètres de leur habitation. La première nuit qu'elle passa dans sa nouvelle demeure fut très triste. Ce n'était pas le chagrin d'avoir quitté ceux qu'elle aimait, qui causait sa peine ; elle n'était séparée d'eux que par une petite distance aisément franchie, mais une pensée lui revenait toujours au cœur, c'était celle-ci : « Si le Seigneur venait cette nuit, je serais pour toujours aussi éloignée de mes parents que les hauteurs incommensurables de la gloire le sont des profondeurs de l'étang de feu. »

Elle ne put dormir, et la nuit suivante se passa dans une angoisse d'âme plus grande encoro. La maitresse

de pension s'aperçut de l'expression troublée de son visage, et, après l'avoir beaucoup questionnée, en découvrit la cause. Elle conseilla à sa jeune élève de lire régulièrement sa Bible, matin et soir, de dire avec exactitude ses prières, et d'accomplir tous ses devoirs du mieux qu'elle pourrait.

— Alors, ajouta-t-elle, vous pourrez espérer qu'à la fin tout ira bien.

La jeune fille suivit strictement ces avis, mais ne trouva aucun soulagement. Ses nuits restaient sans sommeil, et peu à peu elle pâlit et devint malade.

Une nuit que, comme à l'ordinaire, elle ne dormait pas, ces paroles lui vinrent distinctement à l'esprit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

— Il est dit, pensa-t-elle, « Dieu a tant aimé le monde. » Je suis une partie du monde, ainsi il doit m'aimer, moi. Elle s'était efforcée d'aimer Dieu, afin d'être aimé de Lui, et, maintenant, elle découvrait que c'était Dieu qui l'avait aimée le premier. Dans la joie de son cœur, elle s'écria à haute voix : « *Dieu m'aime ! Dieu m'aime !* »

Ses compagnes s'éveillèrent tout alarmées, se demandant ce qui était arrivé, et elle leur dit cette heureuse nouvelle qu'elle venait de découvrir que Dieu l'aimait. Le jour suivant, elle écrivit à ses parents, afin qu'ils pussent prendre part à sa joie, et, depuis ce moment, elle n'a cessé de croire à l'amour de Dieu pour elle, et à se réjouir dans la certitude que, croyant en son Fils unique, elle a la vie éternelle.

Cher jeune lecteur, as-tu fait aussi cette découverte merveilleuse que Dieu t'aime ? Peux-tu dire avec l'apôtre Jean : « NOUS AVONS CONNU ET CRU L'AMOUR QUE DIEU A POUR NOUS ? »



## Entretiens sur le livre des Juges.

### II. — DÉCLIN ET CHUTE DU PEUPLE D'ISRAËL EN CANAAN.

(*Juges I, 17-36 ; II.*)

SOPHIE. — En me rappelant ce que tu m'as dit la dernière fois, je suis étonnée, maman, de voir combien de leçons un seul chapitre nous donne.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; la parole de l'Éternel est d'une grande étendue ; c'est un trésor d'où l'on tire des choses nouvelles et des choses vieilles (1). Nous trouverons d'autres leçons dans la suite de notre chapitre, mais elles sont humiliantes. Nous y voyons combien rapidement les Israélites se lassèrent de combattre, et comme leur foi défailloit. Déjà ni Juda n'avait dépossédé les habitants de la vallée, parce qu'ils avaient des chariots de fer, ni Benjamin ne chassa le Jébusien, ainsi que nous l'avons vu.

SOPHIE. — Mais la maison de Joseph se montra courageuse, et l'Éternel fut avec eux. Ils s'emparèrent de la ville de Béthel. Était-ce le même endroit où Jacob avait eu son songe ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Cette ville s'appelait autrefois Luz, mais Jacob lui donna le nom de Béthel, ce qui veut dire « maison de Dieu. » (2) C'est là que l'Éternel avait fait à Jacob la promesse de lui donner la terre où il était couché, et il l'accomplissait alors en livrant Béthel aux descendants de Joseph, car Dieu est fidèle. Mais, depuis le verset 27 jusqu'à la fin du chapitre, nous avons un tableau court mais bien triste, du manque d'énergie des enfants d'Israël de quelque tribu que ce fût. Relis ces versets.

(1) Psaume CXIX, 96 ; Matthieu XIII, 52.

(2) Genèse XXVIII, 19.

SOPHIE (*après avoir lu*). — En effet, maman. Manassé ne dépossède pas les habitants du pays qui lui était échu, et les Cananéens *voulurent* y habiter. Les Cananéens continuent d'habiter au milieu des Éphraïmites et de ceux des tribus de Zabulon, d'Aser et de Nephthali. Et même les Amorrhéens repoussèrent les Danites dans la montagne.

LA MÈRE. — Cela n'était pas selon la volonté de l'Éternel et provenait de ce que les Israélites oubliaient que l'Éternel était présent au milieu d'eux. S'ils y avaient pensé, cela les aurait rendus forts et, en même temps, leur aurait fait comprendre que la présence des Cananéens était une souillure dans la terre de l'Éternel. C'était un déshonneur jeté sur le nom de l'Éternel. Les conséquences de leur manque d'énergie furent aussi désastreuses pour eux. Ces ennemis laissés au milieu d'eux furent un piège ; les enfants d'Israël ne tardèrent pas à y tomber et à être entraînés dans le mal, comme le montre le chapitre II. Ils attirèrent ainsi sur eux la colère de l'Éternel. C'est un avertissement pour nous, mon enfant. Nous ne devons pas pactiser avec le mal, mais nous en séparer et prendre au sérieux les paroles de l'apôtre : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules ; car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélial ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? et quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles (1) ? »

SOPHIE. — Cela est très sérieux, maman ; mais on comprend bien que, si Dieu ne peut tolérer le mal, nous devons aussi nous en tenir séparés.

LA MÈRE. — Comme je te l'ai dit, le chapitre II

(1) 2 Corinthiens VI, 14-18.



nous fait voir les conséquences du manque de foi, d'énergie et de fidélité des Israélites. Lis-en les cinq premiers versets.

SOPHIE (*après avoir lu*). — J'aimerais bien savoir, chère maman, pourquoi l'Ange de l'Éternel monta de Guilgal à Bokim ?

LA MÈRE. — La présence de l'Éternel s'était manifestée à Guilgal ; là le peuple lui avait été consacré ; il y revenait après chaque victoire pour y reprendre de nouvelles forces dans la consécration à Dieu. C'était le lieu du triomphe. Mais maintenant, les Israélites n'avaient pas été fidèles ; ils avaient laissé subsister au milieu d'eux les habitants du pays avec leurs idoles. Guilgal n'était plus le lieu qui leur convenait, mais bien Bokim, qui veut dire « ceux qui pleurent. » L'Éternel ne les abandonne pas ; dans sa grâce, il les avertit, et il va avec eux au lieu de l'humiliation.

SOPHIE. — L'Éternel se montre bien miséricordieux envers eux, chère maman. Il les avertit avec une grande douceur, en disant : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » On comprend bien qu'ils eurent leur cœur touché et versèrent des larmes.

LA MÈRE. — Dieu est, en effet, rempli de bonté et de patience. Il ne se lasse pas d'avertir le pécheur, afin qu'il se détourne du mal, et il accepte la repentance de celui qui s'humilie (1). Aussi voyons-nous que les Israélites, après avoir pleuré, peuvent offrir un sacrifice. Mais les conséquences de leurs fautes demeurent, selon le juste gouvernement de Dieu. Ils n'ont pas détruit les Cananéens et leurs idoles, ils les auront constamment à leurs côtés, comme une épreuve perpétuelle.

(1) Voyez, à ce sujet, entre autres exemples, 1 Rois XXI, 27-29.

SOPHIE. — Mais ils n'étaient pas obligés de les imiter.

LA MÈRE. — Assurément non. Ils devaient, au contraire, se tenir tout à fait séparés d'eux. Mais cela demandait de leur part beaucoup de vigilance et de dépendance de Dieu. En ayant constamment sous leurs yeux la conduite des Cananéens, leurs idoles et leurs fêtes, il y avait grand danger qu'ils ne fussent entraînés dans le mal. Ce danger existe pour le chrétien, s'il ne se tient pas à part du monde : « les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs (1). » Si les Israélites avaient été d'abord obéissants et fidèles, ils n'auraient pas été exposés à ce piège. L'obéissance entière, implicite à Dieu, est ce qui nous garantit des pièges du monde et du diable. Nous allons voir si les Israélites surent se garantir du mal qui les entourait. Lis d'abord les versets 6 à 10.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je vois, maman, dans ces versets, que les enfants d'Israël servirent l'Éternel tout le temps que vécurent Josué et les anciens qui avaient vu les grandes œuvres que l'Éternel avait faites pour son peuple. C'étaient, je pense, ceux qui, comme Caleb, Éléazar et Phinéas, avaient été dans le désert, avaient pris part au passage du Jourdain, à la prise de Jéricho, et à toutes les grandes victoires remportées par l'armée de l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as raison. Bien que, dans les jours qui suivirent immédiatement Josué, les Israélites eussent commis la faute de ne pas déposséder entièrement les Cananéens, cependant, ils servirent l'Éternel et n'allèrent point après des idoles. Mais bientôt se fit sentir, pour la génération qui les suivit, le fruit amer de leur négligence, comme le montre la fin du chapitre.

(1) 1 Corinthiens XV, 33.

SOPHIE. — Que veut dire, au verset 10, ces paroles : « Il se leva une autre génération qui ne connaissait pas l'Éternel ? »

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, que cela signifie que cette génération ne connaissait pas, pour les avoir expérimentées au milieu des difficultés et des combats, la puissance et la fidélité de l'Éternel. Il en était d'eux comme des enfants de chrétiens qui savent bien qu'il y a un Dieu et un Sauveur, mais qui ne les ont pas reçus dans le cœur et la conscience. Vivant au milieu des Cananéens et de leurs impuretés, et ne connaissant pas l'Éternel dans leur cœur et leur conscience, les Israélites se mirent à imiter le mal qui était sous leurs yeux ; puis ils abandonnèrent le culte du vrai Dieu, de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, qui les avait comblés de tant de grâces, et se mirent à servir les dieux abominables des peuples qui les entouraient.

SOPHIE. — Quelle triste chute, chère maman ! L'Éternel ne pouvait pas continuer à les bénir, assurément.

LA MÈRE. — Non ; toutefois, il n'abandonna pas son peuple. Il le châtia, parce qu'il s'occupait de lui. Les Israélites furent laissés à leurs propres forces, et firent l'expérience qu'ils ne pouvaient rien contre leurs ennemis qui les pillèrent, les assujettirent, et leur firent éprouver toutes sortes de maux. Accablés sous cette cruelle oppression, ils sentaient qu'ils avaient eu tort d'abandonner l'Éternel, et criaient à Lui dans leur détresse. A maintes reprises, Dieu, touché de leur douleur, leur suscita des libérateurs appelés juges, qui, se mettant à leur tête, au nom de l'Éternel, les délivrèrent de leurs oppresseurs. C'est l'histoire de ces chutes, de ces repentirs et de ces délivrances, suivies de nouvelles chutes, que nous verrons dans les chapitres suivants. C'est l'his-

toire du misérable et méchant cœur de l'homme, toujours prêt à abandonner Dieu, en même temps que celle de la patience et de la fidélité de Dieu. Mais ce livre des Juges rappelle encore une autre histoire dans laquelle nous voyons aussi la fidélité de Dieu.

SOPHIE. — Quelle histoire, chère maman ?

LA MÈRE. — Celle de l'Église, mon enfant. D'abord eurent lieu les beaux jours de la Pentecôte (1), puis ceux qui suivirent, tandis que vivaient encore les apôtres, bien que le mal tendit à s'y introduire (2). Mais bientôt l'Église perdit son premier amour (3), de faux docteurs s'y élevèrent, des doctrines corrompues s'y introduisirent (4), et la chute de l'Église devint complète, bien qu'il y eût toujours des chrétiens fidèles isolés (5). Mais Christ, le Chef de l'Église, suscita aussi, à diverses époques, de saints hommes, dont il se servit pour réveiller les âmes. Tels furent Calvin, Luther, Farel et d'autres, à l'époque de la Réformation. Les juges ne rétablirent pas Israël dans sa splendeur primitive, les réformateurs ne rétablirent pas l'Église, mais ils délivrèrent les âmes qui, par eux, crurent en Christ et s'attachèrent à la parole de Dieu. Depuis eux, il y a eu bien des réveils partiels, comme par exemple celui qui eut lieu en Angleterre par le moyen de Whitefield et de Wesley. Ainsi, jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il vienne, Christ s'occupe de l'Église, comme l'Éternel s'occupait d'Israël.

(1) Actes II, 42-47 ; IV, 32-37. — (2) Actes XX, 28-30.

(3) Apocalypse II, 4.

(4) 2 Pierre II, 1 ; Apocalypse III, 14-16.

(5) Apocalypse II, 20, 24.



## L'Église ou l'Assemblée.

### XI. — PIERRE OUVRE

AUX NATIONS LA PORTE DU ROYAUME DES CIEUX.

HISTOIRE DE CORNEILLE. (*Suite.*)

Au moment où les envoyés de Corneille approchaient de Joppe, Pierre, vers le milieu du jour, était monté pour prier sur le toit en terrasse de la maison. Il eut très faim, et, tandis qu'on lui apprêtait à manger, il vit, dans une extase ou ravissement d'esprit, le ciel ouvert et une sorte de vaisseau comme une grande toile tenue par les quatre coins, descendant sur lui et renfermant des quadrupèdes, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux, tous animaux impurs selon la loi, et dont un Juif ne devait pas manger la chair. En même temps, une voix se fit entendre du ciel, disant à Pierre : « Tue et mange. » Pierre, en Juif fidèle, répondit : « Non, Seigneur, car jamais je n'ai mangé aucune chose impure ou immonde. » Mais la voix céleste s'adressant de nouveau à lui, dit : « Ne tiens pas pour impur ce que Dieu a purifié. » Trois fois la vision se répéta, afin de bien montrer à l'apôtre l'importance de ce que Dieu voulait ainsi lui enseigner. Mais il ne le comprenait pas d'abord, et il était en perplexité pour savoir ce que signifiait cette vision.

Dieu allait le lui montrer. Les envoyés de Corneille arrivaient en cet instant devant la maison et demandaient si Simon, surnommé Pierre, demeurait là. En même temps, l'Esprit Saint lui dit : « Voilà trois hommes qui te cherchent. Descends et t'en vas avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés. » Vous voyez, mes enfants, comme en ces temps l'Esprit Saint qui demeurait en eux, guidait directement les serviteurs de Dieu dans leur ministère. C'était parti-

culièrement nécessaire dans un cas tel que celui-ci, car les apôtres, Juifs fidèles, encore attachés aux traditions, n'auraient jamais voulu aller chez un païen sans un ordre exprès de Dieu. Aujourd'hui encore, les serviteurs de Dieu fidèles, qui s'attendent à Lui et le prient, peuvent bien compter que Dieu les dirigera dans ce qu'ils ont à faire pour Lui.

Pierre descendit donc et écouta le message de Corneille. Il comprit alors la signification de la vision qu'il avait eue ; il vit que la barrière entre Juifs et nations était renversée, et que ces païens, estimés impurs et représentés par ces animaux dont il n'avait pas voulu manger, étaient purifiés par Dieu lui-même pour avoir aussi part à la grâce du salut.

Pierre n'hésita donc pas à loger les serviteurs de Corneille cette nuit-là, et, le lendemain, partit avec eux, accompagné de six frères de Joppe. De cette manière, il y avait plusieurs témoins de ce que Dieu, dans sa grande grâce, allait opérer en faveur de pauvres païens, plongés jusqu'alors dans les ténèbres et l'ombre de la mort, sans Dieu et sans espérance dans le monde.

Que se passait-il à Césarée ? Corneille n'avait pas voulu être seul à profiter du message que Dieu lui envoyait par Pierre. Il avait réuni ses parents et ses intimes amis. Lorsque nous avons vraiment à cœur le salut de notre âme, nous désirons que les autres entendent comme nous l'évangile. Pierre étant entré dans la maison, Corneille alla au-devant de lui et se jeta à ses pieds pour l'adorer. Mais l'apôtre le releva, en lui rappelant qu'il n'était aussi qu'un homme. L'adoration n'est que pour Dieu seul. Pierre suivit Corneille dans le lieu où étaient réunis ceux qui désiraient entendre la bonne nouvelle. Il commença par leur rappeler que, comme Juif, il n'aurait pu venir auprès d'eux, mais que Dieu lui avait montré

qu'il ne fallait appeler aucun homme impur ou souillé. Ensuite, il leur demanda pour quelle raison ils l'avaient fait venir. Corneille lui raconta la vision qu'il avait eue, l'ordre que l'ange lui avait donné, et termina en disant : « Tu as bien fait de venir, et maintenant nous sommes tous présents devant Dieu pour entendre ce qui t'a été ordonné de Dieu. » Quel sérieux, n'est-ce pas ? Quel sentiment de la présence de Dieu, et quel désir d'entendre sa parole ! Sont-ce là vos dispositions, mes enfants, quand un serviteur de Dieu, envoyé de sa part, vient vous parler, soit dans une réunion, soit à l'école du dimanche ? Êtes-vous là en présence de Dieu pour écouter sa parole ?

Ce fut une réunion bénie, où l'Esprit Saint agit avec puissance par la parole de l'apôtre. Pierre commença par reconnaître avec admiration, devant ses auditeurs gentils, que « Dieu ne fait pas acception de personnes, mais qu'en toute nation, que ce soient des Juifs ou des Gentils, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. » Puis il leur annonça l'évangile, la bonne nouvelle touchant Jésus-Christ, le Seigneur de tous, du Gentil comme du Juif. Il leur dit comment Dieu avait envoyé aux fils d'Israël la bonne nouvelle de la paix par Jésus-Christ ; comment Jésus de Nazareth, oint du Saint-Esprit et de puissance, allait de lieu en lieu faisant du bien, délivrant ceux que le diable opprimait ; comment les Juifs l'avaient fait mourir sur la croix, mais aussi, comment Dieu l'avait ressuscité et établi Juge des vivants et des morts. Vous voyez, mes enfants, c'est Jésus, notre adorable Sauveur, dans sa vie sainte, dans sa mort sur la croix maudite, dans sa résurrection et son exaltation glorieuses, que Pierre présente à ces Gentils qui avaient soif de salut, de paix et de vie. Or Jésus répond seul à ces besoins de l'âme. Il a dit lui-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. »

Connaitre vraiment Jésus dans son cœur, est ce qui rend heureux. Pierre termine son discours si simple par ces paroles : « Tous les prophètes lui rendent témoignage que, par son nom, *quiconque* croit en lui, reçoit la rémission des péchés. » *Quiconque*, ce n'est pas seulement les Juifs ; les Gentils sont aussi compris dans ce mot, et vous aussi, mon enfant, qui êtes un pécheur, vous êtes un de ces « quiconque » qui a besoin de pardon ; et, si vous croyez en Jésus, vous recevrez la rémission de vos péchés, chose la plus nécessaire, la plus précieuse, sans laquelle on est à jamais séparé de Dieu.

Quand Corneille et ses amis entendirent les dernières paroles de Pierre, qui proclamaient la grâce miséricordieuse de Dieu, sans doute ils les saisirent avec joie dans leur cœur, et crurent, car Pierre parlait encore que le Saint-Esprit tomba sur ceux qui l'écoutaient. On pouvait dire d'eux comme des Éphésiens : « Ayant entendu la parole de la vérité, l'évangile de votre salut, auquel ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » C'est le grand privilège de tout croyant, jeune ou vieux, de devenir un temple où le Saint-Esprit vient faire sa demeure. Puisse cette bénédiction, mes chers enfants, venir aussi sur vous.

Les Juifs venus de Joppe avec Pierre, s'étonnèrent de voir les Gentils participer à la même grâce qu'eux ; ils n'en pouvaient douter : la puissance de l'Esprit Saint se montrait dans ces nouveaux convertis en ce qu'ils parlaient des langues étrangères, et que leur bouche s'ouvrait pour magnifier Dieu. Étant scellés du Saint-Esprit, ils faisaient donc partie de l'Assemblée chrétienne, tout comme les Juifs ; aussi Pierre ordonna-t-il qu'on les baptisât au nom du Seigneur, ce qui était le signe extérieur de la réception dans l'Assemblée.



Pierre avait accompli sa mission à l'égard des nations ; il leur avait ouvert la porte, et maintenant Dieu, par le ministère de Paul, avec d'autres, allait introduire dans l'Église une grande quantité de ces pauvres Gentils, jusqu'alors dans l'ignorance de Dieu. C'est du fruit de ces travaux que nous jouissons actuellement.



### L'Empereur de Russie et le jeune noble.

Dans l'année 1825, un jeune Russe riche et de noble famille fut soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre la vie de l'empereur Nicolas. Il fut arrêté et jeté en prison à St-Petersbourg. D'un tempérament impétueux et passionné, l'injustice, dont il était victime, souleva en lui la tempête la plus violente, et il passa sa première nuit de prison en jurant, frappant du pied, et maudissant tantôt le souverain de son pays qui avait ordonné son arrestation, tantôt le Souverain du ciel qui l'avait permise. Épuisé enfin, il se jeta sur sa couche de paille et, pendant des heures, y resta étendu dans un morne silence. C'est dans ces alternatives de fureur et d'abattement que s'écoulèrent lentement les huit premiers jours de sa captivité.

Le soir du neuvième, un chrétien vénérable vint le voir pour prier avec lui et pour lui, et l'engager à se rendre à l'invitation du Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos. » La seule réponse à ces paroles de grâce, fut un rire de mépris. En partant, cependant, le vieillard lui donna une Bible en le priant de la lire. Mais dès que la porte fut fermée, le jeune homme jeta le livre dans un coin, en s'écriant : « Je ne veux rien avoir à faire avec la parole d'un Dieu qui permet l'injustice. »

Pendant bien des jours, le saint volume resta là sans que le prisonnier lui accordât un regard d'attention. Mais le temps lui pesait lourdement, les heures lui semblaient des jours, et les jours des mois. Pour soulager son profond ennui, il prit la Bible et l'ouvrit. Le premier verset qui tomba sous ses yeux, lui causa une puissante impression. C'était : « Invoque-moi au jour de ta détresse ; je l'en tirerai hors, et tu me glorifieras. » (Psaume L, 15.) Mais il ferma immédiatement le livre, comme s'il eût eu honte de s'être laissé toucher en lisant quelque chose dans la Bible.

Le jour suivant, il l'ouvrit de nouveau, et fut bientôt surpris de la sagesse évidente contenue dans ce livre. Il lut de suite des chapitres entiers, les relisant même jusqu'à les apprendre par cœur. A la fin, il prit à sa lecture un si grand intérêt, qu'il attendait souvent avec impatience le lever du jour pour reprendre sa Bible.

Il ne s'écoula pas longtemps avant qu'il apprît à connaître quelque chose de l'état de son âme, et à voir que, comme tout cœur humain, le sien était « désespérément méchant. » (Jérémie XVII, 9.) Il commença à sentir qu'aux yeux de Dieu, il était un pécheur méritant un châtiment éternel. Dans sa détresse, il tomba à genoux, en s'écriant : « Seigneur, sauve-moi, ou je péris ! O Seigneur, lave-moi de mes péchés. Efface-les par le précieux sang de Christ. Pour l'amour de Jésus, aie compassion de moi, misérable pécheur. » Sa prière fut exaucée ; et, dès lors, au lieu de se plaindre de l'injustice qu'il avait estimée lui être faite, il pleura sur ses propres péchés, et tourna ses regards sur l'amour de Jésus. Il demanda à voir le vieux chrétien qui lui avait apporté une Bible, et l'on peut s'imaginer la joie de ce serviteur de Dieu, lorsque, en entrant dans la cellule, il vit le prisonnier, autrefois si irrité, assis paisiblement, le bonheur

peint sur son visage, et se réjouissant de ce que Christ était devenu son Sauveur et son Ami.

— Au commencement, disait-il, j'ai considéré mon emprisonnement comme un grand malheur ; mais je comprends maintenant pourquoi j'ai été amené ici, et j'en bénis Dieu. Si j'avais continué à vivre dans la prospérité, je n'aurais peut-être jamais lu ce saint livre qui, par la grâce de Dieu, m'a conduit à Jésus.

Depuis ce moment, le prisonnier attendit avec calme son jugement. Une sentence de mort fut prononcée contre lui. Il écouta le verdict avec tranquillité, et demanda seulement qu'il lui fût permis d'écrire à sa tante et à sa sœur. Sa requête lui ayant été accordée, il leur adressa les lignes suivantes :

« Les journaux vous auront sans doute appris que j'ai été condamné à être pendu le 15 février prochain. Ne pleurez pas, mais réjouissez-vous plutôt, car par la grâce de Dieu, je ne crains pas de mourir. « Je sais qui j'ai cru. » Le plus heureux moment de la vie d'un chrétien est le dernier, car il est alors le plus près du ciel. La mort pour lui n'est que le passage d'un monde de péché et de misère dans le ciel, où les rachetés du Seigneur seront heureux pour toujours. Je vous attendrai là, dans cet heureux pays, où il n'y aura plus ni prisons, ni chagrins, ni péché. J'aurais aimé vous voir encore une fois de ce côté de la tombe, mais puisque cela m'est refusé, je m'y sou mets volontiers. En vous écrivant, je ne puis retenir mes larmes, et, cependant, je suis heureux et en paix, en pensant aux bénédictions promises à ceux qui croient en Christ. Quand ces lignes vous parviendront, ce bonheur sera déjà le mien. Puisse le Dieu tout puissant, qui me fait si pleinement jouir de sa présence dans mon cachot, et qui m'a rendu libre, tout en étant dans les chaînes, vous consoler et être avec vous deux jusqu'à la fin. »

La personne qui écrit ce récit, était en Russie à l'époque où se passaient ces événements, et avait l'occasion de voir la tante et la sœur du prisonnier. Celui-ci, qui la connaissait aussi, l'ayant su, ajouta pour elle ces quelques paroles :

« Ma chère amie, vous vous rappelez que, lorsque vous étiez dernièrement chez ma tante, vous m'avez plus d'une fois parlé touchant le salut de mon âme, mais j'étais jeune et insouciant, et je ne vous écoutai pas. Mais Jésus a trouvé le moyen de briser la dureté de mon cœur. Par sa grâce, j'ai été amené à croire en Lui. Mes péchés, si nombreux qu'ils soient, ont été effacés par son précieux sang, j'en ai la confiance, et j'espère être bientôt en sa présence pour toujours. Consolez ceux que j'aime. Dites-leur qu'il importe peu où et comment l'on meurt, sur un gibet ou dans une prison, dans un galetas ou dans un palais ; la seule chose de toute importance est d'être assuré du ciel, en *regardant à Jésus.* »

Le jour fatal arrivé, les principales pièces de la splendide demeure de la tante du jeune noble furent tendues de noir ; nous étions tous courbés sous le poids de la douleur, mais tout en pleurant, nous priions et louions Dieu, et il versa dans nos cœurs ses consolations.

Quand le fidèle serviteur de Dieu eut quitté le cachot la veille du jour fixé pour l'exécution, le prisonnier tomba sur ses genoux, et, dans une fervente prière, recommanda son âme à Christ, puis il dormit paisiblement pendant quelques heures. Avant que l'aube parût, il fut réveillé par des voix dans le corridor et des pas qui, évidemment, se dirigeaient vers son cachot.

« Ils viennent de bien bonne heure me conduire à la potence, » pensa-t-il, et, bien que prêt à mourir, son cœur battit avec plus de force. La porte du cachot

s'ouvrit ; un homme d'une haute stature et d'une noble contenance entra ; le prisonnier le reconnut aussitôt : c'était l'empereur. Un homme venait d'être arrêté comme ayant pris part à la conspiration, et sur lui avait été trouvée une lettre avec ces paroles : « Nous avons fait notre possible pour enrôler W..., mais en vain. Il déclare vouloir rester fidèle jusqu'à la mort à son souverain. »

Cette lettre fut immédiatement communiquée à Nicolas, et il avait voulu venir lui-même annoncer au prisonnier sa libération. « Quelques heures de plus, » dit l'empereur, « et j'aurais perdu en vous un de mes meilleurs amis. Pardonnez-moi mon erreur inconsciente ; acceptez le grade de général dans mon armée, et reprenez possession de votre château, où j'espère que vous vivrez heureux de longues années. »

Le prisonnier libéré se rendit avec toute la rapidité possible à la demeure de sa tante. Là, il nous trouva tous assis dans une pièce tendue d'épaisses draperies de deuil. En le voyant et en l'entendant nous raconter les voies miséricordieuses de Dieu envers lui, des larmes de joie et de reconnaissance s'échappèrent de tous nos yeux. Lorsqu'il eut achevé son récit, il ajouta : « Nous avons imploré Dieu dans notre détresse ; bénissons-le maintenant pour toute sa bonté, et surtout rendons-lui grâces de nous avoir donné son Fils unique pour être notre Sauveur, notre intercesseur, notre tendre ami, et notre consolateur dans nos peines. » Et, de tous nos cœurs remplis de reconnaissance, cette prière monta vers Dieu.

Depuis ce temps, W... vécut d'une vie sincèrement chrétienne. Son plus grand bonheur était de visiter les pauvres et les affligés et de leur apporter la consolation que lui-même avait trouvée dans l'évangile. Il fit construire près de son château un grand hôpital pour les malades et un asile pour les délaissés. Là,

il allait de chambre en chambre, d'un lit à l'autre, parlant à tous de l'amour de Christ. Il fit faire un étui richement orné pour la Bible dont il s'était servi dans son cachot, et qui lui était devenue si chère, et la plaça dans l'endroit le plus apparent de son salon, afin que ce précieux volume lui rappelât comment Dieu était venu à son aide et l'avait délivré, non seulement de la prison et de la mort sur la terre, mais aussi de la mort éternelle.

« La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. »

« Vous êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu. »

« Car toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement. »

---

### Quelle espèce de gens iront au ciel?

Un soir, retournant à la maison, ma sœur et moi, nous nous trouvâmes seuls dans un compartiment de chemin de fer avec une petite fille d'environ neuf ans. Je liai conversation avec elle et elle nous dit son nom, où elle demeurait, et nous apprit qu'elle était l'ainée de huit enfants.

— Vas-tu à l'école du dimanche? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, fut sa réponse.

— Et peux-tu me dire quelle sorte de gens iront au ciel?

— Ce sont ceux qui sont bons.

— Eh bien, répondis-je, la parole de Dieu dit : « Il n'y a pas de juste, non pas même un seul ;... il n'y en a aucun qui exerce la bonté ; » comment donc

peut-il y avoir quelqu'un qui aille au ciel, puisque personne n'est ni juste, ni bon ?

Ma petite amie secoua la tête comme pour me dire : « Je ne sais pas. » Alors je lui dis aussi simplement que je pus, que puisque personne n'est assez bon pour aller au ciel, le Seigneur Jésus est mort sur la croix pour nous, et que si quelqu'un croit en Lui, il est aussitôt propre pour aller au Paradis, comme ce fut le cas pour le pauvre brigand. Je ne sais pas si la petite fille comprit mes paroles, mais à vous, mes enfants, je demande : « Avez-vous cru au Seigneur Jésus ? Êtes-vous propres pour le ciel ? »



« Jésus m'aime. »

— Aimes-tu le Seigneur Jésus ? demandais-je un jour à une pâle et chétive enfant recueillie dans une infirmerie.

— Oui, répliqua-t-elle, je l'aime.

— Mais Jésus t'aime-t-il ?

— Oui, il m'aime ; je le sais, car il est mort pour moi.

Sa petite figure rayonnait comme elle prononçait ces paroles, puis elle continua : « Je vous en prie, racontez-moi quelque chose de Jésus. » Et quand je m'arrêtai :

— Parlez-moi encore de Lui, dit-elle.

Cher petit lecteur, aimes-tu Jésus ? Désires-tu entendre parler de Lui, et apprendre à le connaître toujours mieux ?

Gertrude (c'est le nom de cette petite fille) souffrait de vives douleurs, tandis que je lui parlais, mais elle disait : « Jésus a souffert bien plus que je ne souffrirai jamais, n'est-ce pas ? Et quelquefois, quand je le lui demande, il fait que je souffre moins. »

Après quelques moments, elle me dit encore : « Dites-moi, savez-vous pourquoi Jésus a permis que je fusse malade ? Moi, je le sais. Voulez-vous que je vous le dise ? »

» Quand j'étais bien portante, je ne pensais pas du tout à Jésus. J'étais toujours à jouer ; je ne pensais qu'à cela. Mais depuis que je suis malade, j'ai entendu parler de Jésus, et je l'aime. »

Cher jeune lecteur, en est-il de vous comme de Gertrude ? Êtes-vous tellement occupé de vos plaisirs que vous ne puissiez trouver de temps pour penser à Celui qui est mort pour vous ? Ou bien, pouvez-vous dire avec Gertrude : « Jésus m'aime, car il est mort pour moi ; et je l'aime aussi ? »

---

### « Encore très peu de temps. »

Encor très peu de temps, et le Seigneur de gloire  
Appellera les saints au séjour éternel ;  
Par Lui glorifiés et fruits de sa victoire,  
Il nous introduira dans les splendeurs du ciel.

Encor très peu de temps ! Reprenons donc courage,  
Raffermissons nos mains et nos cœurs défaillants ;  
Regardons vers Jésus, et, quel que soit l'orage,  
Ne craignons rien ; par Lui nous sommes triomphants.

Bien longtemps nous avons combattu dans la lice ;  
Frères, luttons toujours : très peu de temps encor,  
Et, nous prenant à Lui, le Seigneur de justice  
Couronnera nos fronts du diadème d'or.

Encor très peu de temps ; voici venir l'aurore,  
Nous allons voir ta face, ô précieux Sauveur.  
Unis au chœur du ciel qui te loue et t'adore,  
Ton amour à jamais ravira notre cœur.





## Réponse à la prière de la veuve

Madame B. était restée veuve avec deux fils, l'un âgé de six ans, l'autre encore un tout petit enfant. Elle se retira du cercle où elle avait vécu longtemps, et acheta une petite maison près de la mer. Là elle éleva ses fils, s'efforçant dès leur première enfance de diriger leurs pensées vers le Sauveur. Souvent elle conduisait ses enfants sur le rivage, à l'heure où le soleil jetait ses derniers rayons sur

l'onde azurée. Elle leur parlait de leur père qui avait trouvé son tombeau dans ces eaux profondes ; souvent elle écrivait son nom sur le sable, et tandis que les petites vagues venaient l'une après l'autre effacer les lettres de ce nom chéri, elle disait à ses fils que les joies et les espérances de ce monde, étaient aussi fragiles et passagères que ce qu'elle avait écrit.

Quand son fils aîné eut atteint l'âge de douze ans, il fut pris d'un désir irrésistible d'aller sur mer. Il avait entendu des marins parler de leurs longs voyages et raconter ce qu'ils avaient vu en d'autres contrées, et son imagination lui traçait un tableau de mille plaisirs, de mille joies nouvelles, s'il pouvait, lui aussi, visiter ces mondes éloignés. Les avertissements et les supplications de sa mère et de son frère, ne purent ébranler sa résolution. Il arracha enfin à sa mère un consentement forcé. Elle lui donna, avant qu'il ne partit, une Bible, sa bénédiction, et l'assurance de ses constantes prières, et lui, dans un dernier adieu, promit de lire sa Bible et de prier chaque jour.

Embarqué sur un grand navire, il laissa échapper quelques larmes et quelques soupirs à mesure qu'il voyait fuir et s'évanouir les rives de son pays natal, car là était la petite maison de sa mère, là toutes les joies de son enfance. Mais la nouveauté des scènes qui l'entouraient, effaça bientôt ces sentiments. Pendant quelque temps, il se souvint de la promesse faite à sa mère et lut chaque jour sa Bible, mais les moqueries d'un équipage impie agirent bientôt sur son esprit, il mit de côté les instructions de sa pieuse mère, et cacha sa Bible au fond de son coffre pour y dormir avec sa conscience.

Cependant, un jour qu'une violente tempête s'était élevée, menaçant d'engloutir le navire corps et biens,

la pensée de sa mère, du foyer domestique et de sa promesse, se présenta avec force à son esprit. Dans l'angoisse de son cœur, il résolut de s'amender si sa vie était épargnée. Mais quand la tempête se fut apaisée, qu'un gai et brillant soleil eut répandu de nouveau la joie sur les grandes eaux, il oublia tout. Ce fut comme si la dernière lueur de conscience eût été éteinte ; dès lors nul homme de l'équipage ne fut plus prompt que lui à se railler des choses que, dans son enfance, on lui avait appris à aimer et à révéler. Quiconque eût vu ce marin insouciant et impie, aurait été disposé à dire : « Toute l'éducation de ses premières années d'enfance a été en vain. »

Après une absence de plusieurs années, ce jeune homme se retrouva devant les côtes de son pays natal. Il avait parcouru tout le globe, mais durant ce temps, il n'avait jamais écrit à sa mère, ni reçu d'elle aucune nouvelle. Bien qu'il eût secoué tout frein, et que les plus beaux sentiments naturels eussent été flétris chez lui, cependant son cœur tressaillait d'aise à la pensée de revoir sa mère et son frère cadet. A mesure que le jeune marin s'approchait du lieu où s'étaient écoulées les années de son enfance, et gravissait la dernière colline qui lui cachait encore la petite maison où les premières scènes de sa vie avaient eu lieu, tous les événements de ces jours plus heureux se déroulaient devant son esprit, tandis que son imagination lui retraçait d'avance les heures non moins heureuses qu'il allait encore passer.

Le soir était venu, l'obscurité se faisait ; il approchait de la demeure maternelle ; mais tout était silencieux. On n'entendait que le bruit des vagues se brisant doucement sur le rivage, ou l'aboiement lointain d'un chien dans le village voisin. Un sentiment étrange l'envahissait, quelque chose de solen-

nel semblait l'entourer, et comme il heurtait à la porte de sa mère, le cœur lui défaillit presque sans qu'il sût pourquoi. Il heurta, mais personne ne l'invita à entrer. Il appela, mais sans recevoir d'autre réponse que l'écho de sa propre voix. C'était comme s'il eût frappé à la porte d'une tombe. Une femme de la maison la plus rapprochée, entendant le bruit, sortit et trouva le jeune homme assis et sanglotant sur les degrés du perron.

— Où sont, s'écria-t-il, où sont ma mère et mon frère ? Oh ! j'espère, j'espère qu'ils ne sont pas morts.

— Si vous parlez de la veuve B., dit l'étrangère, je ne puis que vous plaindre. Je ne l'ai connue que peu de temps, mais il n'y avait pas de meilleure femme. Son jeune fils est mort d'une fièvre, il y a un an, et la fatigue qu'elle a éprouvée en le soignant, ainsi que l'anxiété pour son autre fils depuis longtemps absent sur la mer, ont altéré sa santé ; elle a décliné et s'est enfin endormie dans la mort : on l'a enterrée hier.

— Oh ! s'écria avec amertume le jeune homme, misérable que je suis ! Ai-je donc été la cause de la mort de ma mère ? Montrez-moi où on l'a enterrée ; je veux mourir sur la tombe de celle dont j'ai brisé le cœur.

— Attendez, jeune homme ! dit la femme étonnée. Si vous êtes le fils de la veuve, j'ai une lettre pour vous. Elle l'écrivit quelques jours avant de mourir, et a exprimé le désir qu'elle vous fût remise, si jamais vous reveniez.

Le jeune homme et l'étrangère quittèrent la maison et allèrent dans la demeure voisine. Le marin ouvrit la lettre et lut ces lignes :

« Mon bien cher, mon unique fils, quand tu liras ces lignes, je ne serai plus. Ton frère m'a précédée, et j'ai toute raison d'espérer et de croire qu'il est au

ciel. J'avais grandement espéré te revoir encore sur cette terre, mais j'ai dû abandonner cet espoir. Mes prières l'ont toujours suivi dans tes courses lointaines ; bien souvent, sans doute quand tu ne t'en doutais pas, dans les sombres et froides nuits d'hiver, je me suis agenouillée et j'ai crié à Dieu pour mon fils perdu. L'unique chose qui m'attriste sur mon lit de mort, mon cher William, c'est de devoir te laisser dans un monde méchant, et, je le crains, sans que tu sois réconcilié avec Dieu. Je ne puis t'en dire davantage, ma course est terminée. Quand tu viendras visiter l'endroit où reposent mes restes, souviens-toi, mon fils, qu'il te faudra aussi bientôt me suivre. Adieu, la dernière pensée de ta mère sera une prière pour toi, afin que nous puissions nous rencontrer là-haut. »

Le cœur du jeune homme fut brisé par ces quelques lignes d'une mère qu'il aimait, et cette lettre fut, dans les mains de Dieu, le moyen de l'amener au Sauveur.

C'est ainsi que la semence jetée dans son cœur pendant son enfance, et arrosée des larmes de sa mère, leva et porta du fruit ; c'est ainsi que Dieu exauça les prières de celle qui reposait dans le cimetière du village. Parents, ne cessez de semer, ne cessez de prier ; « votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur. »

Enfants, n'endurcissez pas vos cœurs quand votre père, votre mère, vous parlent de votre âme et du Sauveur. N'attristez pas ceux qui vous instruisent selon le Seigneur. Voudriez-vous qu'un jour votre cœur soit brisé, comme celui du jeune homme dont je vous ai dit l'histoire ?



## Entretiens sur le livre des Juges.

### III. — LES PREMIERS LIBÉRATEURS : OTHNIEL, EHUD, SAMGAR.

(*Juges III*)

LA MÈRE. — L'Éternel avait laissé subsister dans le pays des nations pour éprouver par elles son peuple et voir s'il serait fidèle. C'étaient les Philistins au midi, et des Cananéens au nord. Qu'auraient dû faire les Israélites ?

SOPHIE. — Combattre contre elles, je pense, et les chasser.

LA MÈRE. — En effet : il ne devait pas y avoir d'alliance entre eux. Dieu permet que nous soyons aussi laissés dans un monde méchant. Mais ce n'est pas pour nous associer à lui ; au contraire, c'est pour en rester séparés et lutter pour que ses mauvais principes n'envahissent pas nos cœurs. Le Seigneur a dit au Père, en priant pour ses disciples : « Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. » Et l'apôtre Jean exhorte les jeunes chrétiens par ces paroles : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. » « L'amitié du monde est inimitié contre Dieu, » dit Jacques. « Quiconque donc veut être ami du monde, se constitue ennemi de Dieu (1). » Les enfants d'Israël auraient donc dû rester séparés des Cananéens, leur faire la guerre, les chasser peu à peu, et l'Éternel aurait été avec eux. C'est ce qu'ils ne firent pas. Ils s'allièrent par des mariages avec les Cananéens et furent entraînés à servir les dieux abominables de

(1) Jean XVII, 15 ; 1 Jean II, 15 ; Jacques IV, 4.

ces peuples impies. Tu peux lire le résultat de cette infidélité au vers. 8 de notre chapitre.

SOPHIE (*lit*). — « Et la colère de l'Éternel s'embrasa contre Israël, et il les vendit en la main de Cushan-Rishhathaïm, roi d'Aram-Naharaïm. Et les fils d'Israël servirent Cushan-Rishhathaïm huit ans. » Où était le pays de ce roi, chère maman ?

LA MÈRE. — Le mot Aram-Naharaïm veut dire la Syrie des deux fleuves ; c'est le pays situé entre le Tigre et l'Euphrate et nommé à cause de cela Mésopotamie, ce qui veut dire « au milieu des fleuves. »

SOPHIE. — Sait-on quelque chose sur le roi dont il est parlé ici ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il n'apparaît que comme un instrument dont Dieu se servit pour châtier son peuple infidèle, comme ce fut le cas plus tard par le moyen des rois d'Assyrie et de Babylone qui venaient de ces mêmes contrées. L'Éternel châtiât son peuple pour le ramener à Lui. C'est ainsi que Dieu agit aussi à notre égard. « Il nous discipline pour notre profit, afin que nous soyons participants de sa sainteté (1). » La servitude fut sans doute rude, mais salutaire. Les enfants d'Israël, opprimés et malheureux, se souvinrent du Dieu qui les avait autrefois délivrés et bénis, et ils crièrent à l'Éternel.

SOPHIE. — Et Dieu vint à leur secours, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il leur suscita un libérateur dans la personne d'Othniel.

SOPHIE. — Est-ce le même qui avait pris Hébron et avait épousé la fille de Caleb ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, c'est le même. C'était donc dans un temps encore bien rapproché de Josué, et cela nous montre avec quelle rapidité les enfants d'Israël s'étaient détournés de l'Éternel.

(1) Hébreux XII, 10.

SOPHIE. — Je me demande, maman, pourquoi Othniel n'avait pas empêché les Israélites de se détourner de Dieu ?

LA MÈRE. — Je ne doute pas, Sophie, que lui et d'autres ne soient restés fidèles au milieu de l'infidélité générale, et qu'ils n'aient exhorté les autres à ne pas se laisser aller au mal. Mais est-ce que l'on est toujours docile à écouter la voix des serviteurs de Dieu qui vous avertissent ?

SOPHIE. — Non, maman. On aime mieux suivre ses propres désirs et son méchant cœur.

LA MÈRE. — C'est, sans doute, ce qui arriva. Mais lorsque les enfants d'Israël se retournèrent vers l'Éternel, alors Dieu choisit un de ceux qui lui étaient restés attachés. L'Esprit de l'Éternel fut sur Othniel ; l'énergie de Dieu l'anima, il se mit à la tête du peuple, et l'Éternel livra en sa main le roi de Mésopotamie, de sorte qu'Israël fut délivré.

SOPHIE. — Je pense qu'alors les Israélites recommencèrent à servir l'Éternel et rejetèrent les idoles.

LA MÈRE. — Certainement, car sous l'autorité d'Othniel comme juge, le pays fut en repos quarante ans. Cela n'aurait pu avoir lieu, s'ils avaient continué à servir les idoles, car on ne peut avoir de vrai repos quand on ne sert pas Dieu (1).

SOPHIE. — Les enfants d'Israël devaient bien voir la différence qu'il y avait pour eux, suivant qu'ils étaient obéissants ou non.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais leur exemple nous montre que le cœur de l'homme est incorrigible. Dès qu'Othniel fut mort, et que son énergie ne soutint plus le peuple, il se laissa de nouveau aller à ses mauvais penchants et fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, c'est-à-dire

(1) Ésaïe XLVIII, 22 ; LVII, 21.



s'allia aux Cananéens et retomba dans l'idolâtrie.

SOPHIE. — Qu'ils étaient insensés ! Mais alors Dieu les châtia encore.

LA MÈRE. — Sans doute. Il ne les abandonna pas, mais les livra de nouveau à des oppresseurs étrangers. Cette fois, ce fut Eglon, roi de Moab, un de leurs voisins, qui s'unit avec les Ammonites et les Amalékites, pour combattre contre Israël. Eglon fut vainqueur, car Israël sans l'Éternel n'avait aucune force.

SOPHIE. — Ces Amalékites étaient le peuple qui avait attaqué Israël dans le désert (1), n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et l'Éternel avait dit qu'il aurait toujours la guerre contre Amalek. Dans le désert, Amalek avait été vaincu ; plus tard, le roi de Moab, qui avait voulu faire maudire Israël par Balaam, avait été aussi vaincu (2) ; mais maintenant les Israélites sont sans force, et ils deviennent la proie de leurs ennemis, selon ce que Moïse leur avait déclaré s'ils étaient désobéissants : « Tu seras battu devant tes ennemis (3). » Il est dit d'Eglon qu'il frappa Israël et prit possession de la ville des palmiers.

SOPHIE. — Qu'était-ce que cette ville des palmiers ?

LA MÈRE. — C'était Jéricho.

SOPHIE. — Mais, maman, n'avait-il pas été défendu de rebâtir cette ville ?

LA MÈRE. — Sans doute ; mais Eglon s'empara de la portion du pays où avait été située Jéricho et qui continuait d'en porter le nom, et il s'établit là.

SOPHIE. — Cela aurait dû rappeler bien fortement

(1) Exode XVII.

(2) Nombres XXXI. Dans ce chapitre, il est surtout question des Madianites qui s'étaient alliés aux Moabites contre Israël.

(3) Deutéronome XXVIII, 25.

aux Israélites leur péché, car c'est là que l'Éternel avait montré sa puissance en leur faveur, d'une manière si remarquable. Mais Eglon les opprima-t-il longtemps ?

LA MÈRE. — Dix-huit ans durant lesquels, eux, le peuple de l'Éternel, qu'il avait délivré d'Égypte, furent en servitude.

SOPHIE. — Quelle honte pour eux !

LA MÈRE. — Et quel opprobre pour le nom de l'Éternel, leur Dieu. Quand le peuple de Dieu ne marche pas fidèlement, le monde en jette le blâme sur Dieu même. Il n'y avait plus de différence entre les Israélites et les nations. Mais à la fin, les enfants d'Israël ouvrirent les yeux sur la cause de leur misère, et crièrent à l'Éternel qui, dans sa miséricorde, leur suscita un libérateur.

SOPHIE. — C'était, sans doute, aussi un de ceux qui étaient restés fidèles.

LA MÈRE. — Je le pense, Sophie, bien que rien ne nous soit dit de la vie précédente de ce libérateur. Il s'appelait Ehud et était de la tribu de Benjamin, sur le territoire de laquelle Jéricho était située. L'Éternel avait mis au cœur d'Ehud de délivrer son peuple. Mais Ehud avait un défaut corporel : il était gaucher.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi cela nous est dit ?

LA MÈRE. — Je pense que la parole de Dieu nous rapporte ce fait pour nous montrer que l'apparence extérieure, ou une infirmité, n'arrête pas Dieu dans le choix d'un instrument. « Sa puissance s'accomplit dans l'infirmité (1), » dit Paul, qui avait une écharde dans sa chair, et dont la présence personnelle était faible et la parole méprisable (2). Moïse aussi avait

(1) 2 Corinthiens XII, 9.

(2) 2 Corinthiens X, 10; Galates IV, 13, 14.

la parole pesante (1). Quoi qu'il en soit, l'Éternel fournit bientôt à Ehud l'occasion d'exécuter ce qu'il lui avait mis au cœur. Et Ehud devait être d'abord seul à la brèche.

SOPHIE. — Comment, maman ? Combattit-il seul contre les Moabites ?

LA MÈRE. — Non, mais tu vas voir ce qu'il fit. Les enfants d'Israël le choisirent pour porter à Eglon un présent, sans doute en signe d'hommage. Ehud sut ainsi que le moment était arrivé pour délivrer Israël de son ennemi. Il se fit faire une courte épée à deux tranchants, qu'il cacha sous ses vêtements, sur son côté droit, puisqu'il était gaucher.

SOPHIE. — Pourquoi prit-il ces précautions ?

LA MÈRE. — Parce que, venant de la part d'un peuple vaincu, il ne pouvait se présenter devant le roi avec des armes. Ayant fait ce dont il avait été chargé par le peuple, il songea à accomplir l'œuvre que l'Éternel lui avait dit de faire. Pour cela, il s'en retourna d'abord avec ceux qui avaient apporté le présent, mais les quitta ensuite dans le voisinage de Guilgal et revint seul vers Eglon.

SOPHIE. — Que pouvait-il faire seul contre un roi entouré, sans doute, de ses gardes ?

LA MÈRE. — C'était le secret d'Ehud entre l'Éternel et lui. Ses compagnons ne le connaissaient pas, et s'il était revenu avec eux, cela aurait pu exciter les soupçons du roi.

SOPHIE. — Tu m'as dit que c'est près de Guilgal qu'il laissa ses compagnons. Ne penses-tu pas que le souvenir de Guilgal devait l'encourager ?

LA MÈRE. — Oui, et sans doute aussi celui de Jéricho, dont les murailles étaient tombées sous la seule puissance de l'Éternel. Ehud pouvait se dire :

(1) Exode IV, 10.

« Je suis seul ; je vais contre un roi puissant ; mais l'Éternel qui m'envoie et qui a renversé Jéricho, est le Tout puissant ; il est avec moi, je n'aurai donc pas de crainte. » C'est ce qu'exprimait plus tard le roi David qui lui aussi avait marché seul contre un redoutable ennemi (1). Ehud revint donc vers Eglon et lui dit : « J'ai pour toi une parole secrète, ô roi ! »

SOPHIE. — Cela fait que le roi ne pouvait s'étonner de voir Ehud revenir seul.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. C'était, en effet, une parole secrète qu'Ehud seul connaissait. Eglon fit donc sortir tout le monde et resta seul avec le messenger de l'Éternel. Ehud découvrit alors son secret : « J'ai, » dit-il au roi, « une parole de Dieu pour toi. » Quelle parole terrible ! C'était celle du jugement et de la mort prononcée contre tout ennemi de Dieu et de son peuple. Ehud accomplit son message ; il transperça de son épée à deux tranchants l'opresseur d'Israël, puis s'échappa et se sauva à Séhira, ville d'Éphraïm, située dans la montagne.

SOPHIE. — Sais-tu à quoi me faisait penser cette épée à deux tranchants qu'Ehud portait ? C'est qu'il est dit, dans l'Apocalypse, que de la bouche du Seigneur sort une épée à deux tranchants (2). Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MÈRE. — C'est la parole de jugement que prononcera le Seigneur et qui détruira ses ennemis.

SOPHIE. — Mais comment Ehud put-il s'échapper ? Est-ce que les serviteurs du roi ne le poursuivirent pas ?

LA MÈRE. — Ils ne s'aperçurent pas immédiatement de ce qui était arrivé, car Ehud, en sortant, avait fermé soigneusement les portes. Les serviteurs

(1) Lisez Psaume XXVII, 1-3.

(2) Apocalypse XIX, 14, 21. Comparez Hébreux IV, 12.

pensaient que leur maître se reposait. Ehud eut donc tout le temps de s'enfuir, et quand les Moabites virent que leur chef était mort, ils se trouvèrent, sans doute, dans la confusion et la perplexité.

SOPHIE. — Mais l'armée des Moabites restait encore.

LA MÈRE. — Ehud ne perdit pas de temps pour en débarrasser le pays. Il rassembla les enfants d'Israël, probablement ceux d'Éphraïm et de Benjamin, qui étaient les plus rapprochés, et se mit à leur tête, en leur disant : « Suivez-moi, car l'Éternel a livré en votre main vos ennemis, les Moabites. » Les Israélites s'emparèrent des gués du Jourdain, par lesquels les Moabites auraient pu essayer de se sauver dans leur pays, et ne laissèrent passer personne. Quarante-vingts ans de repos furent le résultat de l'énergie d'Ehud, repos durant lequel les Israélites servirent l'Éternel qui les délivrait.

SOPHIE. — Retournèrent-ils donc encore aux idoles ?

LA MÈRE. — Oui, ce fut leur triste histoire durant des siècles. Le chapitre quatrième commence par ces paroles : « Les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ; or Ehud était mort. » Ces derniers mots nous montrent bien que l'énergie du juge, homme de Dieu, ayant autorité sur eux, les maintenait dans le droit chemin. Nous continuerons une autre fois cette triste histoire des Israélites, qui retombent toujours, et en même temps la merveilleuse histoire de la patience et de la fidélité de Dieu.

## L'Église ou l'Assemblée.

XII. — PIERRE RETOURNE A JÉRUSALEM.

SON EMPRISONNEMENT ET SA DÉLIVRANCE.

Pierre resta quelques jours à Césarée avec les nouveaux convertis, sans doute pour les instruire et les affermir dans la foi. Il retourna ensuite à Jérusalem, où était déjà parvenue la nouvelle de la réception de la parole de Dieu par des païens.

Combien elle aurait dû remplir de joie les Juifs croyants, n'est-ce pas ? Mais le pauvre cœur de l'homme est toujours le même, égoïste jusque dans les choses de Dieu. Il est jaloux de ce que Dieu se montre bon, comme le Seigneur le disait dans la parabole des ouvriers loués à différentes heures du jour.

Des Juifs devenus chrétiens, mais attachés à leurs traditions, au lieu de demander à Pierre des explications sur ce qui s'était passé à Césarée, se mettent à l'accuser d'être entré chez des incirconcis et d'avoir mangé avec eux. N'est-ce pas, mes enfants, de cette manière que nous aussi, nous agissons trop souvent, en étant prompts à juger et accuser les autres ?

Que fera Pierre, lui, d'un caractère si ardent ? Par la grâce de Dieu, il ne se fâche point. Remarquez-le, mes enfants ; il reste calme et plein de douceur, et laisse à Dieu le soin de le justifier. Pour cela, il raconte simplement les faits.

Il était en prières ; il était auprès de Dieu, quand Dieu lui montre par une vision remarquable, venant du ciel et répétée trois fois, que la distinction entre Juifs et païens était abolie, et que l'évangile était pour tous. Ensuite, le Saint-Esprit, ce guide infallible qui devait conduire les apôtres, lui dit d'aller, sans hésiter, avec les hommes envoyés par Corneille,

et c'était Dieu qui, par son ange, avait dit à Corneille de faire chercher Pierre. Et quand Pierre a annoncé la bonne nouvelle à Corneille et à ses amis et qu'ils ont cru, voilà le Saint-Esprit qui descend sur ces païens convertis, tout comme il était venu sur les Juifs croyants à la Pentecôte.

Tout était donc de Dieu dans cette œuvre, et que pouvait faire Pierre devant cette manifestation de la grâce de Dieu accordée aux païens ? Il avait été un serviteur obéissant. « Dieu, » dit-il, « leur a fait le même don qu'à nous. Qui étais-je, moi, pour l'interdire à Dieu ? »

« La réponse douce apaise la colère. » Le simple récit de Pierre, qui montrait l'œuvre merveilleuse de Dieu s'étendant sur ceux qui étaient loin, agit sur les cœurs des Juifs croyants comme une rosée rafraîchissante. Ils se turent et glorifièrent Dieu qui donnait aux païens mêmes la repentance et la vie. Soyons heureux aussi, mes enfants, de voir l'évangile se répandre et des âmes être sauvées, car c'est pour la gloire du Seigneur Jésus.

Ce fut un jour de bonheur pour l'assemblée de Jérusalem, mais l'épreuve allait venir. L'ennemi, Satan, ne s'endort jamais. Vous vous rappelez que déjà il avait suscité des persécutions contre les saints. Pierre et Jean autrefois avaient été mis en prison et battus, et Étienne avait été lapidé. De nouveau, Satan, voyant les progrès de l'évangile, cherche à s'y opposer, et il tourne sa rage surtout contre Pierre. Satan est comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. S'il peut tuer le berger, il sait que les brebis seront plus aisément sa proie. Or vous vous rappelez que le Seigneur Jésus avait établi Pierre pour être berger des brebis d'entre les Juifs, et lui avait dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. »

Que fit donc l'ennemi contre Pierre ? Je vais vous le dire. Un méchant roi régnait alors en Judée. Il se nommait Hérode ; mais il ne faut pas le confondre avec le cruel Hérode qui fit mourir les petits enfants de Bethléem, ni avec le méchant Hérode qui fit couper la tête à Jean Baptiste et qui renvoya Jésus à Pilate, en se moquant de lui. Ce second Hérode était fils du premier, et celui du temps de Pierre était son petit-fils. Par leur cruauté et leur méchanceté, ils se ressemblaient bien.

Ce roi Hérode voulait faire plaisir aux Juifs. Il savait que rien ne leur était plus agréable que de voir les chrétiens persécutés ; il fit donc emprisonner quelques chrétiens et mettre à mort Jacques, frère de Jean. Lorsqu'il vit combien cela plaisait aux Juifs, il fit aussi jeter Pierre en prison dans le but de le faire mourir.

C'était aux jours de la Pâque. Comme Pierre devait se rappeler cette autre Pâque qui avait eu lieu peu d'années auparavant et où il avait renié Jésus ! Mais Jésus lui avait pardonné, et maintenant il était heureux de souffrir pour le nom de son cher Maître, de son précieux Sauveur. Il devait mourir après les fêtes de Pâque ; Hérode l'avait ainsi ordonné. Afin qu'il ne pût s'échapper, quatre bandes de quatre soldats chacune le gardaient jour et nuit en se relayant, et Pierre, même en dormant, était toujours attaché par deux chaînes à deux de ces soldats. De plus, des gardes étaient placés aux portes, d'ailleurs solidement fermées. Que de précautions, n'est-ce pas, mes enfants ?

Pierre ne tremblait-il pas ? N'était-il pas agité ? Non ; il était paisible ; la nuit qui précédait le jour de sa mort était arrivée, et il dormait tranquillement entre les deux soldats. N'était-il pas sous la garde du Dieu Tout-puissant, qui pouvait le délivrer s'il lui



plaisait ? Et si les hommes faisaient mourir son corps, pouvaient-ils empêcher son esprit d'aller auprès de son cher Maître qu'il aimait ?

Humainement, Pierre ne pouvait échapper. Toute la prudence et la puissance des hommes s'étaient réunies pour le garder. Mais il y a une puissance qui se joue des chaînes, des gardes et des portes de fer. Quelle est-elle ? Celle de Dieu, mes enfants, à qui rien n'est impossible. Et qui fait agir cette puissance ? Je vais vous le dire. C'est la prière. Le Seigneur Jésus qui a dit : « Toutes choses sont possibles à Dieu, » a dit aussi : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai. » Les saints de Jérusalem savaient cela, et l'assemblée adressait à Dieu d'instantes prières pour Pierre. La prière de la foi met en mouvement le cœur et le bras de Dieu maintenant comme autrefois. Nous allons le voir.

Les portes étaient fermées, les gardes faisaient leur office, Pierre dormait, et l'assemblée priait. Alors Dieu agit. Il envoie son ange. La prison était dans l'obscurité de la nuit, mais la lumière de Dieu y resplendit. Pierre dormait ; l'ange le réveille. Pierre était dans les liens ; les chaînes tombent de ses mains. « Ceins-toi, » dit l'ange, « chausse les sandales, jette sur toi ton vêtement de dessus, et suis-moi. » Et les soldats ? Dieu les maintient endormis. Et les gardes ? Dieu les frappe d'aveuglement. Et les portes ? Les portes de fer s'ouvrent devant la puissance divine. Qui peut lui résister ? Et c'est cette puissance qui nous garde, enfants qui êtes au Seigneur ; oh ! quelle sécurité !

L'ange conduit ainsi Pierre jusqu'au bout d'une rue et se retire. Il avait accompli son service envers un de ceux qui héritent du salut. C'est actuellement le doux emploi des anges. Le temps vient où nous les voyons aussi exercer le jugement.

Et Pierre, que pensait-il ? Il avait cru jusqu'alors que tout ce qui lui arrivait était une vision. Mais, revenu complètement à lui, il reconnaît que le Seigneur, son cher Maître, Jésus, avait envoyé son ange pour le délivrer, et aussitôt il se rend là où il savait trouver des frères.

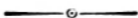
C'était chez une femme nommée Marie, mère de Marc, qui écrivit l'évangile nommé d'après lui. Chez cette pieuse femme, plusieurs, même dans la nuit, étaient réunis et priaient. Pierre heurtait pour se faire ouvrir. Alors une servante nommée Rhode ou Rose qui, sans doute, se joignait aux prières, vint demander qui arrivait à cette heure de la nuit. Pierre se nomma, et Rhode qui connaissait et aimait l'apôtre, ayant reconnu sa voix, fut si remplie de joie, qu'elle oublia d'ouvrir la porte et rentra en courant pour annoncer aux autres la bonne nouvelle de son arrivée. Vous en auriez peut-être fait autant, ma jeune amie.

Combien les saints rassemblés chez Marie durent être heureux de voir leurs prières-exaucées ! Ne le pensez-vous pas ? Mais nos pauvres cœurs sont si lents à croire que Dieu nous entend, si lents à se confier en sa bonté, que même ces saints doutent que Dieu les ait exaucés ! Ils disent à Rhode : « Tu es folle. » Elle savait ce qu'elle avait entendu, elle ne peut que leur affirmer qu'elle ne se trompe pas ; alors ils pensent que c'était l'ange de Pierre et non lui-même. Cependant, lorsqu'à la fin ils eurent ouvert, et que Pierre fut entré, ils ne purent plus douter. Ils étaient hors d'eux-mêmes de joie et d'étonnement et, sans doute, rendirent grâces au Seigneur.

Pierre leur raconta comment Dieu l'avait délivré ; il leur dit de faire connaître ces choses aux frères, puis il les quitta.

Cela termine, mes enfants, dans l'histoire que le

Saint-Esprit nous a donnée, ce qui se rapporte au ministère de Pierre, bien que nous ayons à le voir paraître encore une fois. Maintenant, un autre serviteur de Dieu, Paul, dont vous avez lu la conversion, va paraître sur la scène dans son activité pour porter l'évangile aux nations. Nous verrons, s'il plaît au Seigneur, ce qui nous est rapporté de lui.



### « La première à le voir. »

Une petite fille portait le diner à son père qui travaillait dans la campagne. Un orage était proche, et tout d'un coup jaillit des nuages un immense éclair, suivi presque aussitôt d'un violent coup de tonnerre. Quand l'enfant arriva près de son père, celui-ci lui dit :

— N'as-tu pas eu peur, ma chérie, quand tu as vu l'éclair ?

— Oh ! non, papa, répondit-elle.

— Et non plus quand tu as entendu le coup de tonnerre ?

— Pas du tout, papa. J'ai pensé que c'était le Seigneur Jésus qui venait, et que je serais la première à le voir.

Chers jeunes amis, attendez-vous paisiblement le Seigneur Jésus venant des cieux, sans crainte, comme cette petite fille ? Ou bien la pensée de la voix de l'Archange et de la trompette, vous fait-elle frissonner de crainte ?

L'apôtre Paul n'avait pas peur : il attendait des cieux Jésus comme Sauveur.

Écoutez encore à ce sujet un autre court récit.

Je demandais à une petite fille assise à la porte d'une ferme :

— Si le Seigneur Jésus venait cette nuit, le prendrait-il avec Lui dans le ciel ?

Jamais je n'oublierai l'expression de bonheur avec laquelle elle dit :

— Oh ! oui.

— Comment en es-tu si sûre ? continuai-je.

— C'est que je lui appartiens, fut la réponse si belle dans sa simplicité.

Et c'était assez. Mon jeune lecteur, si tu veux être sûr d'aller au ciel, si tu veux être, non seulement sans crainte, mais heureux, à la pensée que Christ vient, il faut que tu aies la certitude que tu lui appartiens. « Comment le saurai-je ? » diras-tu. En croyant en Lui, car alors tu seras une de ses brebis, et comme telle tu auras la vie éternelle.

« Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. » (Jean X, 27, 28.)

« Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 16, 17.)

Bienheureux jour où le Seigneur lui-même  
Viendra ravir dans la gloire suprême  
Ses bien-aimés attendant son retour !  
Loin des soucis, des larmes de la terre,  
Loin du péché, dans la pure lumière,  
Ils seront tous où plus rien ne s'altère,  
Goûtant en paix son ineffable amour.

---



## La brebis perdue et le Berger qui la cherche.

Mon jeune lecteur, sait-il ce que c'est que d'être perdu? Moi, je le sais. Étant encore bien petit, j'étais allé faire une promenade avec mon frère, une après-midi de mercredi. Comment la chose se fit, je n'en sais rien, mais nous fûmes séparés l'un de l'autre. J'errai çà et là, sans pouvoir trouver mon chemin. Enfin, quelqu'un me recueillit et me conduisit dans un asile où je passai la nuit. Mais quelle nuit! Je me rappelle combien je pleurai de me trouver dans un des petits lits de cette grande salle, si seul et si triste. J'étais perdu, tout à fait perdu. Personne ne me connaissait, et je ne connaissais personne.

Le matin venu, la première chose que je vis fut la figure de mon père entrant par la porte en face de mon lit. Que je fus heureux! La tristesse était loin, il n'y avait plus que joie dans mon cœur. Chers

jeunes amis, nous lisons dans l'évangile de Matthieu : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu. » Perdu ne s'applique pas aux petits garçons et aux petites filles qui pourraient s'être égarés loin de la maison de leurs parents. Non ; cela s'applique aux *pêcheurs*, grands ou petits, qui, par nature et en pratique, sont loin de Dieu. Bien des gens n'y pensent pas ou ne le croient pas, mais la parole de Dieu dit que tous ont péché, et ainsi sont perdus. Ce sont ceux-là que le Seigneur Jésus est venu sauver.

Si un pécheur avait pu entrer au ciel par lui-même, il n'aurait pas été nécessaire que le Fils de Dieu vint dans le monde. Mais Lui, le Seigneur Jésus, savait qu'il n'y avait pas d'autre moyen, et c'est pourquoi il est descendu du ciel et est mort sur la croix.

Un fermier s'en allait à la ville un jour de marché. En partant, il dit à sa petite fille : « Tu m'attendras à la porte à l'heure où j'arrive d'habitude, et je t'apporterai quelque chose de joli. »

Il alla au marché, fit ses ventes et ses achats, mais fut retenu beaucoup plus longtemps qu'il ne pensait, de sorte que lorsqu'il partit, il faisait nuit noire. De plus, le vent s'était élevé et il tombait une forte pluie. Le fermier pressait son cheval autant que possible, lorsqu'il entendit un faible cri et s'arrêta. L'obscurité l'empêchant de rien voir, il était sur le point de poursuivre sa route, quand le même cri se répéta. Il descendit de cheval et chercha en tâtonnant le long de la haie. Il entendit de nouveau la voix, et rampant dans la direction d'où elle venait, il finit par trouver une espèce de paquet qu'en prenant dans ses bras il reconnut pour un enfant évanoui.

Remontant à cheval, le fermier se hâta vers la

maison, entra dans la cuisine et dit : « Regarde, femme, voilà un enfant que j'ai trouvé en route. » Mais quelle surprise, lorsque jetant les yeux sur la petite figure, il reconnut sa propre enfant. « Nous l'avons crue perdue, » s'écria la mère ; « on l'a cherchée partout, et nous l'attendions avec tant d'anxiété. » L'enfant était sortie de bonne heure dans l'après-midi pour voir si son père venait, et comme il tardait, elle ouvrit la porte et alla à sa rencontre sur la route. Elle marcha, marcha, jusqu'à ce qu'enfin l'obscurité la surprit, et elle ne put plus retrouver son chemin. Elle était *perdue*, il n'y avait là personne pour l'aider, et, épuisée de froid et de fatigue, toute trempée par la pluie, elle était tombée contre la haie, à l'endroit où son père la trouva. Qu'elle dut être heureuse, lorsque revenue à elle-même, l'enfant se vit dans une bonne chambre chaude et sur les genoux de son cher papa, sa maman la regardant avec des larmes de joie.

Enfants, vous avez besoin d'un Sauveur. Vous êtes tout autant perdus que l'était cette petite fille, mais perdus pour Dieu, et Jésus est venu pour sauver ceux qui sont perdus. Venez à Lui, il vous sauvera maintenant. Il y a maintenant bien des années que je suis venu à Lui ; j'étais alors aussi jeune que plusieurs d'entre vous, et il m'a sauvé. Je n'ai jamais regretté d'être venu à Jésus pendant que j'étais jeune ; on est si heureux d'être chrétien, d'avoir Jésus pour son Sauveur et son Ami, et de savoir que bientôt on sera pour toujours avec Lui dans le ciel. Ne voulez-vous pas jouir de ce bonheur ? Savoir que vous êtes un pécheur perdu, voilà le point de départ.

Encore un mot sur ce sujet, chers jeunes amis. Un homme traversait une contrée où se trouvaient de nombreux puits de mine abandonnés. Il perdit

son chemin dans l'obscurité, et comme les ouvertures des puits ne sont pas entourées de barrières, il fut saisi de la crainte d'en rencontrer un s'il faisait un pas de plus et ainsi de périr. Il s'arrêta donc et se mit à crier de toutes ses forces : « Perdu ! perdu ! perdu ! » Quelle position que la sienne ! Longtemps il resta là sans oser bouger, criant par intervalles, lorsque enfin il vit une lumière se diriger vers lui, et entendit une voix lui crier à travers l'obscurité : « Restez où vous êtes ; ne faites pas un mouvement. » C'était un homme qui avait entendu ses appels et qui venait vers lui avec une lanterne. Lorsque la lumière fut près de lui, notre voyageur vit qu'il se trouvait au bord même d'un de ces puits. Un pas de plus, et c'était fait de lui.

Jésus veut vous sauver *maintenant*. Ne faites pas un pas de plus sans Lui. N'attendez pas que vous soyez devenus plus âgés. Une de mes connaissances me disait un jour : « Il faut que je gagne encore un peu d'argent ; quand je serai devenu plus riche, je m'occuperai de religion. » Mais je suis fâché de dire qu'il ne s'occupe pas plus de son âme maintenant qu'alors.

Peut-être que Dieu vous a amenés à voir *où* vous êtes : en danger de périr éternellement. Si vous criez comme cet homme : « Perdu ! perdu ! » Dieu vous sauvera certainement. Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Il est dit : « Nous avons tous été errants comme des brebis. » Voyez-vous que vous êtes errants, égarés loin de Dieu, en danger de périr, sur le bord de l'abîme de l'éternité ? Jésus attend pour vous sauver, et il vous sauvera à l'instant même, si vous croyez en Lui. Si un de vos amis était sur le point de se noyer, ne feriez-vous pas tous vos efforts pour le sauver ? Un jeune garçon se baignait un jour et fut entraîné dans un endroit



où il n'avait plus pied. Quelques jeunes gens étaient sur le rivage et virent le danger où il se trouvait, mais ne firent rien pour le secourir. Trois fois il revint à la surface, puis il s'enfonça pour ne plus reparaitre. Il était noyé, et les spectateurs n'avaient rien fait pour lui. Jésus ne traite pas ainsi les pauvres pécheurs. Il les a vus qui périssaient, et il est descendu de la gloire pour les sauver; il est venu mourir pour eux, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais soit à jamais sauvé, et entre dans le ciel pour y être pour toujours avec Lui.

Quel amour de sa part ! Ne voulez-vous pas aujourd'hui venir à Lui ?

### Viens à Jésus !

Enfant, Jésus t'invite :  
 Accours à Lui.  
 Ne tarde pas, viens vite,  
 Viens aujourd'hui.  
 A son appel suprême  
 Oh ! réponds à l'instant ;  
 Vers le Sauveur qui t'aime,  
 Viens, mon enfant.

De ce berger fidèle,  
 Mort sur la croix,  
 La tendre voix t'appelle :  
 Écoute et crois.  
 Il a donné sa vie  
 Pour toi, pauvre pécheur,  
 Que ton cœur se confie  
 Au bon Sauveur.

Viens à Lui, viens, profite  
 De son beau don ;  
 Crois ; tu recevras vite  
 Un plein pardon.  
 Accepte donc sa grâce,  
 Ah ! ne refuse plus,  
 Avant que le temps passe,  
 Viens à Jésus !

## Entretiens sur le livre des Juges.

### IV. — BARAC ET DÉBORA.

(*Juges IV et V.*)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, qu'après la mort du vaillant Ehud, les enfants d'Israël recommencèrent à faire ce qui déplaît à l'Éternel.

SOPHIE. — Oui, maman. Je pense qu'ils se mirent encore à adorer des faux dieux.

LA MÈRE. — Se conformer aux mauvaises pratiques des nations païennes, était en effet leur penchant continuel. Ils retombaient constamment dans le même piège ; mais comme ils étaient le peuple de Dieu, l'Éternel ne pouvait les laisser faire le mal sans les châtier. Cette fois il se servit des Philistins, peuple qui habitait sur les bords de la mer Méditerranée, vers le sud-ouest du pays de Canaan.

SOPHIE. — La Bible parle souvent d'eux, n'est-ce pas ? Le géant Goliath était Philistin.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Les Philistins se montrèrent toujours les ennemis acharnés d'Israël. Le livre des Juges ne nous donne pas beaucoup de détails sur la servitude qu'ils firent subir cette fois aux enfants d'Israël. Nous voyons seulement qu'elle dut être rude. Les grands chemins étaient délaissés ; les malheureux Israélites devaient se glisser par des sentiers détournés pour éviter leurs ennemis, sans doute toujours prêts à les piller ; le pays était désolé et les chefs sans force (1). Il semble même que, comme ils le firent plus tard (2), les Philistins empêchaient les Israélites d'avoir des armes.

SOPHIE. — Comment donc purent-ils être délivrés, sans armes pour combattre ?

LA MÈRE. — Nous avons vu plus d'une fois, mon enfant, que Dieu n'a pas besoin des forces, des

(1) Voyez chapitre V, 6-8. — (2) 1 Samuel XIII, 19-22.

ressources et des armes humaines pour délivrer (1). Il se glorifie toujours dans la faiblesse des siens (2). Ehud, le gaucher, tua Eglon ; David, le jeune berger, abattit le géant Goliath d'un coup de fronde, et ici, nous voyons le libérateur Shamgar, défaire les Philistins avec un aiguillon dont on se sert pour diriger les bœufs. C'était une arme bien faible, n'est-ce pas, et qui aurait dû se rompre au bout de peu de coups. Mais l'arme ne se rompit pas, et le bras qui la maniait ne se fatigua point. Dieu était avec Shamgar qui frappa six cents Philistins avec son instrument rustique et délivra Israël. Comme David (3), Shamgar allait au nom de l'Éternel des armées. C'était là sa force.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. On est bien heureux d'avoir la force de Dieu avec soi. Que craindrait-on ? Cela me rappelle le premier verset du beau Psaume XXVII. Veux-tu que je le dise ?

LA MÈRE. — Volontiers, Sophie.

SOPHIE. — « L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie ; de qui aurai-je frayeur ? » Mais ne sait-on rien de plus sur Shamgar ?

LA MÈRE. — Non ; il n'est question de lui qu'à la fin du chapitre III des Juges et dans un verset du chapitre V. Mais n'est-ce pas une chose glorieuse d'avoir son nom écrit dans le livre de Dieu, comme libérateur de son peuple ?

SOPHIE. — Oui, maman ; bien plus glorieuse que si c'était dans les livres des hommes. Mais cela me fait penser que nos noms, à nous, sont écrits dans le livre de vie et dans les cieux. Le Seigneur Jésus disait à ses disciples que c'est ce dont ils devaient se réjouir (4).

(1) Psaume XX, 7, 8 ; XXXIII, 16, 17.

(2) 2 Corinthiens XII, 9. — (3) 1 Samuel XVII, 45, 47.

(4) Philippiens IV, 8 ; Luc X, 20.

LA MÈRE. — Après cette délivrance dont nous ne connaissons pas la durée, nous retrouvons les Israélites de nouveau livrés entre les mains de leurs ennemis à cause de leurs péchés. Cette fois, c'est un ennemi du nord, un de ces Cananéens que le manque d'énergie du peuple avait laissés subsister dans le pays. C'était Jabin, roi de Hatsor.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que Josué avait pris et brûlé une ville de Hatsor dont le roi se nommait aussi Jabin (1). Était-ce la même ville ?

LA MÈRE. — Je le pense. Elle avait, sans doute, été reconstruite par les Cananéens, et le roi qui régnait au temps dont nous nous occupons, était peut-être un descendant du Jabin que Josué défit et tua. En tout cas, ce roi était devenu fort puissant. Il avait neuf cents chariots de fer, et, à la tête de son armée, un chef sans doute très célèbre et habile, puisque son nom nous a été conservé. C'était Sisera, qui habitait une ville forte nommée Harosheth des nations, située sur le territoire de la tribu d'Issacar, assez loin au sud de Hatsor, qui appartenait à la tribu de Nephthali. Sisera était là comme en garnison avec l'armée de Jabin, pour tenir en servitude les malheureux Israélites opprimés.

SOPHIE. — Sais-tu pourquoi on nommait cette ville Harosheth des nations ?

LA MÈRE. — C'est peut-être parce qu'elle n'avait pas cessé d'appartenir aux nations païennes. En tout cas, nous voyons que Jabin étendait sa domination très loin, car la tribu de Nephthali avait son territoire au nord-ouest de la mer de Kinnéreth, appelée plus tard le lac de Tibériade, tandis que la tribu d'Issacar habitait au sud-ouest de ce lac. Entre ces deux tribus était encore celle de Zabulon. Les enfants d'Israël auraient dû chasser les Cananéens,

(1) Josué XI.

n'en pas souffrir un seul dans le pays de l'Éternel. Au lieu de cela, leur courage défailloit ; ils préférèrent jouir du repos, et, pendant ce temps, les Cananéens se fortifièrent et s'étendirent. Ensuite, les Israélites devinrent infidèles à leur Dieu, et ils furent livrés entre les mains de Jabin qui les opprima fortement durant vingt ans.

SOPHIE. — Comme c'est triste et humiliant.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Mais cela nous apprend, à nous aussi, que si nous ne sommes pas vigilants, et si nous tolérons quelque mal en nous, si nous caressons quelque mauvais penchant, Satan en prendra avantage, nous poussera dans le mal, et il faudra alors que Dieu nous châtie (1).

SOPHIE. — Les Israélites devaient pourtant se souvenir qu'autrefois ils avaient été vainqueurs d'un autre Jabin.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais tant qu'ils étaient infidèles, ils n'avaient aucune force ; ils ne pouvaient se délivrer eux-mêmes. Dieu seul donne la puissance contre nos ennemis, mais pour jouir de son secours, il faut renoncer au mal. Comme je te l'ai dit, il y avait sans doute, parmi les Israélites, des hommes de foi qui priaient pour eux, et qui les exhortaient à se détourner du péché et à revenir à l'Éternel. Mais ce ne fut que lorsque, accablés sous leurs maux, ils se tournèrent vers leur Dieu et crièrent à Lui, qu'il vint encore une fois à leur aide, car il est un Dieu miséricordieux, toujours prêt à pardonner (2).

SOPHIE. — Comment furent-ils délivrés cette fois ?

LA MÈRE. — En ce temps si triste, où la force manquait aux chefs du peuple, Dieu intervint encore par un instrument bien faible, afin de montrer d'au-

(1) Lisez Jacques IV, 4-10. — (2) Voyez Exode XXXIV, 6, 7 ; Ézéchiel XVIII, 31, 32 ; XXXIII, 11.

tant plus sa puissance et sa souveraineté. C'est à une femme qu'il confia le soin de relever le courage et l'énergie de son peuple. Elle se nommait Débora et était prophétesse, c'est-à-dire que Dieu parlait par sa bouche. Elle-même se disait une mère en Israël, pour avoir compassion et prendre soin de ce pauvre peuple. Débora habitait entre Béthel et Rama, à environ trois ou quatre lieues au nord de Jérusalem, et, par conséquent, loin de la résidence de Jabin. Là elle jugeait Israël avec la sagesse et le discernement que l'Esprit de Dieu lui donnait : « Les fils d'Israël montaient vers elle pour être jugés. »

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, maman, s'il y a eu d'autres femmes qui étaient des prophétesse ?

LA MÈRE. — L'Ancien Testament en nomme trois. C'étaient Marie, la sœur d'Aaron. Dieu parlait par sa bouche, mais elle s'enorgueillit de cette grâce et l'Éternel la châtia (1). Ensuite, au temps du roi Josias, vivait la prophétesse Hulda (2). Et enfin, Néhémie parle d'une prophétesse nommée Noadia qui voulait détourner Néhémie du service qu'il accomplissait pour l'Éternel (3).

SOPHIE. — Celle-ci n'était pas une vraie prophétesse, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Dans cette occasion, au moins, elle ne parlait pas selon Dieu.

SOPHIE. — Maintenant, chère maman, je voudrais te faire encore une question : Penses-tu qu'il y ait encore des prophétesse ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; dans le sens des prophétesse de l'Ancien Testament, il n'y en a assurément pas, car l'apôtre Paul dit que la femme ne doit pas prendre autorité sur l'homme (4). Or Débora, par exemple avait cette autorité. Dans le Nou-

(1) Exode XV, 20; Nombres XII. — (2) 2 Rois XXII, 14.

(3) Néhémie VI, 14. — (4) 1 Timothée II, 12.

veau Testament, le nom de prophétesse n'est donné qu'à une femme de l'assemblée de Thyatire, nommée Jésabel, qui se *disait* prophétesse (1), qui prétendait l'être, mais qui faisait égarer les serviteurs du Seigneur.

SOPHIE. — Mais, maman, je me rappelle avoir lu dans les Actes des apôtres, que Philippe l'évangéliste avait quatre filles qui prophétisaient (2).

LA MÈRE. — C'est très vrai, mon enfant ; mais elles ne sont pas appelées des prophétesses. Elles avaient le don de prophétie, c'est-à-dire qu'elles recevaient de Dieu des révélations qu'elles communiquaient afin d'enseigner, d'exhorter et d'édifier les saints (3) ; mais elles n'étaient pas, comme Débora et Hulda, revêtues d'une charge qu'elles auraient exercée constamment et publiquement. C'est pourquoi elles ne sont pas nommées des prophétesses.

SOPHIE. — Et ce don de prophétie, maman, l'a-t-on encore maintenant ?

LA MÈRE. — Pas dans le sens de recevoir des révélations de la part de Dieu pour les communiquer à l'Église, car maintenant la parole de Dieu, c'est-à-dire l'ensemble de ce que Dieu voulait révéler, a été complétée (4). Au commencement, l'Église n'avait pas les livres ou tous les livres du Nouveau Testament. Le Seigneur les donna peu à peu. Pour instruire les saints des pensées de Dieu, il y avait donc des prophètes, ou bien des fidèles qui prophétisaient ; maintenant, ce n'est plus nécessaire. Nous avons toute la parole de Dieu. Mais le Seigneur donne des serviteurs capables de l'expliquer aux intelligences et de l'appliquer au cœur et à la conscience des auditeurs, afin qu'ils soient instruits et édifiés. L'apôtre Paul donne à Timothée des directions à

(1) Apocalypse II, 20. — (2) Actes XXI, 9.

(3) 1 Corinthiens XIV, 3, 25, 29-31. — (4) Colossiens I, 25, 26.

cet égard. Il lui dit de s'attacher à la lecture, d'avoir un modèle des saines paroles qu'il a entendues de lui, d'exposer justement la parole de la vérité, de demeurer dans les choses qu'il a apprises (1).

SOPHIE. — Où penses-tu, chère maman, que les filles de Philippe prophétisaient ? Est-ce qu'elles prêchaient dans les réunions ?

LA MÈRE. — D'abord, Sophie, prophétiser n'est pas prêcher. L'un est faire part d'une révélation donnée de Dieu, l'autre est exposer en public les vérités de la parole de Dieu. Ensuite, nous pouvons être sûrs que les filles de Philippe ne prophétisaient pas en public dans l'assemblée, car l'apôtre Paul dit que les femmes doivent se taire dans l'assemblée. Autre part, il dit aussi qu'il ne permet pas à la femme d'enseigner et de prendre de l'autorité sur l'homme (2). Les femmes donc qui voudraient s'autoriser de l'exemple de Marie, de Débora et de Hulda, ou de ce qui est dit des filles de Philippe, pour prêcher, diriger les âmes, ou agir en public d'une manière quelconque, se trompent et ne suivent pas la parole de Dieu. La place de la femme est dans la soumission, la modestie et le silence ; accomplissant sa belle tâche pour le Seigneur dans le cercle intime de la famille et le soulagement des pauvres.

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est une bonne et heureuse place, comme celle de Marie, aux pieds du Seigneur.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Mais tout cela nous a conduit loin de Débora. Nous reprendrons notre entretien une autre fois, et verrons ce que le Seigneur a fait par son moyen en faveur de son peuple.

(1) 1 Timothée IV, 3 ; 2 Timothée I, 13 ; II, 15 ; III, 14-17.

(2) 1 Corinthiens XIV, 34, 35 ; 1 Timothée II, 11, 12.





## L'Église ou l'Assemblée.

### XIII. — LES PREMIERS MISSIONNAIRES PARMIS

#### LES PAÏENS. — ANTIOCHE.

Tandis que Pierre introduisait à Césarée des gentils dans l'Assemblée de Dieu, le Seigneur qui emploie les instruments qu'il veut, dirigeait d'humbles missionnaires, dont le nom nous est inconnu, à annoncer l'évangile aux païens dans la grande ville d'Antioche.

Cette cité célèbre dans l'antiquité, la troisième ville de l'empire romain et surnommée la reine de l'Orient, était située dans une plaine fertile, sur les bords du fleuve Oronte, à 27 kilomètres de la mer. On dit qu'elle compta jusqu'à 700,000 habitants, tous païens, sauf un certain nombre de Juifs qui s'y étaient établis. Aujourd'hui, elle est bien déchue de sa grandeur passée. Il s'y trouve une dizaine de mille habitants, dont environ 3000 professent le christianisme. Les Turcs, auxquels elle appartient, la nomment Antakiyeh.

Tandis que les grandes cités tombent et que la gloire du monde s'évanouit, ce qui est de Dieu est permanent. Un souvenir impérissable s'attache à cette ville : c'est là que les disciples du Seigneur furent pour la première fois nommés *chrétiens*.

Vous vous rappelez, mes enfants, qu'après la mort d'Étienne, une grande persécution avait sévi contre l'assemblée de Jérusalem, de sorte qu'un grand nombre de disciples quittèrent cette ville et se répandirent d'abord dans la Judée et la Samarie, et ensuite plus loin. Il y en eut qui, suivant les bords de la Méditerranée, passèrent en Phénicie et arrivèrent enfin à Antioche. Mais en quittant Jérusalem, ces disciples du Seigneur emportaient dans leur cœur un trésor que les hommes ne pouvaient leur ravir. C'était la

connaissance de Jésus comme leur Sauveur, la vie de Dieu dans leurs âmes, la jouissance de l'amour de Dieu dans leur cœur et, par conséquent, la paix et la joie. Possédez-vous ce trésor, mes jeunes amis ? Quand on l'a acquis, on ne saurait le garder pour soi. On peut le partager sans s'appauvrir : au contraire ; et, pour la gloire de Christ, et par amour pour eux, on désire que ceux qui nous entourent, en jouissent aussi.

Tels étaient les sentiments de ces disciples dispersés, fuyant la persécution. Leur vie et leurs paroles rendaient témoignage à Jésus. Partout où ils allaient, ils répandaient la bonne odeur de Christ ; ils annonçaient la parole. Ils n'étaient pas des apôtres, mais de simples fidèles remplis de l'amour de Christ. Chers enfants qui appartenez au Seigneur, vous aussi, vous pouvez être des missionnaires et des évangélistes autour de vous.

Cependant, retenus encore par leurs préjugés nationaux, la plupart des dispersés n'annonçaient Christ qu'aux seuls Juifs. Mais l'Esprit de Dieu qui avait conduit Pierre à Césarée, agit dans le cœur de quelques-uns de ceux qui étaient venus à Antioche, et, touchés de la triste condition des idolâtres, et pressés, sans doute, par l'amour du Sauveur mort pour tous, ils se mirent à parler aux païens et à leur annoncer le Seigneur Jésus. C'est tout l'évangile. Connaître le Seigneur Jésus et croire en Lui, répond, mes enfants, à tous les besoins de l'âme. Ce n'est pas une chose difficile à apprendre. Même le plus petit enfant sait bien quand quelqu'un l'aime, et ainsi il peut connaître Celui qui est venu pour sauver ce qui était perdu, et qui pour cela a donné sa vie.

Le Seigneur montre que ces disciples, en annonçant son nom aux païens, étaient bien entrés dans

les pensées de son cœur. Sa main, c'est-à-dire sa puissance, était avec eux ; il agit par son Esprit dans les cœurs de ceux qui écoutaient la parole, de sorte qu'un grand nombre crurent et se tournèrent vers le Seigneur, laissant leurs misérables idoles et leur ancien train de vie. Quand la parole de Dieu est reçue dans le cœur, c'est toujours l'effet qu'elle produit ; elle détourne nos pensées et nos affections de nous-mêmes et du monde, et les tourne vers le Seigneur. C'est là la vraie conversion. Et maintenant, chers enfants, qui avez entendu si souvent l'évangile et l'appel de Jésus, vous invitant à venir à Lui, vous êtes-vous tournés vers ce bon Sauveur qui vous a tant aimés ? Êtes-vous convertis, comme ces heureux habitants d'Antioche ?

Ces bonnes nouvelles arrivèrent à Jérusalem ; l'assemblée les apprit, et nous pouvons être sûrs que, préparés comme ils l'étaient par la conversion de Corneille, cette manifestation nouvelle de la grâce de Dieu envers les païens, réjouit grandement le cœur des fidèles. Ils y voyaient une preuve manifeste que Dieu avait aussi donné aux nations la repentance pour la vie. Les chrétiens sont toujours heureux d'apprendre que des âmes sont amenées au Sauveur, car c'est la gloire de Christ que des pécheurs soient arrachés à Satan.

Mais il était nécessaire que l'assemblée de Jérusalem où restaient les apôtres, montrât son intérêt à ces nouveaux convertis, qui maintenant faisaient partie de l'Assemblée de Dieu. Le Seigneur veut nous apprendre ainsi que, bien qu'il y ait des assemblées en divers lieux, elles ne sont pas indépendantes les unes des autres. L'assemblée de Jérusalem envoya donc Barnabas à Antioche. Je vous ai déjà parlé de Barnabas, mes enfants. Il était Lévite et de l'île de Chypre, et vendit ses propriétés dont il mit le prix

aux pieds des apôtres pour être distribué aux pauvres de l'Assemblée. C'était un cœur désintéressé et tout au Seigneur. De plus, il savait discerner les âmes, les soutenir, et les encourager dans l'épreuve. C'est ce qu'indique son nom, qui veut dire « fils de consolation ; » et le fait suivant nous le montre. Quand Saul, après sa conversion, fut obligé de quitter Damas parce que les Juifs voulaient le faire mourir, il vint à Jérusalem. Mais là, personne ne voulait le recevoir ; on le craignait ; on ne croyait pas qu'il fût un disciple. Alors Barnabas, ayant sans doute reconnu en lui l'œuvre de Dieu, l'accueillit et le mena aux apôtres, auxquels il raconta comment le Seigneur avait converti le persécuteur. Vous voyez encore en cela un beau trait du caractère de Barnabas. Le Saint-Esprit vient confirmer par son témoignage ce que ces actes nous font connaître de lui. « Il était homme de bien, » dit la parole, « et plein de l'Esprit Saint et de foi. » Il était homme de bien, bon et honnête dans son caractère comme homme, mais à cela s'ajoutait ce qui est plus excellent, et sans quoi le plus beau caractère ne serait rien dans le service de Dieu : c'est le don divin, le Saint-Esprit qui remplissait Barnabas de la vie de Dieu, et la foi par laquelle il s'attendait à Dieu et mettait en Lui toute sa confiance. Ce sont là les caractères désirables et nécessaires pour un serviteur de Dieu ; mais, mes enfants, vous pouvez tirer aussi de là une leçon pour vous. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir un caractère bon et aimable, de nobles et belles qualités ; avant tout, il faut la foi et l'Esprit Saint dans le cœur.

Cet homme de bien, qui aimait le Seigneur Jésus, fut tout réjoui en voyant la réalité et l'étendue de l'œuvre de la grâce de Dieu chez les convertis d'Antioche. Il les exhorta à rester attachés au Seigneur

de tout leur cœur. Il faut prendre aussi cette exhortation pour vous, mes jeunes lecteurs qui avez reçu le salut. Satan, et le monde, et votre propre mauvaise nature, chercheront à vous entraîner dans la légèreté, les vains plaisirs, et ce qui déshonore le Seigneur. Comment serez-vous gardés ? C'est seulement en vous attachant de tout votre cœur à Jésus, pour l'aimer, le servir, et chercher en Lui toute force et toute sagesse.

Le ministère de Barnabas à Antioche fut béni ; une grande foule de personnes furent ajoutées au Seigneur, c'est-à-dire converties et sauvées. Remarquez cette expression, mes enfants : ajoutées au Seigneur. Ceux qui sont convertis ne sont pas ajoutés à une dénomination humaine quelconque, mais au Seigneur, comme faisant partie de son peuple céleste, comme membres de son corps. Tout était pour la gloire du Seigneur seul.

L'œuvre de la grâce s'étendant ainsi, Barnabas sentit le besoin d'un collaborateur pour l'aider dans son service, et pensa à Saul qui lui avait sans doute raconté que le Seigneur, lorsqu'il lui apparut, l'avait désigné pour prêcher l'évangile aux nations. Saul avait bien rendu témoignage de sa foi au Seigneur Jésus dans les synagogues, parmi les Juifs, mais il attendait l'appel du Seigneur pour entrer dans son service auprès des païens.

Où était alors Saul ? Non plus à Jérusalem ; il y avait prêché Christ, et les Juifs, remplis de haine contre celui qui avait été un de leurs principaux appuis et qui s'était tourné vers le Sauveur, avaient voulu le faire mourir. Alors les frères avaient conduit Saul à Césarée, d'où il s'était rendu à Tarse, sa ville natale. C'est là que Barnabas alla le chercher. Saul vint donc avec lui à Antioche, et pendant un an tout entier, ils se réunirent dans l'assemblée, et ensei-

gnèrent une grande foule, affermissant les nouveaux convertis et annonçant l'évangile.

Ce mouvement remarquable, cette œuvre merveilleuse de l'Esprit de Dieu, qui faisait que les païens se tournaient des idoles vers le Dieu vivant et vrai, frappa les habitants d'Antioche. On voyait les nouveaux convertis parler de Christ, s'attacher à Christ, se réclamer de Christ, et on les nomma *chrétiens*, c'est-à-dire ceux qui sont de Christ. C'était, dans la bouche des païens, un terme de moquerie et une injure, mais quel beau nom ! Être de Christ, être à Christ ; il n'y a pas de nom plus glorieux. Aussi l'apôtre Pierre dit-il : « Si quelqu'un souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte, mais qu'il glorifie Dieu en ce nom. » En effet, mes enfants, il ne suffit pas de porter ce nom et de vivre comme le monde, mais il faut glorifier Dieu en vivant de la vie de Christ ; alors seulement on est vraiment chrétien.

Les chrétiens d'Antioche comprenaient bien ce que c'était que d'être de Christ. Ils sentaient qu'ils étaient unis aux autres disciples du Seigneur, de quelque nation qu'ils fussent, et qu'ils avaient à le leur témoigner par leur amour. Des prophètes, c'est-à-dire des croyants ayant le don de prophétie, étant venus de Jérusalem à Antioche, l'un d'eux, nommé Agabus, annonça par l'Esprit qu'il y aurait une grande famine sur toute la terre habitée. Aussitôt les disciples, le cœur ému d'affection pour leurs frères de Judée appauvris par la persécution, leur envoyèrent par Barnabas et Saul, le produit de ce que chacun avait donné selon ses ressources. Ainsi ces païens convertis montraient dans la pratique qu'ils étaient membres du corps de Christ, et de la famille de Dieu, tout comme les convertis d'entre les Juifs.

---

## La pauvre veuve et sa fille.

Près d'une ligne de chemin de fer en Amérique, vivaient une pauvre veuve et sa fille. Leur cabane était proche d'un pont en bois jeté sur une profonde ravine et sur lequel passait la voie ferrée.

Les deux femmes gagnaient leur vie en élevant quelques volailles et en cultivant des fruits et des légumes. Elles allaient vendre leurs produits à une ville assez distante. Le sentier suivait la ligne de chemin de fer, et souvent le chef de train avait remarqué la pauvre veuve marchant péniblement sous son lourd fardeau. A l'occasion il lui avait donné un coup de main. Le mécanicien et le garde-frein lui témoignaient aussi de la bonté. Elle ne pensait guère que le moment viendrait où elle pourrait reconnaître leurs attentions.

C'était dans le mois de mars. Une pluie torrentielle était tombée sans discontinuer durant plusieurs jours. Des masses d'eau descendant des montagnes avaient enflé d'une manière effrayante le ruisseau qui coulait au fond de la ravine, et, une nuit, le pont s'écroula avec fracas. La veuve et sa fille entendirent le bruit et furent saisies d'effroi : dans une demi-heure un train devait passer. Comment l'arrêter et sauver les voyageurs d'une mort certaine ?

La pluie tombait toujours ; un vent violent soufflait, et l'obscurité était profonde. Il n'y avait pas de télégraphe sur la ligne, d'ailleurs la station la plus voisine était trop éloignée pour qu'on pût y arriver à temps. On ne pouvait tenir une lumière allumée au milieu de la tempête et la veuve n'avait pas de lanterne. Que faire ? La brave femme eut bientôt pris son parti. Elle n'avait pas suffisamment de bois sous la main pour allumer un feu assez grand pour avertir de loin. Elle prend alors les

pièces de son bois de lit, ses quelques chaises qu'elle met en morceaux, et avec sa fille, chargeant sur leurs épaules ce bois bien sec, elles montent le rapide talus du chemin de fer, empilent le tout et, après quelque peine, parviennent à y mettre le feu. Bientôt une flamme brillante s'élève et illumine les alentours. Déjà l'on entendait le bruit sourd du train qui approchait, la ravine n'était pas loin. Apercevait-on à temps le signal ? La veuve alors enroule son jupon rouge autour d'un morceau de bois, sa fille la précède de quelques pas avec un tison enflammé, et elles courent au-devant du train. Il arrivait à toute vitesse ; mais l'œil vigilant du mécanicien avait aperçu au loin les formes des femmes et leurs mouvements, ainsi que le feu allumé près de la ligne. Il comprit qu'un danger menaçait. Aussitôt l'ordre de serrer les freins fut donné, la vapeur fut renversée et, les roues grinçant sur les rails, le convoi put s'arrêter à quelques mètres du gouffre.

S'agenouillant, le personnel du train et les voyageurs rendirent grâces à Dieu pour leur délivrance, puis remercièrent chaleureusement la veuve et sa fille qui pour eux avaient sacrifié leur pauvre avoir.

Jeunes lecteurs, ce trait de dévouement est beau, n'est-ce pas ? Mais que dirons-nous de l'amour de Christ qui, pour nous, a tout quitté, qui s'est fait pauvre, afin que, par sa pauvreté, nous fussions enrichis ; qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous ?

O Toi, qui nous aimes plus que ta propre vie,  
Et qui, pour nous sauver, souffris tant de douleurs !  
Donne-nous de t'aimer ; éclaire et purifie  
Notre être tout entier ; prends à toi tous nos cœurs.







### La grâce qui pardonne

Dans un petit village d'Allemagne vivait une famille dont tous les membres, sauf un seul, avaient appris à connaître leur état de péché et avaient trouvé en Jésus, le Sauveur dont ils avaient besoin. Le plus jeune fils, âgé d'environ 15 ans, faisait exception.

Désirant jouir encore de la vie et de ses plaisirs, et ne sachant pas que tout dans le monde n'est que vanité, il était resté insensible aux appels de la grâce. Cependant, Dieu avait aussi à son égard des desseins d'amour, et voici comment il fut amené au salut.

Le père, homme droit, d'une sévérité inflexible, l'avait un jour envoyé à la foire de la ville voisine, pour faire une commission. Au moment où son fils partait, prenant sa montre, il lui dit :

— Vois, il est deux heures ; je te donne trois heures pour faire ta course ; une pour aller, une pour le retour, et la troisième pour faire ma commission et te promener un peu à la foire. Tu pourras acheter, avec l'argent qui te restera, quelque chose qui te fasse plaisir, pourvu que ce ne soit pas mauvais. Tu m'as donc bien compris : tu dois être de retour à cinq heures.

Le fils promit et partit, heureux à la pensée qu'il aurait l'occasion de s'amuser un peu.

Mais, bien qu'il connût la sévérité de son père, au lieu de revenir au moment indiqué, il laissa le temps s'écouler. Cinq heures, six heures, sept heures même sonnèrent sans qu'on vit revenir le jeune garçon. Le repas du soir non plus ne le ramena pas, et les parents commençaient à s'inquiéter, lorsque, à environ huit heures, ils le virent arriver. Sans dire un seul mot, il se glissa près du poêle où il s'assit la tête baissée, refusant, malgré les invitations répétées de son père, de venir prendre quelque nourriture, dont cependant il aurait eu grand besoin après sa longue course. Bientôt de grosses larmes descendirent une à une le long de ses joues. Son père sentait bien qu'un châtement était nécessaire, mais il attendait.

Pendant ce temps, les autres membres de la famille

s'étaient dispersés ; alors le père sortit, et rentra bientôt, tenant à la main une canne qu'il posa près de lui, disant encore au jeune garçon qu'avant toute chose et après toute sa fatigue, il avait besoin d'un peu de nourriture. Pour toute réponse, le fils éclata en sanglots et, s'approchant de son père qui avait repris la baguette, il lui dit d'une voix entrecoupée :

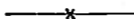
— Si tu savais combien j'ai mérité les coups, père ; oh ! je les ai tellement mérités !

A ces mots, le père tout surpris, laissa retomber la baguette. Combien lui aussi avait mérité, non pas seulement des coups, mais la condamnation éternelle de la part du Dieu juste et saint contre lequel il avait péché ! Et, comme au fils prodigue, Dieu lui avait pardonné gratuitement. Lorsque pécheur, perdu, sans aucune ressource, il était venu à Jésus, il avait trouvé en Lui le salut et la paix. Ces pensées se pressaient dans son esprit ; enfin il dit :

— Oh ! mon fils, devant ton repentir je ne puis pas te punir. Dieu ne châtie pas le pécheur qui vient à Lui tel qu'il est, et moi, dans ma faible mesure, je ne veux pas en agir autrement à ton égard.

Ces quelques mots firent une telle impression sur le jeune homme, qu'il ne put dormir de toute la nuit. Son père, d'habitude si juste, si sévère, ne l'avait pas puni, et Dieu, d'une manière bien plus merveilleuse encore, recevait dans sa grâce le pécheur coupable qui se reconnaissait perdu. Mais, au souvenir de ses désobéissances de la journée, il se sentait rempli de crainte. Y aurait-il donc pardon pour lui aussi ? Et toute sa vie se représentait à ses yeux. Dans quel état de péché il avait vécu devant Dieu ! Il resta cruellement angoissé, jusqu'à ce qu'enfin le Dieu qui a dit que « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché, » fit descendre la paix dans son âme. Il entendit dans son cœur ces

paroles prononcées par le Seigneur : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ; » il s'y conflat et fut heureux.



## Entretiens sur le livre des Juges.

DEBORA ET BARAK.

(*Juges IV et V.*)

LA MÈRE. — Nous reprendrons maintenant l'histoire des enfants d'Israël, opprimés par Jabin, roi de Hatsor, pendant que Debora, la prophétesse, jugeait Israël.

SOPHIE. — Les enfants d'Israël crièrent à l'Éternel pour qu'il vint à leur secours, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, et il leur répondit par la bouche de Debora. Elle fit appeler Barak.

SOPHIE. — Qui était-ce que ce Barak ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu ne nous dit, sur sa famille et sa vie, rien de plus que ce qui se trouve ici, dans le livre des Juges. Il était fils d'Abinoam et était de la ville de Kédesh dans la tribu de Nephthali. Kédesh était à une petite distance au nord de Hatsor. Il demeurait donc tout près du cruel tyran qui opprimait les enfants d'Israël, et sentait ainsi plus durement le poids de la servitude. Nul doute aussi qu'il ne fût un Israélite pieux, car il est mentionné parmi les héros de la foi dans l'épître aux Hébreux (1). Il attendait certainement que Dieu intervint en faveur de son peuple, mais ne pensait pas que ce fût lui qui dût marcher à la tête d'Israël pour le délivrer de ses ennemis.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Debora lui dit de faire

(1) Hébreux, XI, 32.

pour cela ? Il ne devait pas aller seul comme le brave Ehud.

LA MÈRE. — Non ; Debora lui commanda, au nom de l'Éternel, de lever dix mille hommes de la tribu de Nephthali et de celle de Zabulon, et de se rendre avec cette armée sur le mont Tabor, qui était sur le territoire de cette dernière tribu. « Et j'attirerai vers toi, » lui dit l'Éternel par la voix de Debora, « vers le torrent de Kison, Sisera, chef de l'armée de Jabin, et ses chars, et sa multitude, et je le livrerai en ta main. »

SOPHIE. — C'était bien positif, maman. Je pense que Barak s'empressa d'obéir à ce que l'Éternel lui disait. Bien que son armée fût petite devant la multitude des ennemis, il pouvait marcher sans crainte, puisque Dieu lui avait assuré qu'il livrerait Sisera en sa main.

LA MÈRE. — Barak ne semble pas avoir eu de la crainte, en mesurant les forces de ses ennemis et la faiblesse de sa propre armée. Ce n'était pas ce qui le préoccupait, mais il voulait avoir avec lui un appui visible, l'instrument dont Dieu se servait pour lui parler. Il dit à Debora : « Si tu vas avec moi, j'irai ; mais si tu ne vas pas avec moi, je n'irai pas. » Tu le vois, mon enfant, c'était un défaut dans sa foi. La parole de Dieu ne lui suffisait pas pleinement, il ne savait pas s'appuyer directement sur l'Éternel. Cela me rappelle que l'apôtre met en garde les Philippiens contre ce danger de rechercher l'appui d'un homme, quelque excellent et approuvé de Dieu qu'il soit. Il dit : « Comme vous avez obéi en ma présence, beaucoup plus maintenant en mon absence (1). » Nous devons certainement écouter ceux qui nous parlent de la part de Dieu, mais pour obéir, il nous

(1) Philippiens II, 12.

faut chercher notre force et notre motif en Dieu seul.

SOPHIE. — Est-ce que Debora alla avec Barak ?

LA MÈRE. — Oui, mais ce ne fut pas à son honneur, comme elle le lui dit. Elle lui annonça que Sisera ne tomberait pas sous ses coups, mais sous la main d'une femme. Au lieu d'honorer l'Éternel, en s'appuyant par la foi sur Lui seul, il voulait l'appui d'une femme, eh bien, une femme, et non pas lui, serait l'instrument dont Dieu se servirait pour délivrer Israël du chef des ennemis.

SOPHIE. — C'est bien frappant, maman. Il me semble que cela montre à quel degré de faiblesse les hommes d'Israël étaient arrivés.

LA MÈRE. — Tu as raison ; mais cela n'arrête pas le dessein de Dieu. L'homme faiblit et manque : Dieu reste le même, et se glorifie dans la faiblesse même des instruments qu'il emploie.

SOPHIE. — Sisera ne s'était-il pas aperçu que Barak rassemblait une armée ?

LA MÈRE. — Sans doute ; mais Barak avait eu le temps de le faire, parce que Harosheth était assez loin de Kédesh. Cependant, dès que Sisera eut appris que Barak s'était établi sur le mont Tabor, il rassembla ses neuf cents chars de fer et son immense armée, et s'avança contre Barak.

SOPHIE. — Est-ce que les autres tribus d'Israël n'étaient pas venues au secours des tribus de Nephthali et de Zabulon ?

LA MÈRE. — Quelques-unes s'étaient mises en mouvement dans ce but : Éphraïm, Manassé, Benjamin, Issacar sont nommées dans ce sens, au chapitre V ; mais ce fut aux dix mille hommes de Nephthali et de Zabulon que revint le principal honneur. Ils étaient les plus rapprochés de l'ennemi ; il leur avait été dangereux de se réunir dans le pays qu'habitait l'opresseur ; aussi est-il dit d'eux : « Zabulon est

un peuple qui a exposé son âme à la mort, et Nephthali aussi. » Ce fut Debora qui, après la victoire, exalte ainsi leur courage dans son chant de triomphe (1). Mais d'autres tribus, Ruben, Aser, Dan, restèrent impassibles devant le danger auquel s'exposaient leurs frères.

SOPHIE. — C'était bien égoïste, ne trouves-tu pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, aussi Debora flétrit-elle leur conduite (2). Il y eut même une ville nommée Méroz, de la tribu de Zabulon, dont les habitants se tinrent à l'écart du combat par prudence, ou bien par lâcheté, et Debora les maudit (3). Dans les combats pour l'Éternel, personne ne pouvait rester neutre. Et il en est de même pour Christ (4).

SOPHIE. — Et voudrais-tu me dire, maman, comment s'accomplit ce que Debora avait dit à Barak, que Sisera serait tué par une femme ?

LA MÈRE. — Nous allons y arriver. Debora dit à Barak : « Lève-toi, car c'est ici le jour où l'Éternel livrera Sisera en ta main. L'Éternel n'est-il pas sorti devant toi ? » Et à cet ordre, la petite armée israélite, sur les pas de son chef, fondit sur l'armée de Sisera.

SOPHIE. — Qu'est-ce que veulent dire ces paroles, chère maman : « L'Éternel n'est-il pas sorti devant toi ? » Était-ce simplement pour assurer Barak que Dieu était avec lui ?

LA MÈRE. — Je pense, mon enfant, que l'Éternel venait de donner un signe manifeste de sa présence, en faisant lever un violent orage qui jeta la confusion dans l'armée cananéenne.

SOPHIE. — Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

LA MÈRE. — Plusieurs passages du chapitre V, où Debora, dans son cantique, décrit ce que l'Éternel fit

(1) Chapitre V, 14, 15, 18. — (2) Chapitre V, 16, 17.

(3) Chapitre V, 23. — (4) Luc XI, 23.

et ce qui arriva à l'armée ennemie. Voici ces passages exprimés dans un style magnifiquement poétique : « Éternel ! quand tu sortis de Séhir, quand tu t'avanças des champs d'Édom, la terre trembla, et les cieus distillèrent, et les nuées distillèrent des eaux (1). » On voit un orage qui monte, la voix de l'Éternel, le tonnerre, qui fait trembler la terre, et les torrents d'eau qui descendent des cieus. Il y a plus ; au verset 20, nous lisons : « On a combattu des cieus ; du chemin qu'elles parcourent, les étoiles ont combattu contre Sisera. » Ne semble-t-il pas que ce soit comme dans une autre occasion, sous Josué (2), une grêle violente qui frappe l'armée ennemie ? Et enfin : « Le torrent de Kison les a emportés (3) ; » dans son cours naturel, ce torrent peut être passé à gué, mais par une pluie abondante, il grossit ; et, dans cette occasion, il était sans doute enflé d'une manière extraordinaire. L'Éternel était donc sorti devant Barak et sa petite armée, et avait mis en déroute Sisera, et tous ses chars, et toute l'armée. Les Israélites se précipitèrent sur les fuyards et les passèrent tous au fil de l'épée. Ils cherchaient bien à regagner Harosheth, leur forteresse ; mais il fallait passer par des plaines marécageuses et inondées par la pluie, ou par des défilés étroits où coule le Kison, de sorte qu'aucun n'échappa, malgré leurs chars et leurs chevaux.

SOPHIE. — Et Sisera, maman, que lui arriva-t-il ?

LA MÈRE. — L'orgueilleux chef des Cananéens dut descendre de son char qui s'embourbait sans doute dans les champs détremés, et s'enfuit à pied. Il arriva ainsi près de la tente de Jaël, femme de Héber, le Kénien.

(1) Chapitre V, 4. — (2) Josué X, 10, 11.

(3) Chapitre V, 21.



SOPHIE. — Tu m'as déjà parlé des Kéniens, maman. C'étaient les descendants de Hobab, le beau-frère de Moïse. Ils avaient accompagné les enfants d'Israël dans le désert et étaient entrés avec eux dans le pays de Canaan. Mais je croyais qu'ils s'étaient établis près de la tribu de Juda.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais l'un d'eux, nommé Héber, s'était séparé de ses frères, et était venu dresser sa tente près de Kédesh, car les Kéniens n'habitaient point les villes (1). Il y avait paix entre Jabin, roi de Hatsor, et la famille de Héber. C'est pourquoi Sisera vint chercher un asile dans la tente de Jaël, femme de Héber. Jaël connaissait sans doute le chef des armées de Jabin, car elle vint à sa rencontre et l'invita à entrer dans sa tente. Sisera, fatigué et ayant soif, lui demanda à boire ; elle lui donna du lait, puis il s'étendit dans la tente pour se reposer, et elle plaça sur lui une couverture.

SOPHIE. — Alors, maman, Jaël était pour les ennemis du peuple d'Israël ? Je croyais que les Kéniens étaient ses amis, puisque Dieu leur avait fait du bien.

LA MÈRE. — Tu vas voir, Sophie, quels étaient les sentiments des Kéniens. Sisera recommanda à Jaël de se tenir à l'entrée de la tente pendant qu'il se reposerait, et lui dit : « Si l'on te demande : Y a-t-il quelqu'un ici ? tu diras, non. » Puis il s'endormit profondément. Alors Jaël prit un de ces grands piquets en bois dur qui servaient à fixer les cordages des tentes, puis le marteau ou maillet avec lequel on plantait les piquets en terre, et s'avançant doucement vers Sisera endormi, elle lui enfonça le piquet dans la tempe, de sorte qu'il pénétrait dans la terre. Ainsi Sisera mourut.

SOPHIE. — Oh ! maman, c'est terrible à entendre.

(1) Comparez 1 Chroniques II, 55, et Jérémie XXXV, 6-10.

Comment a-t-elle eu le courage de faire cela ? Je vois bien maintenant l'accomplissement de la parole de Debora à Barak, que ce serait une femme à qui l'Éternel livrerait Sisera ; mais n'était-ce pas mal à Jaël d'avoir invité Sisera à entrer chez elle pour le tuer ensuite ?

LA MÈRE. — Tu vois par cette action que Jaël et, sans doute, les autres Kéniens avec elle, étaient pour les enfants d'Israël. Tout en étant à l'abri de la main tyrannique de Jabin, ils souffraient sans doute de voir les Israélites opprimés par lui. Maintenant Jaël voit que l'Éternel se déclare ouvertement pour son peuple repentant, l'Éternel livre entre ses mains le plus redoutable de ses ennemis, et elle agit en harmonie avec la pensée de l'Éternel, qu'elle servait, et qui, sans doute, lui avait mis au cœur de concourir à la délivrance de son peuple. C'est ainsi que Rahab, autrefois, avait reçu les espions, et sa foi est louée dans la parole de Dieu. Et nous voyons que Debora, la prophétesse inspirée de Dieu, loue et exalte Jaël. Elle venait de maudire Méroz, dont les habitants n'étaient pas venus « au secours de l'Éternel, » en combattant avec son peuple, et maintenant elle s'écrie : « Bénie soit au-dessus des femmes, Jaël, femme de Héber, le Kénien (1) ! » Ainsi l'Éternel lui-même, par la bouche de Debora, met son sceau à l'acte de Jaël, si terrible qu'il nous semble. Elle avait exécuté le jugement de Dieu.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Mais je trouve que nous sommes bien heureux de ne pas vivre dans des temps semblables.

LA MÈRE. — Je le trouve comme toi, mon enfant. La grâce règne maintenant, et non le jugement (2). Ce n'est pas contre la chair et le sang, c'est-à-dire

(1) Chapitre V, 24. — (2) Romains V, 21.

contre des hommes, que nous avons à combattre, mais contre les puissances spirituelles de méchanceté (1). Que Dieu nous donne d'être fidèles dans ces combats, comme les vrais Israélites l'étaient dans les combats qu'ils devaient livrer aux peuples cananéens.

SOPHIE. — Et de Barak et de Debora, ne nous est-il rien raconté de plus ?

LA MÈRE. — Oui ; Barak poursuivait Sisera, mais arrivé près de la tente de Jaël, celle-ci vint à sa rencontre et lui dit : « Viens, je te montrerai l'homme que tu cherches. » Et il entra et vit Sisera mort. Barak avait été privé, par son manque de foi, de l'honneur d'abattre l'ennemi de l'Éternel. Une femme l'avait fait. Après cette victoire signalée, Debora chanta un hymne magnifique à l'Éternel, le Dieu d'Israël, et Barak se joignit à elle. Ce cantique se termine ainsi : « Qu'ainsi périssent tous les ennemis, ô Éternel ! mais que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort dans sa force ! » Tu le vois, ce n'était pas contre les ennemis de Barak, ou de Debora, ni même d'Israël, qu'on avait combattu, mais contre les ennemis de l'Éternel. Quand Israël était fidèle, ceux qui l'attaquaient étaient les ennemis de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce que Jabin fut aussi détruit ?

LA MÈRE. — Sa puissance avait été brisée, et les Israélites le combattant toujours, finirent par l'exterminer entièrement. Alors le pays fut en repos durant quarante ans.

(1) Éphésiens VI, 12 et suivants.

## L'Église ou l'Assemblée.

### XIV. — LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.

#### SON SÉJOUR EN CHYPRE.

Barnabas et Saul, ayant remis aux anciens de l'assemblée de Jérusalem la collecte des chrétiens d'Antioche, revinrent dans cette dernière ville. Mais ils n'étaient pas seuls. Un jeune chrétien de Jérusalem les accompagnait ; c'était Jean, surnommé Marc, le fils de Marie chez qui Pierre s'était rendu en sortant de prison, et qui était aussi neveu de Barnabas.

L'assemblée d'Antioche, la première composée pour la plus grande partie de païens convertis, était riche en ouvriers du Seigneur. Il y avait là des prophètes et des docteurs ; les uns révélant les pensées de Dieu, les autres les exposant et les développant de manière à instruire les fidèles.

C'est Christ, mes enfants, qui, étant monté au ciel, donne ainsi des hommes propres à accomplir son œuvre de grâce. Il a commencé lui-même par s'offrir en sacrifice pour les pécheurs ; il a remporté la victoire sur le diable, le péché, la mort et le monde, puis étant ressuscité, il est monté au ciel. Et maintenant, pour annoncer le salut aux pécheurs perdus, il donne des évangélistes ; pour instruire et édifier ceux qui ont cru et font ainsi partie de son Assemblée, il donne des pasteurs et docteurs.

Un homme ne peut pas entrer de lui-même dans cette sainte carrière d'évangéliste, de pasteur, ou de docteur. Il faut que Christ l'ait donné pour cela. D'autres hommes ne peuvent l'y appeler. Tout doit venir de Christ seul, le Chef de l'Église, et c'est le Saint-Esprit qui opère pour former, envoyer et diriger les serviteurs de Christ.

Parmi les prophètes et docteurs d'Antioche, se trouvaient Barnabas et Saul. Tandis que les uns et les autres, avec des cœurs consacrés au Seigneur, s'occupaient de son service, l'Esprit Saint dit : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Comment l'Esprit Saint parla-t-il ? Sans doute par la bouche de l'un des prophètes, mais remarquez-le bien, mes enfants, ce n'est pas d'eux-mêmes que Barnabas et Saul agissent, c'est le Saint-Esprit, Dieu lui-même, qui les a appelés pour l'œuvre. Et quelle était cette œuvre ? C'était d'aller annoncer l'évangile au milieu des nations idolâtres. Barnabas et Saul étaient des missionnaires appelés de Dieu.

Il devait leur coûter de laisser leurs frères d'Antioche et cette assemblée si florissante pour aller, ils ne savaient encore où ; en tout cas au milieu d'étrangers où ils rencontreraient l'opposition suscitée par Satan et l'inimitié naturelle du cœur de l'homme. Ils devaient aller seuls, sans appui humain, comme des brebis au milieu des loups. Mais le Seigneur les envoyait, ils allaient pour son nom, et ils pouvaient compter sur sa fidélité. Pour Lui d'ailleurs qui les avait aimés et sauvés, pour l'amour des âmes auxquelles ils allaient porter l'évangile, ils étaient prêts à affronter tous les dangers, à supporter toutes les privations, à perdre même leur vie. C'est l'esprit qui a toujours animé les vrais serviteurs du Seigneur.

Leurs frères qui restaient à Antioche, avant leur départ, s'unirent à eux dans le jeûne et la prière. Tous sentaient l'importance de cette mission et le besoin du secours du Seigneur, et pour montrer qu'ils s'associaient à ceux qui partaient, ils leur imposèrent les mains. Ce n'était pas pour les consacrer : Barnabas et Saul l'étaient déjà par l'appel du Seigneur, mais c'était comme pour leur dire :

« Nous sommes avec vous de cœur dans cette œuvre. »

Ils partirent donc, envoyés non par l'homme, mais par l'Esprit Saint. Jean, surnommé Marc, les accompagnait comme serviteur, c'est-à-dire pour leur rendre des services qui faciliteraient leur tâche. Ils descendirent à Séleucie, port d'Antioche, et de là s'étant embarqués, ils firent voile vers l'île de Chypre.

Chypre est une grande île située dans l'angle nord-est de la mer Méditerranée, en face de la Syrie à l'est, et ayant l'Asie mineure au nord. Elle était renommée par sa fertilité et la beauté de son climat. Deux chaînes de montagnes la traversent de l'est à l'ouest, laissant entre elles une belle plaine nommée Massaria. Deux rivières alimentées par des ruisseaux descendant des montagnes l'arrosent ; l'une se dirigeant vers l'est, l'autre vers l'ouest. Les montagnes renfermaient de riches mines de cuivre.

L'île comptait plusieurs villes, parmi lesquelles Salamine, port de mer à l'est, en face de la Syrie. C'est là que les apôtres abordèrent et que d'abord ils annoncèrent la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs. Ils avaient à cœur ce pauvre peuple, auquel appartenaient les promesses de Dieu, et du milieu duquel le Seigneur appelait encore des âmes au salut. Il ne nous est rien dit du résultat de la prédication de Barnabas et de Saul parmi les Juifs. Nous ne savons pas non plus, s'ils s'adressèrent aussi aux païens ; toutefois cela est probable, et sans doute la parole de Dieu ne demeura point sans effet.

De Salamine, ils se rendirent à Paphos, autre port de mer à l'ouest, en face de l'Asie mineure. Pour y arriver, ils traversèrent toute l'île, en passant sans doute par la plaine de Massaria. Il ne nous est pas dit s'ils prêchèrent l'évangile durant ce trajet. Mais comment n'auraient-ils pas parlé de ce qui remplissait leur cœur ?

Paphos, qui n'est maintenant qu'un misérable village, nommé Basso, était alors le siège du gouvernement romain, représenté par un proconsul. Là s'élevait un temple magnifique, consacré à l'impure divinité Vénus. Combien n'était-il pas désirable que l'évangile fût annoncé à ces pauvres païens que le diable avait amenés à offrir un culte dégradant à des idoles abominables !

Des Juifs s'étaient établis dans l'île de Chypre, comme nous l'avons vu en parlant de Salamine. Parmi eux se trouvait à Paphos, un homme nommé Bar-Jésus, du plus triste caractère. Ce n'était pas un vrai Juif, ayant la crainte de Dieu dans son cœur et soumis aux Écritures. Dans ce cas, il aurait pu faire du bien en éclairant les païens au sujet du vrai Dieu, et les préparer ainsi à recevoir l'évangile. Mais c'était un magicien, comme il y en avait beaucoup en ce temps-là, c'est-à-dire un homme qui se livrait à certaines pratiques par lesquelles il prétendait avoir des relations avec le monde invisible, évoquer les morts, et chasser les démons. Or les Écritures de l'Ancien Testament condamnent formellement de telles gens. De plus, Bar-Jésus était faux prophète, prétendant faussement être envoyé de Dieu et parler en son nom.

Cet homme, par quel moyen, nous l'ignorons, se trouvait auprès du proconsul ou gouverneur romain, nommé Serge Paul. Le caractère de celui-ci nous est aussi tracé en un seul mot. Il était un homme intelligent. La vraie intelligence, mes enfants, ne consiste pas seulement à comprendre vite et bien ce que l'on nous dit. Elle se montre, avant tout, dans la recherche de la vérité et de ce qui est bon selon Dieu. C'est en ce sens que le proconsul Serge Paul était intelligent, et je désire que vous le soyez aussi.

Les superstitions païennes avaient sans doute dégoûté Serge Paul ; les raisonnements des philosophes n'avaient pas satisfait son intelligence, et les prétentions de Bar-Jésus à des dons surnaturels, n'avaient pas répondu aux besoins de son âme. Aussi, lorsqu'il eut entendu parler de Barnabas et de Saul, il voulut les entendre. Il les fit appeler, et ceux-ci exposèrent devant lui les saintes et salutaires vérités de la parole de Dieu. Nous ne pouvons douter qu'ils ne lui parlassent de l'amour de Dieu, et du Seigneur Jésus qu'il a envoyé pour sauver les pécheurs, tant Juifs que gentils, car c'est là le résumé de la parole de Dieu.

Bar-Jésus était là qui écoutait aussi les apôtres. Mais de même que les Juifs qui s'étaient opposés au Seigneur et l'avaient fait mourir, qui avaient tué Étienne et qui avaient persécuté l'Assemblée, Bar-Jésus aussi, au lieu de recevoir la vérité, résistait à la parole de Barnabas et de Saul, c'est-à-dire à Dieu lui-même, et cherchait à détourner le proconsul de la foi, faisant ainsi l'œuvre du diable. Il ne voulait pas du salut pour lui-même, et il cherchait à empêcher les autres d'être sauvés. Quelle iniquité !

Alors Saul, saisi non pas d'une indignation charnelle, mais rempli de l'Esprit Saint, s'adressa à lui. C'était la voix de Dieu même prononçant le jugement sur ce misérable instrument de Satan. « O homme, plein de toute fraude et de toute méchanceté, » lui dit Saul, « fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu pas de pervertir les voies droites du Seigneur ? » Quelles paroles sévères, n'est-ce pas ? mais bien méritées, car tandis que le Seigneur, dans ses voies droites, conformes à son amour, voulait sauver Serge Paul, Bar-Jésus cherchait à l'entraîner à sa perte. Aussi Dieu ne se borne-t-il pas à ces paroles, mais il dénonce au faux prophète, par la



bouche de Saul, un châtement qui l'atteint immédiatement : « La main du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle, sans voir le soleil pour un temps. » La main du Seigneur qui s'étend pour bénir ceux qui le craignent, frappe ceux qui lui résistent. Pauvre Bar-Jésus ! Image de la nation juive qui a rejeté Jésus, il devient aussitôt aveugle ; l'obscurité et les ténèbres tombent sur celui qui avait la prétention d'être la bouche de Dieu ; celui qui voulait conduire les autres, cherche çà et là quelqu'un qui le conduise par la main. Comme je vous l'ai dit, mes enfants, il est l'image de la nation juive qui, ayant rejeté Jésus, est maintenant dispersée, errante, dans les ténèbres, comme le dit le prophète Ésaïe : « Il regardera en haut, et il fixera son regard sur la terre, et voici la détresse et les ténèbres, l'obscurité de l'angoisse ! et il est repoussé dans d'épaisses ténèbres. »

Mais, mes enfants, ce n'est, comme pour Bar-Jésus, que pour un temps. La miséricorde de Dieu envers ce pauvre peuple s'exercera plus tard. Ainsi que l'ajoute le prophète : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière ; la lumière a resplendi sur ceux qui habitaient dans le pays de l'ombre de la mort. » Quand sera-ce ? C'est quand le Seigneur reviendra et que le résidu juif le reconnaîtra pour son Messie et son Roi.

Et le proconsul, que dit-il devant cette manifestation de la puissance de Dieu ? Il crut, mais ce ne fut pas à cause du miracle, bien qu'il ne pût autrement qu'en être frappé ; il crut, étant saisi par la doctrine du Seigneur. Cette doctrine, l'évangile du salut, répondait pleinement aux besoins de son âme. Elle seule peut aussi répondre aux vôtres.

Tel fut, mes enfants, le premier fruit qui nous soit montré de la mission de Saul. Depuis ce mo-

ment, il quitte son nom juif et prend le nom romain de Paul. Il ne nous est pas dit comment ni pour quelle raison, mais ce nom convenait bien, puisqu'il était surtout l'apôtre des nations. Cette histoire de Serge Paul et de Bar-Jésus nous présente ce qui partout caractérisera l'œuvre de Paul. On y voit l'apôtre apportant la vérité de Dieu touchant le Seigneur, les nations désireuses de l'entendre, et les Juifs s'y opposant. Ceux qui avaient été le peuple de Dieu deviennent ses plus grands adversaires. Combien cela est triste !

---

### Ce n'était qu'un rêve.

Lorsque j'avais environ quinze ans, nous habitons une maison située au sommet d'une colline et d'où la vue s'étendait à une grande distance dans plusieurs directions.

Une nuit, je rêvais que j'étais seule dans la salle à manger, et que je regardais hors de la fenêtre. Tout semblait comme à l'ordinaire, si ce n'est que l'on sentait dans l'air une tranquillité étrange, et le ciel, bien que clair et azuré au-dessus de ma tête, était au loin et tout à l'entour sombre et menaçant, comme si un fort orage s'approchait. Les nuages avançaient peu à peu. Le ciel devenait toujours plus noir ; une obscurité profonde enveloppait la scène ; des éclairs semblables à des traits de feu sillonnaient les ténèbres, tandis que le tonnerre grondait sourdement. Mais au-dessus de ma tête le ciel restait pur et sans aucun nuage. Avec un sentiment de profonde et heureuse sécurité, je me redisais les paroles de l'hymne qui commence ainsi ;

Combien brille là-haut ta grâce inexprimable !  
Justifié de tout et racheté par toi,  
Par ton sang, par ta mort, ô Sauveur adorable,  
Pas un nuage au ciel — pas une tache en moi.

J'étais si occupée de ce qui se passait au dehors, que quelqu'un entra dans la salle sans que je m'en aperçusse, et une voix derrière moi me demanda :

— Avez-vous peur ?

— Non, répliquai-je, pas le moins du monde, car je sais qu'avant que l'orage arrive, le Seigneur Jésus m'aura prise près de Lui. Je pense que la fin du monde arrive, mais avant que la terre soit brûlée avec tout ce qu'elle contient, je serai loin, car Jésus est mort pour moi, et il a promis que ceux qui se confient en Lui ne viendront pas en jugement !

Comme je parlais, mes yeux se détournèrent de l'obscurité toujours plus terrible qui m'entourait, et se portèrent en haut vers le ciel bleu, et je m'écriai : « Maintenant, il viendra *bientôt*, et je verrai sa face adorable ! » Et avec un sentiment ineffable de joie, je regardais, m'attendant à chaque instant à voir Celui qui m'avait aimée et s'était livré lui-même pour moi, lorsque je m'éveillai et vis que ce n'était qu'un rêve.

Combien j'étais désappointée ! Il me semblait avoir été sur le seuil même de la gloire, et j'avais manqué d'y entrer ! Mais, grâces à Dieu, je ne l'avais *pas* manqué réellement. La gloire est devant nous, et chacun de ceux qui croient au Seigneur Jésus a la brillante et heureuse espérance d'être avec Lui, semblable à Lui pour toujours. Il nous a dit dans sa parole qu'il vient bientôt prendre avec Lui tous ses bien-aimés rachetés pour être auprès de Lui pendant l'éternité.

Et maintenant, mes chers enfants, si vous aviez été à ma place, qu'auriez-vous éprouvé ?

« Oh ! » direz-vous, « ce n'était qu'un rêve ; la fin du monde n'est pas encore là ! »

C'est vrai, ce n'était qu'un rêve ; mais l'éternité n'est pas un rêve ; ce terrible jugement qui viendra *certainement* sur tous ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, n'est pas un rêve ; ce n'est pas un rêve non plus que la venue du Seigneur pour les siens. Quoique la fin du monde ne soit pas encore là, Lui, le Seigneur, peut être là à chaque moment, car il viendra prendre les saints au moins mille ans avant la fin du monde, et ce peut être aujourd'hui, cette nuit même. Alors il ne restera rien d'autre que le jugement pour ceux qui auront négligé ou rejeté son grand salut.

De quel côté serez-vous, quand Jésus viendra ? Ou bien avec les croyants que le Seigneur prendra pour être toujours avec Lui, ou bien avec les incrédules qui seront laissés pour le jugement et l'étang de feu. Il n'y a pas de position intermédiaire.

Le joie et le privilège de chacun de ceux qui peuvent dire : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi, » c'est de dire aussi : « Il vient lui-même me chercher, » car il l'a dit dans sa parole. (Jean XIV, 3 ; 1 Thésaloniciens IV, 16-18.)

Il va venir, le Seigneur que j'adore ;  
Bientôt sa voix retentira du ciel :  
A mes regards déjà l'horizon se colore  
Des purs rayons du Soleil éternel.

Qu'autour de moi s'élève la tempête,  
Je suis en paix, car tu veilles sur moi ;  
Je puis, ô mon Sauveur, en haut lever la tête ;  
Tu vas venir me prendre auprès de Toi.

Maison du Père, où ton amour m'appelle,  
Sainte cité, demeure des élus,  
Célestes lieux qu'éclaire une gloire éternelle,  
Me sont ouverts par Toi-même, ô Jésus !

---



« Il peut y avoir miséricorde pour toi. »

Dans mes souvenirs les plus anciens, je revois les traits de ma mère. Nous vivions dans une partie de l'Ouest (1), qui est maintenant un État florissant, mais qui alors était encore un désert sauvage. Mon père était pasteur et missionnaire, et ma mère était une aide de tous points qualifiée pour lui. Il était souvent loin de la maison, cherchant les brebis dispersées du troupeau de Christ, et ainsi ne pouvait faire beaucoup pour former mon caractère. Mais ma mère ! elle était tout pour moi.

(1) Dans l'Amérique du Nord.

Nous habitons un *log-house* (1), composé d'une seule grande pièce, mais un peu en arrière de la maison se trouvait un petit bosquet où, aussi loin que me reporte ma pensée, je me rappelle que ma mère me conduisait par la main, me faisait mettre à genoux près d'elle, et priait à haute voix pour mon père absent et pour moi. D'abord, je la comprenais à peine; mais j'appris bientôt que Dieu, qui demeurait loin, bien loin au-dessus de ces arbres élevés qui nous couvraient, pouvait entendre sa prière et prêtait l'oreille à sa douce voix. Elle venait régulièrement en cet endroit, et posait sa main droite sur ma tête tandis qu'elle priait. Un sentiment de respect solennel me pénétrait toujours dans ces moments. Jamais, aussi longtemps qu'elle vécut, elle n'oublia un seul jour de prier ainsi, et c'est de cette manière que je reçus les premières impressions distinctes de mon propre état, aussi bien que du caractère de Dieu.

J'avais neuf ans, lorsque ma mère mourut. Durant la pire période de ma vie, où je me laissai aller au mal et où je cherchais à m'étourdir, je ne pus parvenir à oublier les impressions de mon enfance. Le petit bois a été coupé, mais l'endroit me paraît encore sacré. Depuis que les arbres ont disparu, et que même le tertre qui s'élevait sur la tombe de ma mère a été nivelé, je suis retourné dans ce lieu, et la douce image de celle qui n'était plus semblait toujours être devant moi; sa voix, tremblante d'émotion, résonnait encore à mes oreilles, et je me suis arrêté là, tout en larmes, charmé par le souvenir de sa fidélité et de son amour.

Elle n'aurait pu me laisser d'héritage plus précieux que celui-là; ses traits n'auraient pu être représentés d'une manière plus vivante sur la toile qu'ils

(1) Maison de bois formée de troncs d'arbres.

ne l'étaient, gravés dans ma mémoire. Bien des années après la mort de ma mère, quand j'étais dans la fougue de la jeunesse, que je menais une vie de péché vraiment terrible, et que j'avais brisé tous les freins de ma conscience, une seule chose pouvait encore m'arrêter, c'était mon éducation d'enfance. Remarquez bien ceci, chers amis, ma première éducation. Ma mère était morte comme je n'étais encore qu'un enfant ; mon père était trop loin pour avoir d'autre influence sur moi que par ses prières.

Je me rappelle bien, à certaines époques, avoir été saisi par une profonde conviction de péché, mais que mon cœur rebelle repoussait ou cherchait à étouffer. Un soir, à un bal (où j'allais, pensais-je alors, comme à un passe-temps innocent), ma conscience fut soudain réveillée. J'avais été présenté à une jeune dame qui venait d'une partie éloignée du pays. La danse finie, j'entrai en conversation avec elle et lui parlai de la contrée qu'elle avait quittée. Elle me donna quelques détails intéressants et mentionna, entre autres choses, une maladie récente de son père, durant laquelle un M. B., missionnaire, l'avait fréquemment visité. M. B., disait-elle, avait témoigné à son père une si grande bonté, l'avait entouré de tant d'attentions, qu'elle-même s'était très attachée à lui.

Elle ne savait pas mon nom. Je lui dis que M. B., le missionnaire, était *mon père*. Elle tressaillit comme devant un serpent : « Votre père ! Lui, votre père ! Et que dirait-il, s'il vous savait ici ? » répliqua-t-elle.

M'eût-on percé d'un poignard, je n'aurais pas senti une douleur plus profonde. Tout le plaisir de cette soirée s'était évanoui ; c'en était fait de ma tranquillité ; une épine avait été plantée dans ma conscience pour y rester jusqu'à ce que j'eusse

courbé le front devant Dieu avec un cœur brisé. Le reproche, pour ainsi dire involontaire, qui m'avait été adressé, montrait que ni celle de qui je l'avais reçu, ni moi-même, ne pouvions approuver en conscience l'emploi que nous faisons de de cette soirée.

Quelques jours après ce bal, j'étais présent à un service où la cène du Seigneur était célébrée. Je voyais à la table plusieurs de mes proches amis. Devant cette scène, la pensée d'une éternelle séparation d'avec eux m'affectait vivement. Le même jour, je me trouvai accidentellement avec un chrétien très dévoué. Il commença à me parler du salut de mon âme, sans rien savoir des sentiments qui m'avaient agité. Mon cœur se sentit rempli d'une amertume que je n'avais jamais connue auparavant. J'éclatai en reproches, je me mis à lui jeter à la face les inconséquences des chrétiens ; hors de moi, comme un insensé, et tandis que j'étais broyé intérieurement par ma propre conscience, je débordai en invectives. Il supporta tout avec calme ; entièrement impassible devant mes injures, sa douceur était comme un bouclier qui renvoyait contre moi chaque trait que je lançais. Son calme chrétien était trop pour moi ; rempli d'irritation, je me levai et partis. Eût-il riposté le moins du monde, eût-il montré le moindre signe d'impatience, j'aurais été soulagé ; mais non, je ne trouvai aucune prise.

Je courus dans les bois, le cœur saignant sous les blessures poignantes que je m'étais infligées à moi-même ; puis, n'y pouvant plus tenir, je revins, je dis à mon ami chrétien ma situation et mes sentiments, j'implorai son pardon et demandai ses prières.

Depuis plus de trois semaines, je me trouvais dans cette misérable position ; ne pouvant prier, con-



vaincu de mon état de péché, et cependant sans ressentir ni douleur, ni haine contre le péché ; persuadé d'une seule chose, c'est qu'il me précipiterait dans une ruine irrémédiable. Il me semblait qu'il n'y avait pas de miséricorde pour moi : les cieux étaient d'airain, la terre de fer, et souvent j'étais prêt à regarder en haut et à maudire Dieu. Sentant parfaitement ma situation, entièrement convaincu que je ne méritais que l'enfer, je ne sentais pourtant ni regret ni humiliation.

Tous les sentiments de mon âme étaient inimitié contre le caractère et le gouvernement de Dieu. A la fin, après avoir lutté contre une conscience dont la voix me terrifiait, et contre les aiguillons de l'Esprit de Dieu, je résolus d'en finir avec la vie. Ce n'était point le résultat d'un désespoir poussé au dernier point, mais la détermination froide et calculée de quelqu'un qui ose braver le Tout-puissant

Après avoir pris cette résolution, je choisis le lieu et le moment. Non loin de l'endroit où je demeurais était une chute d'eau considérable. Ce fut là que, par une belle matinée, je me rendis, bien déterminé à *ne pas revenir*. Les eaux sombres et profondes se rassemblaient dans un étroit canal, où, après avoir tourbillonné quelque temps comme si elles reculaient devant la chute, elles se précipitaient d'un rocher usé par le temps et tombaient d'une hauteur de plus de quarante pieds dans un large bassin. C'est sur ce rocher que je me plaçai, préparé à accomplir mon acte insensé. Je jetai un regard au-dessous de moi, dans ce bassin où les eaux bouillonnaient et écumaient comme indignées d'avoir été ainsi lancées — emblème convenable, pensais-je, de la vaine rage des méchants dans le lieu du désespoir.

Je vais maintenant connaître, me disais-je, la pire

chose que Dieu puisse m'infliger ; je vals plonger dans ces eaux tumultueuses et, dans quelques minutes, je saurai ce qu'est l'enfer et quelle doit être ma situation pour l'éternité. Je reculai de quelques pas pour m'élancer ; je n'avais point d'hésitation ; pas un de mes muscles ne tremblait ; il n'y avait en moi aucun sentiment de crainte.

Mais au moment même où je faisais le saut fatal, la main de la Toute-puissance se posa sur moi. Chacun de mes nerfs sembla paralysé, chaque fonction de mon corps défailit. Un frisson de mort me parcourut tout entier, je n'eus plus même la force d'un enfant. Je détournai ma face ; le soleil se levait, et je crus entendre une voix comme celle de ma mère, me dire pour la première fois : « Peut-être y a-t-il miséricorde pour toi. » « Oui, » répliquai-je, « je la chercherai, cette miséricorde, jusqu'à ce que Dieu reprenne ma vie. »

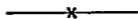
Et là, — en ce lieu même où j'avais été prêt à me lancer corps et âme dans l'éternelle misère, — la miséricorde de Dieu me trouva, et le premier rayon d'espérance brilla dans mon âme. Oh ! je ne puis jamais penser à cette tentation sans sentir combien j'ai été près de l'abîme, et combien l'homme, si Dieu le laisse à lui-même, est prêt à se détruire corps et âme.

Celui qui a écrit les lignes qui précèdent, résolut plus tard de se dévouer à l'œuvre missionnaire parmi les païens. Il était sur le point de partir, avait pris congé de ses amis, et se rendait au port où il devait s'embarquer pour l'Afrique. Arrivé à Richmond le samedi soir, il se proposait de prêcher le lendemain, mais vers minuit, il fut saisi par une violente attaque de choléra, dont il fut la seule victime dans cette ville. Après douze heures de

grandes souffrances, il délogea en paix pour être avec Christ.

Combien les voies de Dieu sont mystérieuses. Les mères travaillent et prient pour leurs enfants ; elles descendent dans la tombe sans avoir reçu de réponse à leurs prières et à leurs larmes, mais elles n'ont pas été oubliées du Seigneur, et, longtemps après, la bénédiction demandée est répandue.

Et vous, jeunes lecteurs, écoutez les enseignements qui vous sont donnés maintenant de la part de Dieu ; non pour les oublier dans le tourbillon des choses de la vie, dans la pensée que plus tard ils vous reviendront : car qui vous dit qu'une main de grâce vous retiendra, comme cela est arrivé à ce jeune homme ? mais écoutez-les pour les suivre dès à présent et être ainsi à l'abri des pièges du monde et de Satan.



## Entretiens sur le livre des Juges.

### V. — HISTOIRE DE GÉDÉON.

(*Juges VI-VIII.*)

LA MÈRE. — Nous avons vu, ma chère Sophie, que, durant quarante ans, le pays fut en repos après la délivrance accordée à Israël par le moyen de Debora et de Barak. Mais quand ils ne furent plus là, les fils d'Israël recommencèrent à faire ce qui déplait à l'Éternel.

SOPHIE. — Quelle folie, chère maman ! Ne se souvenaient-ils donc pas que, toutes les fois qu'ils avaient abandonné Dieu, ils avaient été malheureux ?

LA MÈRE. — C'est la folie du cœur naturel, mon enfant. Il est, dit Jérémie, trompeur et incurable (1).

(1) Jérémie XVII, 9.

Toute l'histoire d'Israël est là pour nous l'apprendre. Nous portons ce même cœur en nous, et c'est pourquoi le Seigneur dit : « Il vous faut être nés de nouveau (1). » Sans cela, d'une manière ou d'une autre, notre mauvaise nature a toujours le dessus.

SOPHIE. — Mais n'y eut-il donc aucun des Israélites qui fut né de nouveau ?

LA MÈRE. — Tous les saints hommes de Dieu ont eu et auront la vie divine, mon enfant, sans cela on ne peut « entrer dans le royaume de Dieu (2). » Mais comme peuple, Israël placé sous l'obligation d'obéir à la loi, s'est montré constamment rebelle, car « la chair, » notre mauvaise nature, « est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu et elle ne le peut pas (3). » Le temps viendra où le peuple d'Israël sera, par grâce, ramené à Dieu. Alors l'Éternel mettra sa crainte dans leurs cœurs pour qu'ils ne se retirent pas de Lui. C'est quand une nouvelle alliance basée, non sur leur obéissance, mais sur le sang de Christ, aura été établie par l'Éternel avec les maisons d'Israël et de Juda, et que l'Éternel mettra sa loi au dedans d'eux et l'écrira sur leurs cœurs (4).

SOPHIE. — Est-ce que nous sommes sous cette nouvelle alliance, chère maman ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Nous avons part pour notre rédemption, au sang précieux de la nouvelle alliance (5), car le sang de Christ est le seul fondement de toute bénédiction pour tout homme, mais les chrétiens ont bien plus qu'une alliance. Ils sont bénis en Christ de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes, et sont ainsi un peuple cé-

(1) Jean III, 7. — (2) Jean III, 3, 5. — (3) Romains VIII, 7.

(4) Jérémie XXXII, 39, 40 ; XXXI, 31-34.

(5) Matthieu XXVI, 28 ; Éphésiens, I, 7.

leste. Ils sont enfants de Dieu, membres du corps de Christ, et appartiennent à l'Assemblée, l'Épouse de Christ (1). Tout cela est bien au-dessus de l'alliance de Dieu avec son peuple terrestre, mais nous ne possédons ces bénédictions qu'en vertu du sang de Christ.

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; ce sont de grandes grâces que Dieu nous a accordées. Nous ne méritons rien, pas plus qu'Israël. Mais je pense que ce qui déplaisait à l'Éternel, c'est que les enfants d'Israël avaient recommencé à adorer des idoles, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, car l'Éternel était leur Dieu, et il leur avait expressément défendu l'idolâtrie, en leur disant qu'il est un Dieu jaloux qui ne peut donner sa gloire à un autre. Il a droit à l'hommage de toutes ses créatures, et combien plus à celui du peuple qu'il avait choisi, délivré et béni (2). Adorer des idoles, c'était le mépriser, jeter le dés-honneur sur son nom.

SOPHIE. — Ils étaient bien coupables, en effet, d'abandonner Dieu, après tout ce qu'il leur avait dit et avait fait pour eux.

LA MÈRE. — C'est pourquoi, selon son juste gouvernement, l'Éternel ne pouvait pas laisser ce mal impuni. Il ne les rejette pas, mais il les châtie pour les ramener à Lui.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu les assujettit de nouveau à un roi Cananéen comme Jabin ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. La verge dont l'Éternel se servit pour châtier son peuple, fut un ennemi de dehors qui habitait de l'autre côté du Jourdain. C'étaient les Madianites qui, autrefois, s'étaient unis

(1) Éphésiens 1, 3 ; 1 Jean III, 1-3 ; Éphésiens V, 30, 25.

(2) Exode XX, 4, 5 ; Ésaïe XLII, 8.

aux Moabites avant que les Israélites ne passent le Jourdain, et qui avaient été vaincus (1).

SOPHIE. — Je me rappelle cela, maman. C'est quand Balak, roi de Moab, fit venir Balaam pour maudire les enfants d'Israël, et qu'au contraire il fut obligé de les bénir.

LA MÈRE. — C'est cela. Cette fois, les Madianites ne s'étaient pas alliés aux Moabites, mais à d'autres ennemis d'Israël, les Amalékites, ceux qui avaient attaqué les Israélites au désert, peu après leur sortie d'Égypte. Josué les avait vaincus à cette époque, et l'Éternel avait déclaré qu'il aurait toujours guerre contre Amalek.

SOPHIE. — C'est quand Moïse était monté sur la colline et qu'il élevait les mains en haut, et qu'alors Israël était vainqueur, n'est-ce pas (2) ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Avec Madian et Amalek, il y avait encore des peuplades appelées « fils de l'Orient, » sans doute des tribus nomades de l'Arabie.

SOPHIE. — Est-ce que tous ces peuples étaient venus s'établir dans le pays de Canaan pour dominer sur les enfants d'Israël ?

LA MÈRE. — Non ; mais leurs hordes, semblables aux Bédouins pillards de nos jours, mais bien plus nombreuses, passaient le Jourdain au temps de la moisson, se répandaient partout, ravissant et emportant tout. Les malheureux Israélites, pour échapper à ces rapaces ennemis et sauver quelque chose de leurs mains, étaient obligés de se creuser des antres et des cavernes dans les montagnes et de se réfugier dans les lieux forts, c'est-à-dire des rochers d'accès difficile.

SOPHIE. — Ils étaient donc bien nombreux ces ennemis des Israélites ?

(1) Nombres XXXI. — (2) Exode XVII, 8-16.

LA MÈRE. — « Nombreux comme des sauterelles, » dit l'Écriture, pour nous faire comprendre en même temps leurs terribles ravages. Quand les sauterelles, ce fléau redoutable de l'Orient, se sont abattues par millions sur une contrée, elles ne laissent rien. L'herbe, les grains, les feuilles, et même l'écorce des arbres, tout est dévoré (1). De même, ces tribus venaient dans le pays d'Israël avec leurs chameaux « sans nombre. » Elles remplissaient le pays, plantant leurs tentes, établissant leurs troupeaux dans les pâturages, ravissant les vivres, les grains, les troupeaux, les ânes des Israélites, et en se retirant, ne laissaient derrière elles qu'un pays ravagé et appauvri. Et quelle force auraient pu avoir les Israélites, même si leurs ennemis avaient été moins nombreux ? L'Éternel leur avait déclaré d'avance : « Si tu n'écoutes pas la voix de l'Éternel, ton Dieu, ... ton bœuf sera tué sous tes yeux et tu n'en mangeras point ; ton âne sera enlevé de devant toi et ne reviendra pas à toi ; ton menu bétail sera livré à tes ennemis, et il n'y aura personne qui sauve... Tu n'auras aucune force en ta main. Un peuple que tu ne connais pas mangera le fruit de ta terre et tout ton labour (2). » Ils goûtaient les fruits amers de leur désobéissance.

SOPHIE. — Combien leur condition devait, en effet, être triste. Mais cela dura-t-il longtemps ?

LA MÈRE. — Sept années de suite la main de Madian s'appesantit sur Israël. Pense un peu quelle angoisse devait remplir leur âme, en voyant revenir chaque année ces insatiables ennemis. Ils avaient labouré, semé, travaillé, et tout en vain.

(1) Lisez Joël I, 4-12 ; II, 1-11. Le prophète annonce l'invasion d'un peuple du nord dans la terre d'Israël, sous la figure d'une irruption de sauterelles.

(2) Deutéronome XXVIII, 15, 31-33.

Peut-être crurent-ils la première année, que c'était un fait isolé, une incursion accidentelle. Les Madianites n'étaient pas restés dans le pays ; les Israélites se dirent peut-être : « Les voilà partis, nous en sommes délivrés, » et ils continuèrent leur méchant train de vie. Mais la seconde année arrive ; les moissons sont mûres, et tout à coup le bruit se répand : les Madianites ont passé le Jourdain, les voilà de nouveau. Tout est perdu. Cependant, ils s'en vont, et l'on respire. On espère qu'ils ne reviendront pas. Et le troisième printemps arrive et les ramène. Ah ! pour cette fois le découragement s'empare du cœur des Israélites.

SOPHIE. — Je crois comprendre, maman. Dieu continuait de les frapper, afin qu'ils se demandassent d'où venait leur malheur, et afin de les ramener à Lui.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Sept années de misère croissante se passèrent ainsi, et enfin ils se souvinrent de l'Éternel, leur Dieu, et ils crièrent à Lui pour qu'il les délivrât.

SOPHIE. — Et Dieu les exauça, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Dieu est toujours prêt à écouter celui qui l'invoque. Il a dit : « Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai, et tu me glorifieras (1). » Mais il ne suffisait pas que les Israélites criassent à l'Éternel parce qu'ils souffraient. Dieu veut que le pécheur malheureux à cause de ses péchés, remonte à la source de sa misère (2). Il veut que la conscience soit exercée. La première chose par laquelle l'Éternel montra qu'il avait entendu les Israélites, ce ne fut pas en les délivrant, mais en plaçant devant eux leur péché.

(1) Psaume CLXV, 18 ; L, 15. — (2) Jacques IV, 9, 10.



SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, maman, comment Dieu fit connaître aux Israélites la cause de leur misère ? Est-ce que leur conscience ne le leur disait pas ?

LA MÈRE. — Elle aurait dû leur parler ; mais Dieu se sert souvent de sa Parole, ou directement apportée à l'âme, ou appliquée par un de ses serviteurs, pour montrer à un pécheur son état. Cette fois, l'Éternel envoya un prophète aux Israélites, non pour leur susciter un libérateur, comme Debora lorsqu'elle fit appeler Barak, mais pour les reprendre. Tu peux lire au chapitre VI, les versets 8 à 10, pour savoir ce que le prophète dit aux Israélites.

SOPHIE (*lit*). — « L'Éternel envoya aux fils d'Israël un prophète, qui leur dit : Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Je vous ai fait monter d'Égypte, et je vous ai fait sortir de la maison de servitude, et je vous ai délivrés de la main des Égyptiens et de la main de tous vos oppresseurs ; et je les ai chassés de devant vous, et je vous ai donné leur pays. Et je vous ai dit : Moi, je suis l'Éternel, votre Dieu ; vous ne craignez point les dieux de l'Amoréen dans le pays duquel vous habitez. Et vous n'avez pas écouté ma voix. »

LA MÈRE. — L'Éternel leur rappelle donc toute sa bonté envers eux et leur ingratitude. Il leur fait ainsi toucher du doigt la cause de leur misère : « Vous n'avez pas écouté ma voix. » Ne pas écouter Dieu, le Dieu qui nous aime, c'est choisir le malheur ; au contraire, écouter la voix de Dieu et la suivre, c'est le secret du bonheur. Pour le moment, l'Éternel laisse les Israélites avec le sentiment amer de leur péché et dans l'attente d'une nouvelle invasion, car c'était le temps de la moisson.

SOPHIE. — Mais il ne les laissa pas ; il leur envoya un libérateur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; quand Dieu a commencé une œuvre dans le cœur du pécheur et lui a donné la conviction de son état de péché, il ne le laisse pas, il achève son œuvre et lui fait voir la délivrance. Nous verrons une autre fois, l'histoire du libérateur que l'Éternel donna à Israël.



## L'Église ou l'Assemblée.

### XV. — LE PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.

#### PRÉDICATION A ANTIOCHE DE PISIDIE.

Après avoir accompli l'œuvre que le Seigneur leur avait donnée à faire dans l'île de Chypre, les apôtres avec Marc partirent de Paphos pour se rendre en Asie. Ils débarquèrent dans la province de Pamphylie, au nord-ouest de Chypre, et se rendirent à Perge, ville principale de cette province. Cette ville existe encore et porte le nom de Karahisar ou Château-Noir, mais je ne saurais vous en dire rien de particulier.

C'est là que Jean, surnommé Marc, quitta Paul et Barnabas pour retourner à Jérusalem. Pour quel motif ? demanderez-vous. Il ne nous est pas donné ici, mes enfants, mais nous pouvons bien penser, d'après ce qui est dit plus loin, qu'il fut effrayé et découragé en voyant de près les difficultés de l'œuvre. Sa foi et sa confiance au Seigneur ne furent pas assez fortes pour lui faire affronter les luttes et les combats pour l'évangile. Mais il est doux de penser que ce ne fut que pour un temps. Le Seigneur, dans sa grâce, l'enseigna et le fortifia pour son service. Longtemps après, il était auprès de Paul, alors en prison à Césarée, et l'apôtre, dans son épître aux

Colossiens, leur recommande de le recevoir s'il venait vers eux. Il le comptait au nombre de ses compagnons d'œuvre, et écrivant à Timothée, il lui dit de le lui amener, parce qu'il lui était utile dans le service. L'apôtre Pierre, avec qui il était à Babylone, le nomme son fils, et enfin le Seigneur le choisit pour écrire l'évangile qui porte son nom, lui assurant ainsi un précieux service qui durera aussi longtemps que l'Église. Telle est la grâce et la puissance du Seigneur, mes enfants. Il ne brise pas le roseau froissé, mais se glorifie dans les faibles.

Paul et Barnabas s'en allèrent donc seuls dans une contrée qui leur était inconnue, pour y annoncer l'évangile. Ils rencontraient bien partout des synagogues juives, mais partout aussi les Juifs incrédules se montraient les adversaires acharnés des apôtres, de leur doctrine et du nom de Jésus.

Nous ne savons pas si, en passant à Perge, ils y annoncèrent l'évangile. Ils traversèrent le pays et arrivèrent à une ville nommée Antioche, comme celle d'où ils étaient partis, mais située dans la province de Pisidie au nord de la Pamphylie. Cette ville, dont il n'existe plus que des ruines magnifiques qui parlent de son ancienne grandeur, était située sur le flanc du mont Taurus, non loin d'un beau lac. Mais si la ville avec sa splendeur a disparu de la surface de la terre, il y aura dans le ciel des monuments impérissables sortis d'elle, des âmes sauvées, fruit du travail des envoyés du Seigneur.

Paul et Barnabas, suivant leur coutume, se rendirent d'abord, le jour du sabbat, dans la synagogue où les Juifs s'assemblaient pour la prière et pour entendre la lecture de la loi et des prophètes. Comme ils étaient étrangers, leur présence fut bientôt remarquée, et les chefs de la synagogue, ceux qui présidaient les exercices religieux, les reconnaissant

sans doute pour des Juifs lettrés, leur envoyèrent dire d'adresser, s'ils le désiraient, une parole d'exhortation au peuple. Les apôtres avaient, en effet, une parole, une précieuse parole pour ceux qui se trouvaient rassemblés dans la synagogue. C'était pour l'annoncer que Dieu les avait envoyés et qu'il avait mis au cœur des chefs de la synagogue de les engager à parler. Quelle était donc cette parole, mes enfants ? Celle du salut par Christ, la parole de la réconciliation.

Ce fut Paul par qui l'Esprit de Dieu s'adressa aux Juifs d'Antioche, en ce jour de sabbat. C'était un jour bien sérieux que celui où, pour la première fois, l'évangile leur était annoncé. Il s'agissait pour ceux qui l'entendaient, de croire et d'être sauvés, ou bien, en étant incrédules et en restant dans leurs péchés, de risquer de périr à jamais. Pensez-vous à cela, mes enfants, quand, dans une réunion, vous entendez les appels d'un serviteur de Dieu ?

Paul se leva donc pour prêcher Jésus. Avec quelle joie il le faisait ! Lui qui avait été un Juif persécuteur et blasphémateur, mais qui avait trouvé grâce et avait appris à connaître l'amour de Christ, combien ardemment il désirait que ceux de sa nation, le peuple que Dieu avait tant béni et à qui étaient les promesses, crussent en Celui en qui toutes les promesses avaient leur accomplissement. C'était là ce qui remplissait le cœur de Paul, comme nous le voyons par son discours.

Il n'y avait pas rien que des Juifs dans son auditoire, mais aussi des prosélytes qui craignaient Dieu. Paul s'adresse à tous : il rappelle d'abord les grâces dont Dieu avait comblé le peuple d'Israël en le choisissant, en le tirant d'Égypte et l'introduisant en Canaan. Puis il arrive rapidement au choix que Dieu avait fait de David comme roi, en disant : « J'ai

trouvé David, le fils de Jessé, un homme selon mon cœur, qui fera toute ma volonté. » Mais si Paul parle de David, c'est pour annoncer à ses auditeurs Celui que Dieu a fait naître dans la postérité de David pour être Sauveur à Israël, c'est-à-dire Jésus. « Hommes frères, » dit-il, « fils de la race d'Abraham, à vous et à ceux qui parmi vous craignent Dieu, la parole de ce salut est envoyée. » Et il montre comment les habitants de Jérusalem, la cité privilégiée, et les chefs du peuple, n'ayant pas reconnu Jésus comme le Christ, ni compris les prophètes qui parlent de Lui et qu'ils lisaient cependant chaque jour de sabbat, avaient accompli leurs paroles sans le savoir, en jugeant et condamnant Jésus, et demandant à Pilate de le faire mourir, bien qu'ils n'eussent trouvé en Lui aucun mal.

« Et après qu'ils eurent accompli toutes les choses qui sont écrites de lui, » continue Paul, — choses relatives à ses souffrances et à sa mort, et que nous pouvons lire spécialement dans le Psaume XXII et le chapitre LIII du prophète Ésaïe, — quand Jésus fut mort sur la croix, « ils le descendirent du bois et le mirent dans un sépulcre. »

Mais pouvait-il rester dans le sépulcre? Non; « Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, » dit Paul. Durant plusieurs jours, il a été vu de ses disciples, de ceux « qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple » en Judée. Et, tandis que l'évangile était prêché là où Jésus avait vécu, avait souffert, était mort et avait été ressuscité, Dieu le faisait proclamer aussi au loin « Et nous, » dit l'apôtre, « nous vous annonçons la bonne nouvelle quant à la promesse qui a été faite aux pères. Dieu l'a accomplie envers nous, leurs enfants, ayant suscité Jésus, comme il est aussi écrit dans le Psaume second : « Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré. » Ce

Jésus, mis à mort sur une croix infâme, était le Fils de Dieu. Et comment cela a-t-il été démontré ? Par la résurrection, mes enfants. Paul ajoute, en citant encore les Écritures : « Or qu'il l'ait ressuscité, il dit : Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption. » Ce sont les paroles de David, au Psaume XVI. Mais David ne parlait pas de lui-même, car lui a vu la corruption, « mais Celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption. »

Paul ayant ainsi parlé de la mort et de la résurrection de Jésus, montre à ses auditeurs le résultat glorieux de l'œuvre de Christ : « Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui. »

C'est ainsi que, comme Pierre l'avait annoncé à Corneille, Paul proclame aussi, ici, la rémission des péchés par Jésus, le Sauveur, pour quiconque croit. C'était la parole du salut, la bonne nouvelle de l'accomplissement des promesses de grâce. Chers enfants, ce salut, cette grâce, sont aussi pour vous.

Paul termine son discours par une solennelle exhortation à ne pas mépriser un si grand salut.

Tel fut l'évangile annoncé en ce jour à Antioche de Pisidie ; tel est l'évangile proclamé encore aujourd'hui. C'est Jésus, sa mort pour nos péchés, sa résurrection pour notre justification, la rémission des péchés accordée à cause de Lui à quiconque croit. Il n'y a pas d'autre voie de salut, mes enfants ; et si quelqu'un la méprise, quel espoir y a-t-il pour lui ?

Quel fut le résultat de cette prédication puissante ? Elle avait certainement frappé tous les auditeurs, car on demanda aux apôtres d'exposer de nouveau ces vérités le sabbat suivant. Mais il y eut plus ; plusieurs des Juifs et des prosélytes qui servaient

Dieu, furent saisis par la grâce du Seigneur et suivirent Paul et Barnabas qui les exhortèrent à persévérer. Car il ne suffit pas d'avoir écouté la parole, ni même de l'avoir reçue aussitôt avec joie, il faut persévérer : « Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience. »

Le sabbat suivant arriva ; le bruit de la prédication des apôtres s'était répandu, et presque toute la ville se rassembla pour entendre la parole de Dieu. Cela aurait dû remplir de joie les Juifs, s'ils avaient eu vraiment à cœur le bien des âmes et la gloire de Dieu ; au lieu de cela, ils furent remplis de jalousie en voyant que d'autres qu'eux-mêmes étaient écoutés des foules. Au lieu de chercher si c'était bien la vérité, selon les Écritures, que Paul et Barnabas annonçaient, ils se mirent à les contredire et à blasphémer le saint nom du Seigneur. Quelle triste condition ! Ils se fermaient à eux-mêmes la voie du salut, et non seulement cela, ils voulaient empêcher que les nations fussent sauvées. C'était l'œuvre de Satan.

Paul et Barnabas leur adressent alors des paroles sévères : « C'était à vous, » leur disent-ils, « qu'il fallait d'abord annoncer la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations. »

Quel terrible sort ! Se juger indignes de la vie éternelle ; en rejetant le Seigneur, être rejeté soi-même et périr ; voilà ce qui attend le pécheur impénitent.

Mais la grâce que les Juifs rejettent, se tourne vers les gentils, méprisés par eux. Paul et Barnabas rappellent aux Juifs les paroles d'Ésaïe : « Je t'ai

établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois en salut jusqu'au bout de la terre. » C'est Jésus rejeté par les Juifs, qui est cette lumière qui maintenant nous éclaire, c'est Lui qui est ce salut annoncé partout par les serviteurs du Seigneur. Mes enfants, avez-vous saisi ce salut? Vous réjouissez-vous à cette lumière?

La grâce rejetée par les Juifs, se tourne vers les gentils qui se réjouirent d'apprendre qu'ils étaient les objets de l'amour de Dieu. Mais cela ne suffit pas, il faut croire, recevoir dans son cœur la parole de Dieu pour posséder la vie éternelle. Il y en eut plusieurs d'entre les gentils d'Antioche en qui la semence jetée porta son fruit, qui crurent et furent sauvés. Et la parole du Seigneur, présentée par ses serviteurs, ne borna pas son effet à Antioche; elle se répandit dans tout le pays.

Mais l'ennemi ne dormait pas. Il se servit de la jalousie et de la méchanceté des Juifs, qui excitèrent contre les apôtres les femmes de qualité qui étaient prosélytes et auxquelles leur position donnait de l'influence. Ils leur représentèrent, sans doute, Paul et Barnabas comme des séducteurs religieux apportant des doctrines pernicieuses. Ils s'adressèrent aussi aux principaux de la ville près de qui, peut-être, ils firent passer les apôtres comme des perturbateurs de la tranquillité publique; ils suscitèrent ainsi une persécution contre Paul et Barnabas qui furent chassés du territoire d'Antioche.

Mais cela anéantissait-il l'œuvre accomplie par la grâce de Dieu? En aucune manière. Les âmes avaient été arrachées à la puissance de Satan, sauvées pour l'éternité, et ajoutées à l'Assemblée. « Les disciples, » malgré la persécution, « étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint, » trésors précieux, que nul ne peut ravir à qui les possède.

---





### Pierre, le jeune tambour.

L'armée française traversait les Alpes : les soldats avançaient péniblement dans une neige épaisse où ils enfonçaient souvent jusqu'aux genoux. Affaiblis et les yeux appesantis par le manque de nourriture et de sommeil, ils poursuivaient cependant leur marche laborieuse, conduits et encouragés par le général Macdonald. Près de lui était Pierre, le jeune tambour, le favori du régiment, réveillant les échos par les roulements sonores de son instrument, tandis qu'il marchait gaiement en dépit de la neige et

du brouillard gris et froid qui enveloppait les montagnes.

Tout à coup un bruit étrange, sinistre, grossissant d'instant en instant, se fit entendre du côté de la montagne.

— Face à terre, s'écria le général, c'est une avalanche.

Mais avant que les soldats eussent eu le temps d'obéir à l'ordre donné, la masse de neige les avait atteints, balayant de l'étroit sentier ceux qui se trouvaient sur son passage et les emportant dans le précipice, les uns tués, les autres ensevelis vivants sous la neige.

— Où est Pierre ? Où est notre petit tambour ? s'écrièrent plusieurs voix, quand le premier moment de stupeur fut passé.

Il avait disparu ; on n'apercevait de lui aucune trace ; aucun son ne répondait à leurs cris d'appel. Tout à coup ils prêtent l'oreille, il leur semble entendre un bruit confus montant du profond abîme dont le brouillard leur cachait le fond. Ils écoutent, le son devient plus distinct ; c'est le faible roulement d'un tambour battant la charge.

— Il vit, il vit, s'écrient-ils, et la nouvelle passe d'homme à homme.

— Et nous le sauverons, poursuit une voix forte ; c'était le général Macdonald debout au bord du précipice : Vite, mes enfants ! Détachez la corde de ce canon ; liez-la sous mes bras et descendez-moi.

Les soldats obéirent promptement ; la corde fut solidement fixée par un bout, et les soldats la faisant glisser avec précaution, le général suspendu dans les airs, descendit lentement et disparut bientôt aux regards anxieux de ses hommes. Ceux-ci savaient bien qu'il ne reviendrait pas sans l'enfant, et que l'entreprise était périlleuse.

Le tambour avait cessé de battre, et Macdonald n'avait rien pour le guider dans l'obscurité : « Pierre, » cria-t-il, « où es-tu, mon garçon. »

— Ici, mon général, répondit une faible voix.

Enfonçant profondément à chaque pas, Macdonald se dirigea du côté où il avait entendu l'enfant, et le trouva à moitié enseveli dans une masse de neige.

— Cramponne-toi ferme à moi, dit-il ; mais les pauvres doigts du garçon, engourdis par le froid, étaient incapables de rien saisir. Alors le général, arrachant son écharpe, attachâ l'un des bouts à la corde et avec l'autre bout fixa Pierre à sa propre personne, puis il donna le signal convenu pour le ramener en haut. Quand les soldats les virent tous deux émerger du gouffre, puis être tirés sains et saufs sur le sentier, acclamations sur acclamations se firent entendre et se répercutèrent au loin de montagne en montagne.

Chers jeunes amis, quelle image nous avons là de l'œuvre de notre Seigneur Jésus-Christ !

Quittant sa demeure suprême,  
Qui resplendit de lumière et d'amour,  
Le Fils de Dieu dans notre humble séjour  
A daigné s'abaisser Lui-même.

Il voulait dans sa grâce immense  
Nous élever près de Lui dans les cieux ;  
C'est par sa mort, par son sang précieux,  
Qu'il nous en donne l'assurance.

Il connaissait le danger auquel nous étions exposés, ainsi que nos profonds besoins ; il savait que nous ne pouvions trouver le chemin pour sortir de l'abîme du péché et de la mort où nous gisions, et pour venir à Dieu ; c'est pourquoi il a laissé la gloire où il était

et est venu dans ce monde pour sauver les *pêcheurs*.

Qui pourra dire les douleurs qu'il a endurées dans ce sentier d'amour ? Qui peut sonder l'amertume de ce jugement terrible qu'il a subi sur la croix, jugement dont la pensée seule faisait découler de son front, en Gethsémané, comme une sueur de sang ? C'était vraiment

« Un amour plus fort que la mort. »

Combien sont heureux ceux qu'il a trouvés, car ils lui sont unis d'une manière indissoluble et pour toujours !

La sécurité du général Macdonald et celle du petit tambour dépendaient de la même corde. Attachés l'un à l'autre, ils périssaient ou étaient sauvés ensemble. Il en est ainsi du croyant — il est lié à Christ. Ce n'est pas en notre force pour tenir ferme que git notre sûreté, mais c'est dans la sienne. Il a dit de ses brebis : « Elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. » Elles sont tenues par la main de son amour, qui est aussi celle de la toute-puissance.

La délivrance est dans son bras,  
Et l'amour dans son cœur.

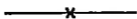
Christ est notre vie. Celui qui croit à la vie éternelle, la même vie que celle du Seigneur, de Celui qui a passé pour nous par le jugement et la mort, et qui maintenant est assis à la droite de Dieu. Le croyant, sauvé par Christ, ayant la vie de Christ, sera avec Christ pour l'éternité. Rien ne peut le séparer de son Sauveur.

Bien des années après que Macdonald eut sauvé Pierre, on pouvait les voir ensemble, le petit tambour devenu homme fait, soutenant les pas de son

maître âgé, alors devenu maréchal de France, et cherchant à prévenir ses moindres désirs.

Et vous de même, jeunes amis qui connaissez le Seigneur qui vous a aimés et s'est donné pour vous, qu'avez-vous à faire pendant le temps qui reste jusqu'à sa venue, sinon de le servir dans toute votre vie, cherchant de tout votre cœur « à lui plaire à tous égards ? » Que Lui-même vous en donne le désir et la force !

Au nom de ton amour, Sauveur fidèle et tendre !  
Garde-nous dans ta paix, jusques à ton retour ;  
Rends-nous tous vigilants pour prier et t'attendre,  
Et fais-nous demeurer sans cesse en ton amour.



## Entretiens sur le livre des Juges.

GÉDÉON.

(*Juges VI-VIII.*)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, où nous en étions restées la dernière fois ?

SOPHIE. — Oui, maman. Un prophète était venu faire des reproches aux enfants d'Israël, parce qu'ils n'avaient pas obéi à l'Éternel, leur Dieu.

LA MÈRE. — Maintenant, nous allons voir comment Dieu répondit à leurs prières et les délivra. Mais d'abord, nous nous occuperons du libérateur que l'Éternel leur avait préparé ; car, tandis qu'il ne nous est rien dit sur l'appel d'Éhud, et très peu sur celui de Barak, la parole de Dieu s'étend, au contraire, sur l'appel, les sentiments et les exercices de cœur de Gédéon.

SOPHIE. — C'était donc le nom de celui qui allait être le juge d'Israël ?

LA MÈRE. — Oui, et ce nom lui convenait bien, car il signifie « destructeur. » Gédéon était de la tribu de Manassé. Son père se nommait Joas l'Abiézerite, parce qu'il descendait d'Abiézer, l'un des fils ou petits-fils de Manassé (1). Il demeurait dans un endroit nommé Ophra, qu'il faut distinguer de la ville du même nom, dans la tribu de Benjamin (2). Joas semble avoir occupé un certain rang parmi ses concitoyens, mais, comme eux, il était adonné à l'idolâtrie. L'autel de Baal était chez lui ; c'était là que les gens de la ville venaient adorer la fausse divinité.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'était que Baal, chère maman ; il en est souvent question dans la Bible.

LA MÈRE. — Baal veut dire seigneur ou maître (3). C'était le nom que les peuples de l'Orient donnaient à leurs faux dieux. Chez les Phéniciens et peut-être les autres Cananéens, c'était le soleil qu'on adorait sous ce nom. Ashtoreth ou Astarté était le nom des divinités féminines ; sous ce nom, les Phéniciens adoraient la lune. Le culte de ces divinités, Baals ou Astartés, était accompagné d'abominations de toutes sortes, souvent avec des sacrifices humains, par exemple d'enfants qu'on brûlait (4).

SOPHIE. — C'est bien affreux, maman. Mais penses-tu que Gédéon, qui devait être le libérateur des enfants d'Israël, était un idolâtre qui adorait ces abominables divinités ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, je ne le crois pas. Gédéon n'approuvait pas ce que faisaient son père et ses concitoyens. Il était un de ceux qui ne suivaient pas le torrent du mal et qui gémissaient de l'état misérable du peuple. On le voit bien par l'appel que l'Éternel lui adressa.

(1) Josué XVII, 2. — (2) 1 Samuel XIII, 17.

(3) Osée II, 16. — (4) Psaume CVI, 37, 38.

SOPHIE. — Est-ce que ce fut un prophète qui vint lui parler de la part de Dieu ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, c'était quelqu'un de plus grand qu'un prophète. « L'Ange de l'Éternel vint et s'assit sous le térébinthe qui est à Ophra, lequel était à Joas, l'Abiézerite. »

SOPHIE. — Mais qui était cet Ange de l'Éternel, chère maman ? Tous les bons anges sont des anges de Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais Celui qui est nommé l'Ange de l'Éternel est distinct des autres anges. Il est le représentant de l'Éternel lui-même et est appelé l'Éternel, comme on le voit dans différents cas où il apparaît et dans l'histoire même de Gédéon (1). L'Éternel apparaissait sous une forme d'homme (2), c'était là l'Ange de Dieu, l'Ange de l'Éternel, Dieu lui-même se manifestant à quelqu'un de ses serviteurs, ou bien en faveur de son peuple, ou même pour châtier Israël (3). C'était donc l'Éternel, le Dieu d'Israël lui-même, qui était assis sous le térébinthe.

SOPHIE. — Est-ce que Gédéon était là ?

LA MÈRE. — Gédéon ne le vit pas d'abord. Il était occupé à battre du froment dans le pressoir.

SOPHIE. — Mais, maman, était-ce la coutume de battre le froment dans les pressoirs ? Je pensais que c'était là qu'on faisait le vin.

LA MÈRE. — Et tu as raison. Mais Gédéon et, sans doute, d'autres Israélites étaient obligés de se cacher pour battre leur blé, afin de le dérober aux recherches des Madianites. Le battage du blé se

(1) Genèse XVI, 7-14 ; XVIII, 1, 17, 20, 22, 33 ; XXII, 11 ; Exode III ; Juges VI, 12, 14, 16.

(2) Genèse XVIII, 1, 2 ; XXXII, 24, 29, 30 ; Juges XIII, 3, 6, 10, 11, 16, 18, 21, 22. — (3) Nombres XXII, 21, 28, 31, 35 ; 1 Chroniques XXI, 15-18.

faisait au moyen de bœufs traînant sur les épis, soit une espèce de plateau, soit des rouleaux, avec des dents qui hachaient la paille (1). On choisissait pour les aires des endroits ouverts et élevés, de sorte que le vent pût emporter la balle (2). Mais il aurait été dangereux pour les Israélites de battre ainsi leur froment tandis que les Madianites occupaient le pays. Les pressoirs se trouvaient, au contraire, au pied des vignobles situés sur le flanc des collines et étaient ainsi plus cachés aux regards. Gédéon était donc là, battant son blé en se cachant, le cœur rempli d'humiliation et de douleur en pensant à la triste condition de son peuple. Mais quand le cœur est occupé de ce qui entre dans les pensées de Dieu, quand on est humilié devant Lui, alors il s'approche de nous (3). L'Ange de l'Éternel qui s'était assis d'abord sous le térébinthe, entra dans le pressoir et apparut à Gédéon.

SOPHIE. — Combien il dut être surpris !

LA MÈRE. — Oui, et plus encore par la salutation que lui adressa l'Ange de l'Éternel : « L'Éternel est avec toi, fort et vaillant homme, » lui dit-il. Et c'était bien vrai ; l'Éternel était là, devant lui et avec lui, parce que son cœur était occupé de ce qui occupait aussi le cœur de Dieu (4).

SOPHIE. — Mais Gédéon savait-il quel était Celui qui lui parlait ?

(1) Il est fait allusion à cette coutume en Ésaïe XLI, 15, 16.

(2) Psaume I, 4 ; XXXV, 5 ; Osée XIII, 3. La balle est le symbole des méchants emportés par le jugement de Dieu.

(3) Jacques IV, 10.

(4) Ce qui occupait Gédéon, c'était la condition du peuple de Dieu, et c'était aussi à quoi l'Éternel pensait. Gédéon était en communion avec Dieu. Dieu était avec lui. Voyez à l'égard de cette communion Jean XIV, 23, pour ce qui nous concerne.



LA MÈRE. — Non, Sophie. Peut-être croyait-il que c'était un prophète. Ce n'est que plus tard qu'il reconnaît que c'était l'Éternel lui-même qui lui apparaissait sous la figure d'un homme. Mais il est tout surpris de cette salutation. Comment pouvait-on dire à un homme qui se cachait pour battre son blé : « Fort et vaillant homme ? » Tout ne montrait-il pas sa faiblesse ?

SOPHIE. — Oui, maman, mais il était fort, parce que l'Éternel était avec lui.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant, c'est le seul moyen d'être fort contre l'ennemi. Paul, l'apôtre, le savait bien. Le Seigneur lui avait dit les mêmes paroles : « Je suis avec toi » (1). Mais Gédéon avait le cœur tout rempli de l'état misérable du peuple d'Israël. Il ne pense pas à lui-même et ne se plaint pas pour lui-même ; il pense aux autres et dit : « Si l'Éternel est avec nous, pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? Et où sont toutes ces merveilles que nos pères nous ont racontées, en disant : L'Éternel ne nous a-t-il pas fait monter hors d'Égypte ? Et maintenant l'Éternel nous a abandonnés et nous a livrés entre les mains de Madian. »

SOPHIE. — Gédéon semble tout à fait abattu et découragé.

LA MÈRE. — Oui, en comparant les merveilles que Dieu avait opérées autrefois en faveur de son peuple, et en le voyant maintenant abandonné et livré par l'Éternel entre les mains d'ennemis impitoyables, le cœur de Gédéon est accablé de tristesse. Il ne savait pas où trouver le secours et la délivrance, puisque, dit-il, « l'Éternel nous a abandonnés. » Il ignorait que l'Éternel avait entendu le cri de son peuple.

(1) Actes XVIII, 9, 10 ; Philippiens IV, 13 ; 2 Corinthiens XII, 10.

Dieu lui montre alors qu'il n'a pas abandonné Israël pour toujours et quel est le libérateur qu'il a choisi. Lis le verset 14, mon enfant.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel le regarda, et lui dit : Va avec cette force que tu as, et tu sauveras Israël de la main de Madian. Ne t'ai-je pas envoyé ? » Quel beau verset, maman ! Comme cette parole a dû relever le cœur de Gédéon. Il voyait que c'était bien l'Éternel qui lui parlait ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ce regard a dû pénétrer jusqu'au fond de l'âme du pauvre Israélite et y répandre la consolation. « Ses yeux sont comme une flamme de feu ; » « son regard est la délivrance même (1). » La force qu'avait Gédéon n'était pas la sienne, mais celle que Dieu lui donnait, et l'Éternel lui-même l'envoyait pour délivrer Israël. Tout cela était bien propre à donner de l'assurance à son cœur ! Il voyait bien maintenant que l'Éternel pensait à son peuple repentant.

SOPHIE. — Gédéon s'occupait-il tout de suite de ce qu'il fallait faire pour délivrer Israël.

LA MÈRE. — Non, mon enfant, l'Éternel ne le lui avait pas dit. Gédéon avait encore à apprendre plusieurs choses auprès de l'Éternel. Et à côté de son tendre intérêt pour son peuple et de sa foi en l'Éternel, un autre trait touchant de son caractère nous est manifesté. C'est son humilité. Il exprime devant Dieu le sentiment qu'il a de sa petitesse et de son indignité. Lis le verset 15.

SOPHIE (*lit*). — « Et il lui dit : Ah ! mon seigneur, avec quoi sauverai-je Israël ? Voici, mon millier est le plus pauvre en Manassé, et moi je suis le plus petit dans la maison de mon père. » Je suis bien frappée, maman, de voir non seulement l'humilité

(1) Psaume XLII, 6 ; Apocalypse II, 18.

de Gédéon, mais aussi que Dieu se sert toujours d'instruments si faibles.

LA MÈRE. — Je suis heureuse de ta remarque, mon enfant. Elle est très vraie. Dieu choisit ce qu'il y a de faible dans le monde pour accomplir ses desseins et renverser les choses fortes, afin que toute la gloire lui en revienne (1). Gédéon était peut-être le plus jeune fils de Joas ; peut-être était-il méprisé à cause de sa foi, et le chargeait-on de travaux pénibles, comme ce fut le cas plus tard pour David (2). Quoi qu'il en soit, Gédéon ne s'enorgueillit pas du choix que Dieu fait de lui comme libérateur d'Israël, au contraire, il reconnaît toute sa petitesse. Or « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il donne la grâce aux humbles, » et nous verrons une autre fois comment l'Éternel, dans sa bonté, prend soin d'encourager celui qu'il a choisi pour délivrer son peuple.

---

## L'Église ou l'Assemblée.

XVI. — PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.

ÉVANGÉLISATION A ICONIUM,

LYSTRE ET DERBE.

Les apôtres, chassés d'Antioche, se rendirent à Iconium, capitale de la province de Lycaonie. C'était une ville célèbre et populeuse, à environ cent kilomètres au sud-est d'Antioche, et qui existe encore sous le nom de Konieh. Arrivés là, Paul et Barnabas entrèrent ensemble dans la synagogue pour annoncer l'évangile.

(1) 1 Corinthiens I, 27-29, 31. — (2) 1 Samuel XVI, 7, 11-13 ; XVII, 28.

Vous le voyez, mes enfants, ils ne se laissaient pas décourager par les persécutions. Ils aimaient Jésus, leur cher Maître qui les avait envoyés, et ne craignaient pas de souffrir pour son nom, et ils aimaient les pauvres pécheurs pour lesquels Jésus était mort. Ils étaient heureux d'annoncer le salut à tous, Juifs et Grecs, malgré tous les maux que cela leur attirait. C'est ainsi que Paul disait : « J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus. » Et si vous vous étonnez de ce que, malgré la méchanceté des Juifs, c'était toujours à eux, les premiers, que Paul et Barnabas s'adressaient, il faut vous rappeler que ces Juifs étaient le peuple choisi de Dieu, aimé de Lui à cause de leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, et qu'ainsi ils avaient droit les premiers à jouir de l'accomplissement des promesses de Dieu en Christ. Les apôtres comprenaient très bien cela et, Israélites eux-mêmes, ils étaient heureux de prêcher l'évangile à leurs frères selon la chair, dans l'espoir qu'ils croiraient et seraient sauvés.

Ils entrèrent donc dans la synagogue d'Iconium, et, pleins de courage dans le Seigneur, ils parlèrent de telle sorte qu'un grand nombre de Juifs et de Grecs crurent. Vous voyez qu'il y avait toujours dans les synagogues des Grecs qui avaient acquis, par le moyen des Juifs, une certaine connaissance du vrai Dieu. Ils étaient ainsi préparés à recevoir l'évangile, et cela vous fournit une autre raison pour laquelle les apôtres commençaient toujours à prêcher dans les synagogues.

Le Saint-Esprit donnait donc puissance à la parole des envoyés du Seigneur. Mais là aussi les Juifs incrédules ne purent souffrir de voir l'évangile annoncé et reçu dans les cœurs, et, dans leur méchan-

caté, ils cherchaient, non seulement à empêcher les païens de croire, mais ils les excitaient contre les frères. « Les frères, » tel était le doux nom que les chrétiens se donnaient entre eux, comme membres de la famille de Dieu.

Mais les apôtres ne se laissèrent pas intimider. Ils demeurèrent là assez longtemps, parlant hardiment aux âmes. Et d'où venait donc leur courage ? Du Seigneur, sur lequel ils s'appuyaient, mes enfants ; du Seigneur à qui toute puissance appartient, dans les cieux et sur la terre, et qui avait promis à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin. Le Seigneur était avec Paul et Barnabas, et confirmait la parole de sa grâce par les miracles qu'il leur donnait d'opérer. Remarquez cette expression, mes enfants : « la parole de sa grâce. » Ce que les apôtres annonçaient, c'était la grâce de Dieu qui apporte le salut et qui était apparue à tous les hommes dans la personne de son Fils bien-aimé, afin qu'ils soient sauvés.

Mais Satan ne peut souffrir la prédication de la grâce souveraine, qui arrache à sa puissance les pauvres pécheurs. Aussi suscita-t-il une opposition toujours plus grande contre les apôtres. La ville fut partagée en deux camps ; les uns étaient pour les apôtres, les autres pour les Juifs. Et comme les méchants ne craignent pas d'employer la violence, les chefs, soit des païens, soit des Juifs, résolurent de se défaire des apôtres en les lapidant. Paul et Barnabas l'ayant appris, obéirent à la parole du Seigneur qui avait dit : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre, » et ils s'enfuirent d'Iconium. Ils avaient dû beaucoup endurer, car, longtemps après, Paul écrivait à Timothée : « Tu sais mes persécutions, mes souffrances, telles qu'elles me sont arrivées à Antioche, à Iconium et à Lystre, » mais, ajoute-t-il avec un profond sentiment

de reconnaissance, « le Seigneur m'a délivré de toutes. »

Les apôtres ne s'étaient pas enfuis d'Iconium pour abandonner l'œuvre du Seigneur. Ils étaient heureux de souffrir pour le nom de Jésus. Ils étaient ambassadeurs pour Christ, et leur vie ne leur importait point, pourvu qu'ils portassent aux hommes le message dont ils étaient chargés, celui de la réconciliation avec Dieu par le sang de la croix. Ils allèrent donc plus loin, dans d'autres villes de la Lycaonie, à Lystre, à Derbe et dans les environs, annonçant partout la bonne nouvelle du salut.

Ils se trouvaient dans un pays entièrement païen, où régnait la plus grossière idolâtrie. Comme Paul le dit dans l'épître aux Romains : les hommes ont changé la gloire du Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible. Innombrables étaient les dieux et les déesses dont les hommes avaient peuplé les cieux, la terre et la mer, qu'ils représentaient sous la figure d'hommes et de femmes, et auxquels ils attribuaient toutes les plus tristes et dégradantes passions du cœur humain ; ils excusaient ainsi leurs propres vices. Au fond, comme le dit encore l'apôtre Paul, c'étaient des démons qu'ils adoraient sous ces noms de dieux et de déesses, et auxquels ils rendaient un culte abominable. La divinité en honneur à Lystre était Jupiter, que les païens s'imaginaient être le maître des dieux et celui qui, du haut du ciel, lançait la foudre. Une autre divinité était Mercure, dieu de l'éloquence. On racontait que, dans les temps reculés, Jupiter, accompagné de Mercure qui portait la parole, était venu dans cette même contrée de Lycaonie pour punir des hommes méchants. Ce que je viens de vous dire, mes enfants, vous fera mieux comprendre la suite de notre récit.

Si les apôtres étaient heureux d'annoncer Jésus,

le Messie promis, aux Juifs héritiers des promesses, combien ils devaient aussi se réjouir de pouvoir faire connaître le vrai Dieu aux misérables adorateurs des démons. C'est ce qui arrive encore de nos jours, chers enfants. Tandis que de fidèles serviteurs de Dieu prêchent le salut par la foi en Jésus à ceux qui, tout en ayant le nom de chrétiens, n'ont pas la vie de Dieu, d'autres serviteurs du Seigneur vont porter l'évangile aux païens encore si nombreux sur la surface du globe. Rappelez-vous-le, chrétiens de nom ou païens ont également besoin de connaître Jésus et de croire en Lui comme leur Sauveur pour ne pas périr. Et vous, enfants qui appartenez au Sauveur, souvenez-vous dans vos prières, et des serviteurs de Dieu qui annoncent l'évangile, au près et au loin, et de ceux à qui cette bonne nouvelle est présentée.

Paul prêchait donc aux habitants de Lystre. Parmi ses auditeurs se trouvait un homme impotent dès sa naissance, et qui n'avait jamais marché. Il écoutait l'apôtre parlant d'un Dieu puissant et miséricordieux, et son cœur recevait la parole, car « la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu. » Paul le vit et discerna l'œuvre de Dieu dans le cœur de ce pauvre homme. L'impotent avait la foi pour être guéri dans son corps et sauvé dans son âme, et Paul lui dit à haute voix : « Lève-toi droit sur les pieds. » Quelle étrange parole adressée à un homme infirme dès sa naissance ! Mais il croyait à la puissance de Dieu et n'hésita pas. Il se dressa d'un coup sur ses jambes et se mit à marcher. La guérison avait été aussi complète qu'instantanée.

Vous pouvez vous figurer, mes enfants, quel effet dut produire sur cette foule d'idolâtres une telle manifestation de la puissance divine. Les fables d'autrefois dont ils avaient été nourris dès leur enfance,

leur revinrent à la mémoire, et ils s'écrièrent en langue lycaonienne, peut-être leur dialecte ancien dans lequel se transmettaient les traditions religieuses : « Les dieux, s'étant faits semblables aux hommes, sont descendus vers nous. » Et ils appelaient Barnabas, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Un temple de Jupiter s'élevait près de la ville, et le prêtre de ce dieu arriva avec des taureaux ornés de couronnes et de bandelettes selon la coutume, pour les sacrifier à ceux que l'on prenait pour des dieux.

En voyant l'aveuglement de ces pauvres gens, les apôtres éprouvèrent une profonde douleur qu'ils manifestèrent en déchirant leurs vêtements. Comment auraient-ils pu accepter un hommage qui n'est dû qu'à Dieu seul ? Pour détromper la foule et proclamer la vérité, ils s'élancèrent au milieu de ceux qui voulaient les adorer, disant : « O hommes, pourquoi faites-vous ces choses ? Nous ne sommes que des hommes comme vous. » Puis, exposant leur message, ils exhortèrent ces païens à se détourner de leurs idoles mortes et vaines, sans puissance ni vérité, et de se tourner vers le « Dieu vivant, » le Créateur de toutes choses, qui, dans sa providence, gouverne tout, prend soin de tous les hommes, et se plaît à leur faire du bien.

A grand'peine purent-ils empêcher les foules de sacrifier. Mais l'attention avait été éveillée, une preuve visible de la puissance du vrai Dieu avait été donnée, et les apôtres continuèrent, sans doute, à instruire les habitants de Lystre touchant le Dieu vivant, et à leur annoncer que, dans son amour, il a envoyé son Fils bien-aimé pour sauver les hommes perdus.

Le Saint-Esprit opéra aussi à Lystre en faisant pénétrer la parole de la grâce dans plusieurs cœurs.



Là aussi des âmes furent sauvées et ajoutées à l'Assemblée. Parmi ceux qui crurent se trouvait un jeune homme dont le nom vous est bien connu, mes enfants, et que nous retrouverons plus tard. C'est Timothée, que Paul appelle son enfant bien-aimé.

Comment se termina le séjour des apôtres à Lystre, c'est ce que nous verrons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

---

« Il m'a envoyé pour publier l'an agréable  
du Seigneur. »

L'année 1863 fut pour plusieurs une année de joie dans le vaste empire de Russie. L'empereur Alexandre II avait proclamé l'affranchissement de tous les serfs.

L'heureux message fut envoyé dans chaque ville et chaque village, réjouissant plus d'un cœur et plus d'une famille. La proclamation imprimée parvint aussi dans un petit village retiré, et excita la curiosité et l'admiration de tous ceux qui la virent. D'où cela venait-il ? Que disait ce papier ? Tous, dans cet endroit reculé, étaient si ignorants, que pas un ne pouvait lire le message de l'empereur. L'homme le plus âgé du village, consulté par tous ses voisins, ne savait que faire et que dire, quelque grand que fût leur désir à tous de savoir le contenu de la proclamation.

A la fin, ils se souvinrent d'une petite fille qui avait été élevée dans un autre endroit et y avait appris à lire. Peut-être que, jusqu'à ce moment, on n'avait guère tenu compte d'elle, ni de sa science. A quoi bon savoir lire ? Qu'est-ce que cela rapporte ?

avaient peut-être dit nos villageois. Mais maintenant, on comprenait que cela servait à quelque chose. On alla donc la chercher, on la fit monter sur un escabeau, au milieu de tout le village rassemblé, et elle lut, à ces pauvres paysans ignorants, les bonnes nouvelles contenues dans la proclamation.

Combien la science de cette enfant, si petite qu'elle fût, avait de prix à ce moment. Le message contenait l'annonce de l'affranchissement si longtemps attendu, mais il demeura inintelligible pour les paysans jusqu'à ce que l'enfant l'eût interprété.

Mes enfants, il y a une proclamation d'affranchissement émanée non d'un empereur d'ici-bas, mais du grand Dieu tout-puissant. Il ne s'agit pas de l'affranchissement d'un esclavage humain, mais du terrible esclavage du péché, de Satan et de la mort, et cette bonne nouvelle, Dieu la fait annoncer au nom de Jésus, mort pour nos fautes, et ressuscité pour notre justification. Combien le message est simple ! Le voici :

« Sachez donc que **PAR LUI** vous est annoncée **LA RÉMISSION DES PÉCHÉS**, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, **QUICONQUE CROIT EST JUSTIFIÉ PAR LUI.** »

Combien il y en a qui soupirent après la délivrance, et qui n'ont pas entendu ce message ! Combien qui, jusqu'à aujourd'hui, sont restés dans l'ignorance de l'amour de Dieu, qui a donné son Fils pour les sauver. Et cependant, le message a été proclamé, mais ils sont comme ces paysans russes qui tenaient la proclamation dans leurs mains et ne pouvaient la lire.

Oh ! puisse-t-il y avoir de mes jeunes lecteurs chrétiens qui fassent entendre la bonne nouvelle à leurs camarades d'école et à leurs amis ! Chacun de vous, chers amis, a une œuvre spéciale, quelque

chose à faire ou à souffrir pour le Seigneur. Dans la rucho du Seigneur, il ne doit pas y avoir de paresseux, et Lui-même assigne à chacun sa place et son travail. Ne dites pas : « Si seulement j'étais dans telle ou telle position, je pourrais faire quelque chose pour Jésus. » Non, c'est où il vous a placés que vous avez à agir pour Lui.

Voyez la petite fille israélite que les Syriens avaient emmenée captive. Elle sait agir, même dans sa position d'esclavage, et agir pour le bien. Elle est seule à savoir où son maître, Naaman, peut trouver la guérison qu'il désire, et elle ne garde pas pour elle-même cette précieuse connaissance. Elle a peut-être hésité à parler, car elle n'était qu'un enfant et même une pauvre petite esclave, mais elle dit en toute simplicité ce qu'elle sait, et le résultat en est la guérison de son maître.

Chers jeunes croyants, dites ce que vous savez. Vos paroles pourront être méprisées sur la terre, mais elles ne le seront pas dans le ciel, et, d'un autre côté, plusieurs peut-être auront à rendre grâces à Dieu d'avoir entendu de votre bouche l'heureux message du salut. Que votre prière soit : « Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche annoncera ta louange. »

Je suis bien sûr que la petite fille russe aura reçu les chauds remerciements de ses voisins et amis ; je ne doute pas que la petite fille israélite n'ait été récompensée par son maître, — peut-être même la liberté lui aura-t-elle été rendue, — et je sais que, si vous confessez Christ *ici-bas*, il vous confesera *là-haut* dans la gloire. Vous entendrez de sa bouche ces paroles : « Cela va bien, » et vous entrerez dans la joie de votre Seigneur.

---

## Consolation.

Au sein des jours de souffrance,  
Quand mon cœur triste et lassé,  
Rempli de désespérance,  
Retombe tout affaissé;

Une voix subtile et tendre,  
Au plus fort de mes combats,  
Doucement se fait entendre  
Et me répète tout bas :

« Ne sais-tu pas que je t'aime,  
Que je te tiens dans mes bras ?  
Mon cœur est toujours le même :  
Crois et ne te trouble pas. »

. . . . .

Parle toujours à mon âme,  
Jésus, précieux Sauveur !  
C'est Toi seul qu'elle réclame :  
Avec Toi, je n'ai plus peur.

Dans mon sentier solitaire  
Pas à pas tu me conduis ;  
Tu réponds à ma prière,  
Et de ton œil tu me suis.

Oh ! qu'à ton appel docile  
Je te suive en ton chemin ;  
Il est simple, il est facile,  
Quand tu me tiens par la main.

## Entretiens sur le livre des Juges.

GÉDÉON.

(*Juges VI-VIII.*)

LA MÈRE. — Gédéon avait exprimé le sentiment qu'il avait de sa petitesse et de sa faiblesse, lorsque l'Ange de l'Éternel lui avait dit d'aller pour délivrer Israël. Devant une si grande entreprise, son cœur défaillait. Alors l'Éternel, plein de condescendance, lui dit des paroles bien propres à l'encourager et à le fortifier. Ce n'est plus seulement : « Va avec cette force que tu as, » mais : « *Moi*, je serai avec toi, et tu frapperas Madian comme un seul homme. » Cette immense multitude d'hommes armés, ne devait pas être plus forte qu'un seul homme devant Gédéon, soutenu par l'Éternel. Il pouvait dire comme, plus tard, David : « L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point (1). »

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'après cela Gédéon n'hésita plus. Que pouvait-il craindre, en effet, si l'Éternel était avec lui ?

LA MÈRE. — Rien, assurément. Et il est bien touchant de voir que c'est toujours ainsi que le Seigneur fortifie ses serviteurs, quand il les charge d'une mission. Il leur donne l'assurance que Lui, le Dieu tout-puissant, est avec eux. Il dit à Moïse et à Josué : « Je serai avec toi, » et quand Jésus envoie ses disciples dans le monde pour y annoncer l'évangile, il leur dit aussi : « Voici, moi je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle (2). »

(1) Psaume XXVII, 1-3.

(2) Exode III, 12 ; Josué I, 5, 9 ; Matthieu XXVIII, 20 ; voyez aussi Actes XVIII, 10.

SOPHIE. — Mais nous, chère maman, qui n'avons pas à remplir des missions aussi grandes que Josué et les apôtres, pouvons-nous être assurés comme eux que Dieu est avec nous ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Nous sommes aussi impuissants pour servir Dieu dans les moindres choses de notre vie journalière, pour résister aux tentations de l'ennemi et pour le combattre, que ces grands serviteurs de Dieu l'étaient pour accomplir l'œuvre dont Dieu les chargeait. Mais Dieu est avec nous aussi. Le Seigneur dit : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point ; en sorte que, pleins de confiance, nous pouvons dire : Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point (1). » Mais revenons à Gédéon. Il ne se rendit pas tout de suite à l'appel de Dieu. Il sentait bien dans son cœur que Celui qui lui parlait était plus qu'un prophète ; mais il désirait en avoir la certitude, hésitant encore à penser que lui, le pauvre Abiézerite, avait devant lui l'Éternel lui-même. Il demande donc un signe qui lève tous ses doutes : « Je te prie, » dit-il, « donne-moi un signe que c'est toi qui parles avec moi ; » et il prie l'Ange de l'Éternel d'attendre jusqu'à ce qu'il ait été chercher un présent pour le déposer devant Lui. Et l'Éternel condescend encore au désir de sa faible créature : « Je m'assiérai, » dit-il, « jusqu'à ce que tu reviennes. »

SOPHIE. — Quelle bonté et quelle patience, chère maman !

LA MÈRE. — Il en use de même avec nous, mon enfant. Gédéon rentra et apprêta un chevreau et des pains sans levain, les apporta avec le bouillon dans lequel le chevreau avait cuit, et les présenta à l'Ange. Mais celui-ci, au lieu de manger, ordonna à Gédéon

(1) Hébreux XIII, 5, 6.

de poser les mets sur un rocher qui se trouvait là et de verser le bouillon dessus. Puis, il étendit le bâton qu'il avait en sa main et en toucha la viande et les pains, et aussitôt le feu monta du rocher et consuma le tout.

SOPHIE. — C'était là le signe, maman. Gédéon savait maintenant que c'était l'Éternel qui était là.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. L'Éternel avait agréé l'offrande de son serviteur, en se manifestant en même temps à lui. L'Ange de l'Éternel disparut de devant ses yeux ; mais le sentiment d'avoir été en la présence immédiate de Dieu, remplit de crainte le cœur de Gédéon. Pourra-t-il vivre, lui, un pécheur, après avoir vu le Saint ? C'est l'effet toujours produit quand une âme est amenée devant Dieu (1). Le sentiment de son indignité anéantit Gédéon et lui fait oublier toute autre chose, même le grand service auquel Dieu l'appelle. Mais l'Éternel ne le laisse pas sous cette impression profonde de crainte. Dieu a toujours la parole de paix pour un pécheur qui sent son indignité en sa présence. Il dit à Gédéon : « Paix te soit ; ne crains point, tu ne mourras pas. »

SOPHIE. — Chère maman, cela me rappelle Pierre disant, quand il était dans la barque avec Jésus : « Retire-toi de moi, Seigneur ; car je suis un homme pécheur. » Jésus ne se retira pas, mais lui dit : « Ne crains pas (2). » J'aime tant à me rappeler cette scène. Jésus ne se retire pas de nous, pauvres pécheurs. Il nous aime, nous sauve, et nous n'avons plus rien à craindre. Aussi je comprends bien qu'après cela, Pierre laisse tout pour suivre Jésus.

LA MÈRE. — Gédéon sentit aussi toute crainte disparaître de son cœur et, en signe de reconnaissance et d'adoration, ainsi que pour perpétuer

(1) Ésaïe VI, 1-7. — (2) Luc V, 1-11.

le souvenir de cette scène mémorable dans sa vie, il bâtit un autel à l'Éternel et le nomma : « Jéhova-Shalom, » c'est-à-dire : « L'Éternel de paix. » Longtemps après, ce monument de sa reconnaissance subsistait encore à Ophra. C'est ainsi, mon enfant, que quand nous avons trouvé la paix avec Dieu par Jésus, le besoin de notre cœur est d'adorer et de servir le Seigneur. Maintenant que Gédéon est rassuré, en paix, et sachant que l'Éternel est avec lui, il peut commencer son service. Mais la première chose à faire n'est pas de chasser les Madianites.

SOPHIE. — Je suis bien étonnée de ce que tu me dis, chère maman. J'aurais cru que c'était le plus pressant.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il y avait dans la maison même du père de Gédéon et, par conséquent, en Israël, une chose qui ne s'accordait pas avec l'autel de l'Éternel que Gédéon venait d'élever. C'était l'autel de Baal. « Car quelle convenance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles (1) ? » La gloire de l'Éternel allait avant la délivrance d'Israël. La souillure des idoles devait être ôtée de la maison de Gédéon et de la terre de l'Éternel, pour que Dieu pût agir en faveur de son peuple. En même temps, il fallait que l'impuissance de Baal fût publiquement manifestée. L'Éternel commanda donc à Gédéon de démolir l'autel de Baal et de bâtir un autel à l'Éternel au sommet du haut lieu, puis de mettre en pièces l'ashère, c'est-à-dire l'idole de bois qui était près de l'autel de Baal, d'en placer les débris sur l'autel de l'Éternel, et d'offrir sur ce bois, en holocauste, un taureau que l'Éternel lui désigna parmi ceux qui appartenaient à son père. L'Éternel indiquait ainsi minutieusement à Gédéon tout ce qu'il avait à faire.

(1) 2 Corinthiens VI, 16.



C'est ainsi que les serviteurs du Seigneur doivent en tout se laisser diriger par Lui dans leur service.

SOPHIE. — Mais est-ce que Joas, le père de Gédéon, le laissa faire sans rien dire ?

LA MÈRE. — C'était de nuit que l'Éternel avait donné ses ordres à Gédéon, et ce fut aussi de nuit que celui-ci fit ce que Dieu lui avait commandé. De jour, il aurait craint la maison de son père et les gens de la ville. Et comme il n'aurait pu seul accomplir cette entreprise dans un court espace de temps, il se fit aider par dix de ses serviteurs.

SOPHIE. — Les gens de la ville durent être bien surpris de ne plus retrouver leur autel et leur idole.

LA MÈRE. — Ils vinrent de bonne heure le matin, sans doute pour offrir leurs hommages au faux dieu, mais virent l'autel démoli, l'idole coupée, et, sur un autel où fumaient les débris de l'ashère, un taureau offert en holocauste. Leur irritation fut grande. Qui avait pu commettre un tel acte ? De quelle peine n'était-il pas digne ? Ils cherchèrent le coupable et parvinrent à découvrir que ce n'était autre que Gédéon, le fils de Joas, celui-là même à qui l'autel appartenait. Ils ne doutèrent pas un moment que Joas qui, depuis si longtemps, abritait l'idolâtrie dans sa maison, ne se joindrait à eux pour venger l'injure faite à Baal. Et le seul châtement qui leur parut convenir à un si grand crime, c'était la mort. « Fais sortir ton fils, » dirent-ils à Joas, « et qu'il meure, car il a démoli l'autel de Baal et coupé l'ashère qui était auprès. » Mais la fidélité de Gédéon et son courageux témoignage avaient déjà porté leurs fruits dans sa maison. Dieu avait ouvert les yeux de Joas sur l'inanité des idoles et leur impuissance, en même temps que sur la puissance de l'Éternel. Il prit en mains avec hardiesse la cause du vrai Dieu, et répondit : « Est-ce vous qui plaidez la cause de Baal ?

Est-ce vous qui le sauverez ? Celui qui plaide pour lui, qu'il soit mis à mort, d'ici au matin. S'il est dieu, qu'il plaide sa cause pour lui-même, car on a démoli son autel. » Et, en effet, ce n'était pas celui qui détruisait les idoles qui devait mourir, mais, selon la loi de Moïse, c'était celui qui les soutenait (1). Et quelle preuve plus grande de l'impuissance de Baal que d'avoir laissé, sans agir, démolir son autel.

SOPHIE. — C'est beau de la part de Joas, d'avoir agi ainsi. Il était converti tout à coup des idoles au Dieu vivant et vrai (2), et il ne craint pas de le confesser.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Maintenant, Gédéon pourra rassembler Israël, au nom de l'Éternel, pour combattre Madian. En souvenir de ce débat entre Joas et les gens d'Ophra, on donna à Gédéon le surnom de Jérubbaal, ce qui veut dire : « Que Baal plaide. » Une autre fois, nous verrons ce que fit Gédéon pour délivrer son peuple. Mais pour terminer, je te raconterai une petite histoire que m'a rappelée l'autel de Baal.

Toukaram était un petit Hindou qui, ayant perdu ses parents, fut élevé par une pauvre veuve idolâtre et très bigote. Toukaram suivait l'exemple de sa mère adoptive et adorait une foule de faux dieux. Mais, un jour, il rencontra un missionnaire qui lui demanda s'il n'aimerait pas venir à une école où il recevait beaucoup d'autres enfants du pays. Toukaram répondit qu'il y irait volontiers, si sa mère le permettait. Celle-ci ayant consenti, Toukaram se dirigea un matin vers la maison du missionnaire.

Pour y arriver, il devait traverser une rivière. Parvenu au bord, il vit une foule de gens très occupés à tirer quelque chose de l'eau. Il crut d'abord qu'il

(1) Deutéronome XIII, 6-11. — (2) 1 Thessalonicions I, 9,



s'agissait d'un homme en danger de se noyer. Mais non, c'était une horrible idole en bois qu'on avait dressée au bord de la rivière, qu'un accident y avait fait tomber, et que le courant emportait. On lui avait passé une corde autour du cou et tous, à l'envi, faisaient les plus grands efforts pour sauver leur dieu.

Toukaram regarda pendant quelques instants ce spectacle étrange, puis, se rappelant le but de sa course, il ôta ses habits, en fit un paquet qu'il mit sur sa tête, traversa la rivière, et, s'étant rhabillé, se rendit à l'école. On était en récréation, et bientôt à l'aise avec ses camarades, il leur raconta ce qu'il venait de voir.

Ces jeunes garçons avaient déjà reçu quelque connaissance du vrai Dieu, et ils dirent à leur nouvel ami : « N'est-ce pas un étrange dieu que celui qui se noie et ne peut, ni se sauver lui-même, ni même dire merci à ceux qui l'aident ? Ce n'est pas un dieu, mais une idole qui a des yeux et ne voit pas, des bras et des jambes et ne peut bouger, une bouche et ne parle pas. C'est un dieu mort, et non pas le Dieu vivant que nous avons appris à connaître. »

— Comment s'appelle-t-il donc, votre Dieu à vous ? demanda Toukaram.

— Son nom est l'Éternel, le Dieu tout-puissant, le Créateur du monde, et il est notre Père.

— Et où demeure-t-il ?

— Il est Esprit ; il est présent partout ; il voit et entend tout ; rien n'est caché à ses yeux.

Le jeune Toukaram fut profondément frappé par ces paroles toutes nouvelles pour lui. La scène dont il avait été témoin, l'avait disposé à prêter l'oreille aux enseignements de la vérité. Il suivit les classes du missionnaire, apprit à connaître l'amour de Dieu qui a donné son Fils pour sauver les pécheurs, il crut en la grâce de Jésus qui est mort pour nos péchés, et, au bout de quelques semaines, arrachant de son cou le chapelet païen qu'il portait, il déclara devant toute l'école qu'il désirait être chrétien.

Sa mère adoptive s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en lui. Très irritée, elle vint trouver le missionnaire, l'accusa de lui avoir enlevé le cœur et l'esprit de son enfant, et déclara qu'il ne retournerait plus à l'école. Mais le missionnaire lui ayant répondu avec douceur, et d'autres personnes hindoues lui ayant aussi parlé, elle revint sur sa résolution et consentit à laisser Toukaram suivre les leçons du missionnaire.

Bientôt l'Esprit de Dieu agit aussi en elle, et lui ouvrit les yeux sur la vanité des idoles. Elle sentit que Christ seul pouvait ôter de dessus sa conscience le poids de ses péchés. Elle crut au Sauveur et trouva la paix, et elle et son fils adoptif furent baptisés le même jour, à la grande joie des chrétiens de cet endroit. C'est ainsi que, de nos jours encore, la grâce du Seigneur cherche de pauvres païens, et les amène à Lui.

---

## L'Église ou l'Assemblée.

XVI. — PREMIER VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.

ÉVANGÉLISATION A ICONIUM, LYSTRE ET DERBE (*suite*).

Nous avons vu, mes enfants, l'œuvre du Seigneur à Lystre. Mais Satan, l'adversaire, veillait, et envoyant les âmes arrachées au culte des idoles, c'est-à-dire des démons, il suscita là aussi une violente opposition. Et par quel moyen ? Hélas ! ce fut encore par le moyen des Juifs, de ceux qui prétendaient être le peuple de Dieu. Ils avaient haï le Seigneur Jésus et l'avaient persécuté quand il était sur la terre, et maintenant, ils haïssaient et persécutaient ses disciples. Ils aimaient mieux laisser les pauvres païens adorer leurs fausses divinités que de les voir devenir chrétiens. Combien le cœur de l'homme est méchant !

Y avait-il donc des Juifs à Lystre ? Il ne semble pas ; mais il en vint d'Antioche et d'Iconium, peut-être pour leurs affaires, et, reconnaissant les apôtres, voyant l'influence qu'ils avaient acquise et l'œuvre de la grâce de Dieu, leur inimitié contre l'évangile se réveilla. Ils surent, sans doute par leurs mensonges et leurs calomnies contre Paul et Barnabas, détourner d'eux l'esprit des gens de Lystre, et les ayant mis de leur parti, ils purent sévir à leur aise contre les apôtres. Comme notre cœur naturel est changeant et prêt à subir toutes sortes d'influences ! Voilà ce peuple qui avait vu la puissance et la grâce de Dieu et avait voulu sacrifier aux apôtres comme à ses dieux, et qui maintenant les abandonne à leurs ennemis !

La persécution alla bien loin. Les Juifs se sentant appuyés par les gens de Lystre, s'emparèrent de Paul, le lapidèrent et, croyant l'avoir tué, le traînèrent hors de la ville. Ils espéraient ainsi s'être débarrassés de celui qui, après avoir persécuté l'Assemblée, était

devenu un zélé prédicateur de la foi en Christ. Quelles devaient être les pensées de ce cher serviteur de Dieu quand les pierres, lancées par ses cruels ennemis, venaient frapper son corps ? Autrefois, il avait assisté à la lapidation d'Étienne, le fidèle témoin de Christ, et avait consenti à sa mort. Le voilà maintenant qui souffre de la même manière et pour le même Maître. Comme son cœur devait lui rappeler cette scène. Mais Paul, maintenant, ne se mettait en peine de rien ; sa vie ne lui était point précieuse, il la donnait volontiers pour Jésus qui l'avait aimé et sauvé. Son regard se portait en haut, où Étienne avait vu le Fils de l'homme à la droite de Dieu, et d'où lui-même, Paul, sur le chemin de Damas, avait entendu la voix de Jésus, et en contemplant là son Sauveur, son âme était soutenue au milieu des souffrances.

Mais la vie de Paul était précieuse à son Seigneur, qui voulait encore se servir de lui pour annoncer l'évangile. Les disciples, fruits du travail des apôtres à Lystre, avaient suivi les Juifs traînant hors de la ville le corps de celui qu'ils croyaient avoir tué. Les persécuteurs s'étant éloignés, ils se tenaient là autour de Paul et pleuraient, sans doute, le cher serviteur de Dieu qui leur avait annoncé le salut. Mais la puissance divine, puissance de vie, avait gardé Paul de la mort, sous les coups. Fortifié par elle, malgré ses blessures, l'apôtre se lève, rentre dans la ville et le lendemain poursuit, avec Barnabas, son voyage d'évangélisation.

L'animosité des Juifs semble s'être portée surtout sur Paul, probablement à cause de sa plus grande activité. Son abandon du judaïsme, après le zèle ardent qu'il avait manifesté, le désignait aussi d'une manière spéciale à la haine de ceux de sa nation qui étaient ennemis de Jésus.

Les apôtres, après avoir quitté Lystre, allèrent à Derbe située à peu de distance. Là aussi, ils annoncèrent l'évangile, et un grand nombre de personnes crurent et furent ajoutées à l'Assemblée. Ainsi, la persécution qui chassait les apôtres de ville en ville, devenait un moyen de répandre la bonne nouvelle. Le nom d'un de ceux qui crurent à Derbe nous a été conservé ; c'est Gaius qui, plus tard, devint l'un des compagnons de Paul et qui est, peut-être, le même à qui Jean adressa sa troisième épître.

Derbe fut le terme du voyage d'évangélisation des deux serviteurs de Dieu. Ils auraient pu de là se rendre à Tarse, lieu de naissance de Paul et pas très éloignée de Derbe, pour retourner à Antioche, mais ils sentirent le besoin de revoir ceux qui, par leur moyen, avaient été amenés au Seigneur. Ils repassèrent donc par ces lieux où ils avaient souffert pour Christ, par Lystre, Iconium et Antioche. Partout ils affermissaient les âmes des disciples par leurs enseignements ; ils les exhortaient à persévérer dans la foi, qui nous montre Christ, le Sauveur, dans la gloire et revenant pour prendre les siens avec Lui, et, de même que le Seigneur l'avait fait, ils avertissaient les croyants que le seul chemin pour arriver dans la gloire où est Christ, c'est la souffrance. Telles sont aussi, mes enfants, les choses que nous avons besoin d'apprendre.

Mais dans ces diverses localités, les fidèles réunis avaient formé des assemblées. C'est-à-dire que, sachant qu'ils étaient tous membres de la grande Assemblée qui est le corps de Christ comprenant tous les croyants, ceux de chaque localité se réunissaient et formaient là la représentation de l'Assemblée universelle de Dieu. Ils étaient à Derbe, Lystre, Iconium et autre part, les assemblées de Dieu locales, en contraste avec les Juifs d'une part, et les païens de

l'autre. Et pour présider ces assemblées, veiller sur elles et les paître, les apôtres, en vertu de l'autorité qu'ils possédaient comme leur ayant été donnée directement par le Seigneur, établirent dans chacune d'elles des anciens. Puis, priant avec jeûne, les apôtres, avant de quitter ces chrétiens nouvellement convertis, les recommandèrent au Seigneur. Qu'auraient-ils pu faire de mieux ? Ils les plaçaient ainsi immédiatement sous la conduite et la protection de Celui qui seul a la puissance de nous garder.

Paul et Barnabas revinrent par la Pisidie et la Pamphylie, à Perge, où ils annoncèrent aussi l'évangile. De là, ils descendirent à Attalie, port de mer au sud-ouest de Perge, et qui se nomme maintenant Satalieh. Là, ils s'embarquèrent et retournèrent à Antioche d'où ils étaient partis.

Ils avaient entrepris leur voyage, choisis et envoyés par l'Esprit de Dieu, et l'Assemblée les avait recommandés à Dieu et accompagnés de ses prières pour l'œuvre qu'ils avaient à entreprendre. La puissance et la grâce du Seigneur avait été avec eux, ils avaient accompli leur tâche pour leur bien-aimé Maître, et, après leurs fatigues et leurs souffrances, Dieu les avait ramenés dans la chère assemblée qui de cœur avait été avec eux. Ils racontèrent à l'assemblée réunie ce que Dieu avait fait, par leur moyen, au milieu des pauvres païens. Quelle joie pour les chrétiens d'Antioche d'apprendre que la bénédiction du salut s'était répandue sur les nations ! Le cœur du chrétien se réjouit toujours quand il apprend que des âmes sont sauvées. Mes chers enfants, avez-vous à cœur la gloire du Sauveur ? Êtes-vous réjouis quand vous apprenez qu'au près et au loin des âmes sont converties, et priez-vous, et pour les ambassadeurs de Christ, et pour ceux à qui ils portent l'heureux message ?



## « Qui paiera ces dettes ? »

Un jeune officier russe qui vivait sous le règne de l'empereur Nicolas, s'était laissé entraîner à toutes sortes de désordres et d'extravagances, et avait ainsi contracté des dettes pour une somme considérable. A la fin, ses créanciers s'étaient lassés de ne point être payés, et s'étaient mis à le presser et à le tourmenter afin qu'il acquittât ce qu'il leur devait. Un soir, harassé par leurs demandes, il était rentré à la caserne et s'était assis, triste et abattu, dans une des salles du quartier des officiers. Voulant se rendre un compte exact de sa situation, il prit une grande feuille de papier et y inscrivit, l'une après l'autre, toutes ses dettes, autant qu'il se les rappelait.

Cela fait, il les additionna et fut atterré en voyant que le total dépassait toutes ses prévisions. « Jamais, » pensa-t-il, « je ne trouverai le moyen de m'acquitter. » En effet, son père, à qui il avait eu souvent recours, lui avait déclaré qu'un nouvel appel serait inutile, et il ne se connaissait aucun ami capable de lui venir en aide et de le tirer d'embarras.

Pendant longtemps, il resta assis devant la table, la tête entre ses mains, pensant, avec un découragement croissant, à sa triste situation. Quelle honte pour lui, si ses créanciers, comme ils l'en menaçaient, le poursuivaient devant la justice ! L'empereur en serait certainement informé, et que deviendrait-il ? Il reprit sa plume et, se rendant à peine compte de ce qu'il faisait, il écrivit au bas de la page : « Qui paiera ces dettes ? »

Peu après, accablé par la fatigue et le chagrin, il s'endormit.

L'empereur Nicolas aimait à parcourir de temps à autre ses casernes. Il arriva, ce soir-là, qu'il entra dans la salle où le jeune homme s'était endormi, et,

s'avançant doucement, il lut ce qui était écrit sur la feuille de papier.

Il connaissait bien le jeune officier qui, malgré ses fautes, était doué d'un aimable caractère ; il avait pour lui une grande affection, et comprit à l'instant ce dont il s'agissait. Prenant la plume, au-dessous même des mots : « Qui paiera ces dettes ? » il écrivit rapidement : « *Moi, Nicolas !* » puis il s'éloigna sans bruit.

Lorsqu'il s'éveilla, la première chose qui frappa les yeux de l'officier, fut la terrible liste, et son cœur défailloit à la pensée de tout ce qu'elle lui rappelait. Mais qu'est-ce qui tout à coup arrête ses yeux et frappe son esprit d'étonnement ? Il a vu sur le papier, au-dessous de sa question désespérée, ces mots : « *Moi, Nicolas !* » « On a voulu se railler de moi, » se dit-il, « c'est quelque mauvaise plaisanterie. » Mais plus il examine, plus il reconnaît que c'est bien l'écriture et la signature de son souverain.

Et en effet, le lendemain matin, un des secrétaires de Nicolas lui apportait la somme nécessaire pour acquitter toutes ses dettes. Quel soulagement pour son cœur oppressé, et quelle reconnaissance il dut éprouver envers le généreux empereur !

Mon cher jeune lecteur, vous aussi, vous avez contracté des dettes dont peut-être vous n'avez jamais fait le compte, mais dont le total, si vous y réfléchissiez sérieusement, est bien propre à vous faire frémir de crainte. « Quelles dettes ? » direz-vous. Ce n'est pas envers les hommes, mais envers Dieu. Je ne saurais vous les énumérer toutes ; il me faudrait pour cela l'œil même de Dieu qui sonde le cœur et qui, Lui, les connaît sans qu'une seule lui échappe. Mais je puis vous aider un peu à en dresser la liste. Il vous a donné l'existence, afin que vous le serviez et l'aimiez de tout votre cœur. L'avez-vous fait ? N'avez-vous pas, au contraire, vécu dans l'insou-

ciance et l'indifférence à l'égard de sa volonté ? Voilà une dette. Il vous a accordé des bénédictions, des parents, des amis, la nourriture, des vêtements, des jouissances. L'avez-vous remercié, avez-vous été reconnaissant ? Ou bien, votre cœur plein d'ingratitude, n'a-t-il pas joui de tout sans une pensée pour Lui ? C'est une dette. Il vous a placé sous certaines obligations. Avez-vous en tout rendu l'obéissance à vos parents, la soumission à vos supérieurs ? Plus que cela, avez-vous honoré vos parents, leur avez-vous épargné toute douleur, toute larme ; dans vos cœurs, n'y a-t-il jamais eu un murmure contre eux, sur vos lèvres, une parole irrévérencieuse ? En toutes ces choses où vous avez manqué, vous avez contracté des dettes, et pas seulement envers les hommes, mais envers Dieu qui vous a donné vos parents pour les aimer et les révérencer, et qui vous y exhorte dans sa parole. Et envers vos frères, vos sœurs, vos camarades et ceux qui vous entourent, comment avez-vous agi ? Avez-vous toujours été bon, aimable, poli, dévoué, affectueux dans vos actes et vos paroles, accomplissant ainsi ce que Dieu demande de chacun de nous, lorsqu'il dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ? » Tout ce en quoi vous ne l'avez pas fait, est à porter au compte de vos dettes envers Dieu. Et, dans vos pensées, n'y a-t-il jamais eu de mouvements d'envie, de jalousie, de haine, de convoitise ? Chacun de ces mouvements est une dette à ajouter aux autres. Et si nous en venons à vos actes commis en secret, ignorés de tous, mais bien connus de Dieu, à vos pensées intimes, n'y a-t-il pas bien des choses que vous ne voudriez pas voir révélées au grand jour, non, pour rien au monde ? Tout sera pourtant mis une fois en pleine lumière devant le tribunal de Dieu (1). Et tou-

(1) Romains II, 16.

tes ces choses coupables, actes, paroles, pensées secrètes, sont portées au compte de vos dettes. Oui, même les paroles inutiles (1), et tout ce qui n'a pas été fait pour Dieu.

Mais ce n'est pas tout, mon jeune lecteur. Dieu vous a fait annoncer sa grâce ; il vous a fait connaître son Fils bien-aimé, venu ici-bas pour vous révéler l'amour de Dieu. Vous avez été pressé maintes fois de venir à Jésus qui vous aime. L'avez-vous fait ? Non. Eh ! bien, ces appels méprisés, ces invitations rejetées, cette insouciance devant l'amour de Dieu et de Christ, de quel nom l'appeler ? N'est-ce pas en cela que vous avez augmenté le plus votre dette de péchés ?

Faites le compte, maintenant. Ne cherchez pas à diminuer votre total, en disant qu'après tout vous n'avez pourtant pas été plus mauvais que bien d'autres. Cela ne vaudrait rien devant Dieu. Faites votre compte avec sincérité, comme en présence de Dieu. Un jour, si vous négligez de le faire maintenant, il sera fait devant le grand trône blanc, à la lumière de la sainteté parfaite de Dieu, quand les livres seront ouverts (2). Faites votre compte avec droiture, et vous serez forcés de confesser que chaque moment de votre vie a ajouté un péché aux précédents et, qu'avec raison, vous pouvez dire : « Mes iniquités sont plus nombreuses que les cheveux de ma tête (3). »

ET QUI PAIERA CES DETTES ? ce total terrible qui, s'il n'est pas acquitté, vous conduira, non devant un tribunal humain, mais devant le juste Juge pour entendre la sentence : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges. »

(1) Matthieu XII, 36. — (2) Apocalypse XX, 12.

(3) Psaume XL, 12.

Oui : « QUI PAIERA VOS DETTES ? »

Personne d'entre les hommes ne le peut ; tous sont aussi endettés que vous : « Un homme ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon (1) ? »

Pensez-vous peut-être effacer le passé en vous conduisant à l'avenir pieusement et justement ? Non, à supposer même qu'à partir d'aujourd'hui vous viviez (si possible) sans pécher, aimant Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, le sombre total de vos péchés se dresserait contre vous. Le jeune officier, en cessant de contracter des dettes, n'aurait pas pour cela satisfait ses créanciers. Toutes les bonnes œuvres que vous pourriez faire à partir d'aujourd'hui, ne sauraient effacer un seul de vos péchés passés, car le bien que vous faites, n'est que ce que vous êtes obligé de faire (2).

« QUI DONC PAIERA CES DETTES ? » Y a-t-il quelqu'un d'assez riche pour le faire et qui vous aime assez pour cela ?

Oui, mon jeune ami. Il y a quelqu'un, mais un seul, qui peut acquitter votre dette, effacer vos péchés, et qui le veut aussi. C'est Celui envers qui vous les avez commis, et qui le proclame aussi nettement que l'empereur l'avait fait en écrivant : « Moi, Nicolas. » Écoutez ce qu'il dit dans sa Parole : « MOI, MOI, je suis l'Éternel ; et hors moi il n'y en a point qui sauve ; » puis il dit : « C'est MOI, c'est MOI, qui efface les transgressions à cause de moi-même, et je ne me souviendrai pas de tes péchés (3). »

Telle est la précieuse déclaration que Dieu lui-même adresse au pécheur accablé sous le poids de ses péchés et de sa juste condamnation.

(1) Psaume XLIX, 7. — (2) Luc XVII, 10.

(3) Ésaïe XLV, 11, 25.

Mais comment le Dieu juste peut-il ainsi pardonner ? Son amour envers le pécheur et sa puissance lui en donnaient-ils le droit ? Non ; cher jeune lecteur. L'empereur Nicolas ne pouvait pas, avec justice, dire aux créanciers de son jeune ami : « N'exigez plus rien de lui, je vous le défends. » Pour libérer son protégé, il dut payer, tout payer pour lui. Dieu n'est pas moins juste. Il fallait que quelqu'un payât pour vous, afin qu'il pût justement effacer vos transgressions ; il fallait que quelqu'un subît la peine que vous aviez méritée. Dieu lui-même a trouvé et fourni la rançon (1). Mais quelle différence avec la rançon payée par le puissant empereur ! Celui-ci n'eut qu'à donner un ordre à son trésorier pour que la somme nécessaire fût livrée au jeune officier ; Nicolas n'en fut en rien appauvri ; cela ne lui coûta rien, ni ne lui apporta aucune peine. Mais pour que, selon la justice divine, nos péchés pussent être effacés, il a fallu que Dieu donne pour nous son Fils bien-aimé, et Jésus « s'est livré lui-même en rançon pour tous (2). » Et vous savez, mon jeune lecteur, par quelles souffrances et quelle mort Jésus a dû passer pour satisfaire la justice et la sainteté de Dieu offensées par vos péchés. Lisez son agonie en Gethsémané, écoutez son cri d'agonie sur la croix (3). Il portait alors le poids du jugement de Dieu contre le péché ; il était fait péché et malédiction pour nous. Et c'est à ce prix que Dieu peut vous dire : « C'est moi, c'est moi, qui efface les transgressions, » et c'est ainsi qu'il a constaté son amour envers vous.

Voulez-vous refuser son don inexprimable ? Ne voulez-vous pas venir à Christ pour que ce pardon plein, parfait et pour toujours soit à vous ? Pour que

(1) Job XXXIII, 24. — (2) 1 Timothée II, 6.

(3) Matthieu XXVI, 36-42 ; XXVII, 46.

la terrible liste de vos péchés soit annulée tout entière ? « Le sang de son Fils Jésus-Christ purifie de tout péché. » Ou bien, préférez-vous que cette liste vous soit présentée devant le grand trône blanc, quand il n'y aura plus d'espoir ?

---

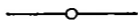
### Confiance en Dieu.

La confiance en un Dieu vivant qui connaît personnellement chacun des siens et pourvoit à tous leurs besoins, ainsi que la réponse que Dieu donne à la foi, sont choses si encourageantes et si fortifiantes pour l'âme que, pour les placer devant vous, je désire vous raconter un trait qui vient d'arriver à ma connaissance.

Transportons-nous en pays catholique, dans une contrée où la superstition et le fanatisme sont tout-puissants, et où ceux qui veulent suivre le Seigneur, ont vraiment à souffrir et à abandonner tout pour Lui. Dans une pauvre chambre d'ouvriers de fabrique, un homme se mourait, et sa femme âgée, usée par le travail, était en proie aux obsessions incessantes de gens qui ne se souciaient que d'une chose : c'est qu'en apparence, du moins, le malade mourût dans le giron de l'église, comme on dit. Que les prêtres viennent accomplir leurs cérémonies auprès du mourant, voilà ce qu'exigeait le patron des ouvriers, sans quoi le fils du malade, pauvre sourd qui travaillait avec le père, sera impitoyablement chassé de la fabrique, et qui voudra de cet infirme ? C'est une famille réduite à la misère. Quelle épreuve pour la foi naissante de ces amis nouvellement amenés au Seigneur !

« Dieu nous aidera, » répondit simplement la mère aux menaces qui étaient faites. Le fils fut renvoyé

de la fabrique, et il semblait tout à fait impossible qu'avec son infirmité, il retrouvât une place. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu qui veille sur les siens. D'une manière inattendue et merveilleuse, dans sa grâce, il leur ouvrit une porte, et, quinze jours après, le pauvre sourd était installé dans une raffinerie avec un salaire de moitié plus élevé que précédemment. Dieu avait eu soin de la veuve et de l'orphelin. Elle avait tout abandonné pour Lui ; et Lui, toujours fidèle, avait agi selon sa promesse : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai pas. »



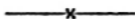
**« Puis-je garder les bonnes nouvelles  
pour moi ? »**

Il y a quelques années, une jeune fille de la Nouvelle-Zélande fut amenée en Angleterre pour y être instruite et élevée. Elle entendit l'évangile et devint une vraie chrétienne. Lorsqu'elle fut sur le point de retourner dans sa contrée natale, ses compagnes cherchèrent à l'en dissuader, lui disant :

— Pourquoi retourner à la Nouvelle-Zélande ? Vous êtes accoutumée à l'Angleterre ; le climat convient à votre santé ; tout le monde là-bas vous aura oubliée ; et puis vous pouvez faire naufrage.

— Quoi ! répliqua-t-elle, pensez-vous que je puisse garder pour moi les bonnes nouvelles ? Pensez-vous que je puisse être satisfaite de jouir pour moi du pardon, de la paix et de la vie éternelle, et de ne pas aller dire à mon cher père et à ma chère mère, comment eux aussi pourront y avoir part ?

Jeunes amis chrétiens, pensez à Marc V, 19.







### Les trois métaux.

Je désire, mes enfants, vous parler de trois métaux fréquemment nommés dans la parole de Dieu, en rapport avec les précieuses vérités du salut. Ce sont l'airain, l'argent et l'or.

L'airain est le symbole du jugement. Il nous rappelle, entre autres choses, le serpent qui fut élevé par Moïse dans le désert, sur l'ordre de l'Éternel (Nombres XXI, 7-9; Jean III, 14.) Vous vous souvenez, mes enfants, de ce qui nous est raconté à ce sujet. Les enfants d'Israël étaient en grande détresse, souffrant sous le juste jugement de Dieu à cause de leurs péchés. Des serpents brûlants les mordaient, et il mourut un grand nombre de ceux d'Israël. Dans sa grâce, Dieu, touché de leur misère, pourvut à un moyen de salut. Il dit à Moïse de faire un serpent d'airain, de l'élever sur une perche, et de proclamer que quiconque aurait été mordu et regarderait le serpent d'airain, serait guéri.

Représentez-vous, dans le désert, une des tentes d'Israël. Une mère est penchée sur son enfant mourant. Il a été mordu par un de ces terribles serpents ; le venin circule dans ses veines ; il n'y a aucun moyen de guérison : l'enfant doit mourir.

Tout à coup des cris et une grande rumeur se font entendre dans le camp. La mère se précipite vers la porte de la tente et demande la cause de ce bruit.

« N'avez-vous pas entendu la bonne nouvelle ? » lui dit un homme en passant. « Il y a un remède contre la morsure des serpents. Voyez le serpent d'airain là-bas sur une perche. Un regard vers lui suffit pour guérir celui qui a été mordu. Je sais que cela est vrai, car j'avais été mordu, j'allais mourir, mais j'ai regardé le serpent d'airain, et me voici tout à fait bien. »

La mère retourne en hâte vers son enfant malade ; elle l'apporte hors de la tente et lui dit de tourner ses yeux allanguis vers le serpent. Un regard en effet a suffi ; les effets du venin mortel sont annulés ; l'enfant a recouvré aussitôt la santé et la vigueur. C'était le seul et vrai moyen de salut.

Qu'auriez-vous pensé, mes enfants, de quelqu'un qui aurait refusé de regarder, pensant qu'après tout, il pourrait tout aussi bien être guéri sans cela ? C'est un insensé, auriez-vous dit. Hélas ! mes enfants, combien de tels insensés n'y a-t-il pas *maintenant* ! *Tous* les hommes, et *vous* aussi, ont été mordus par un serpent plus terrible que ceux du désert — c'est le péché que je veux dire. *Tous* ont péché, *tous* doivent périr, car les gages du péché, c'est la mort, et après la mort, le jugement. Et un seul péché, un seul mensonge, une seule mauvaise pensée, suffit pour démontrer l'existence du péché en vous.

Mais Dieu a pourvu, dans sa grâce, à ce que les pécheurs perdus pussent être sauvés. Écoutez ces

paroles de Jésus, mes enfants : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit EN LUI ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Aux Israélites, il était dit de regarder au serpent d'airain élevé sur la perche, et ils vivaient. A tous les pécheurs maintenant, hommes, femmes et enfants, Dieu dit de croire en Jésus, élevé sur la croix, fait péché pour nous, subissant la peine due au péché, et celui qui croit ne périt pas, mais il a la vie éternelle. Quelle n'est donc pas la folie des pécheurs qui refusent d'accepter ce message de grâce ! Seriez-vous, mon enfant, un de ces insensés ?

Et l'argent, de quoi nous parle-t-il ?

De *rédemption*.

Lisez dans l'Exode, chapitre XXX, versets 12 et 13. Vous y verrez que, lorsqu'on dénombrait les enfants d'Israël, chacun des dénombrés depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, devait payer à l'Éternel la rançon de son âme. C'était une pièce d'argent, nommée demi-sicle, valant environ un franc soixante centimes. Le riche ne devait pas donner plus, ni le pauvre moins — la rançon était égale pour tous. C'était l'argent de leur rachat ou *rédemption*. Nous aussi, mes enfants, nous avons besoin de rédemption, d'être rachetés, car comme pécheurs, nous étions sous la puissance du péché et sujets au jugement.

Mais pouvions-nous être rachetés par l'argent ou l'or ? Non. L'apôtre Pierre nous dit ce qu'il fallait pour cela. « Sachant que vous avez été rachetés, ... non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par LE SANG PRÉCIEUX DE CHRIST, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. » (I Pierre I, 18, 19.)

C'est la mort de Christ que figure la rançon d'argent. L'argent en lui-même ne pouvait racheter. Le sang précieux de Christ le peut seul. Ce sang a été

versé, et Christ, qui, après avoir souffert, est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, nous a acquis une RÉDEMPTION ÉTERNELLE. (Hébreux IX, 12.) Ainsi chacun de ceux qui croient en Lui peut dire : « Je sais que je suis racheté par son précieux sang, et cette rédemption est *pour toujours*. »

Pouvez-vous le dire pour vous-même, mon cher jeune ami ?

S'il en est ainsi, vous avez l'espérance de la gloire de Dieu. Et cette gloire est ce que nous représente l'or. Il est beaucoup parlé d'or dans les Écritures. Dans l'Apocalypse, nous lisons : « La rue de la cité était d'or pur, comme du verre transparent. » Dieu se sert des expressions que nous pouvons le plus aisément comprendre, pour nous décrire la gloire et la sainteté du séjour qui attend les rachetés. Le Seigneur lui-même est là, et « nous verrons sa face, » la face de Celui dont le précieux sang a été versé sur la croix pour nous racheter, et qui, là, a été fait péché pour nous. Et dans le lieu de gloire où nous serons, se fait entendre le cantique : « Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction. » Et là ne peuvent entrer ni péché, ni souillure : « Il n'y entrera aucune chose souillée. »

Et qu'est-ce qui ouvre l'accès de ce lieu de bonheur ? Que faut-il pour passer les portes pures de la cité et fouler ses parvis ? Un seul nom, le nom précieux et sans égal de JÉSUS. Il est le seul qui ait été donné pour passer de ce monde de péché dans le paradis de Dieu. Écoutez, mes enfants, à ce sujet, une petite histoire.

Un jeune garçon, nommé Albert, désirait vivement connaître le chemin du ciel. Un soir, il avait demandé à sa mère de lui en parler, mais avant que celle-ci eût pu quitter son ouvrage, l'heure du cou-

cher de l'enfant était arrivée, et il dut aller se mettre au lit. Pendant quelque temps, il essaya de se tenir éveillé en attendant que sa mère vint, mais à la fin il s'endormit tout occupé de ses pensées touchant le chemin du ciel.

Il songea alors qu'il voyait devant lui les portes conduisant à cette gloire dans laquelle il désirait d'entrer. Il vit un homme âgé qui se dirigeait vers une des portes, qui y frappa, et quand le gardien eut ouvert et lui eut adressé une question, à laquelle le vieillard répondit, il entra.

Aussitôt Albert s'approcha de la porte et frappa. Le gardien parut tout de suite, et lui dit : « Quel nom ? »

— Albert, fut la réponse.

-- Vous ne pouvez pas entrer, ce n'est pas le vrai nom, dit le gardien.

Tout attristé, le jeune garçon retourna s'asseoir au bord de la route, se demandant quel nom donnait entrée dans la cité, lorsqu'il vit sa petite sœur, Bessie, qui se dirigeait en courant vers la porte.

— Où vas-tu, Bessie ? lui cria-t-il.

— Là, répondit-elle en montrant la porte.

Albert dit à sa sœur qu'il avait essayé, sans succès, d'entrer, mais Bessie lui assura avec tant de confiance qu'elle savait bien comment faire, qu'il résolut de la suivre et d'écouter la réponse qu'elle ferait à la question du gardien. Il alla donc tout doucement derrière elle.

Bessie frappa, la porte s'ouvrit aussitôt, et une gloire si radieuse apparut qu'Albert se dit : « Oh ! il faut que j'entre là. » Le gardien adressa à Bessie la même question : « Quel nom ? »

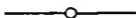
— *Jésus*, répondit-elle aussitôt, et immédiatement elle fut admise.

Albert connaissait maintenant le moyen d'entrer :

c'était de frapper et dire : « Jésus. » Mais il n'entra pas ; dans son rêve, il lui sembla qu'il retournait dire à ses amis et à ses camarades d'école quel était le chemin du ciel qu'il avait tant désiré connaître.

Bientôt après il s'éveilla, et vit que ce n'était qu'un rêve ; mais il se le rappela, et apprit que Jésus est « le chemin, » le seul chemin pour entrer dans la gloire. Il est devenu grand et trouve son plaisir à parler à d'autres du Sauveur qui l'a aimé.

Oui, mes enfants, JÉSUS EST LE SEUL CHEMIN : personne ne vient au Père, personne ne peut avoir une place dans le ciel, si ce n'est par Lui.



## Entretiens sur le livre des Juges.

GÉDÉON.

(*Juges VI-VIII.*)

**LA MÈRE.** — Nous avons parlé longuement de l'appel de Gédéon et de ce qu'il eut d'abord à faire pour purifier de l'idolâtrie la maison de son père. Nous allons maintenant le voir à l'œuvre pour accomplir sa mission, c'est-à-dire pour délivrer Israël de ses ennemis. Les Madianites, les Amalékites et les tribus nomades de l'Orient passèrent encore cette année le Jourdain à l'époque accoutumée, pour opérer leurs razzias habituelles. Mais ils ignoraient ce qui s'était passé entre l'Éternel et son peuple. Peux-tu me le dire, Sophie ?

**SOPHIE.** — Oui, maman ; les Israélites avaient crié à l'Éternel, et l'Éternel leur avait préparé Gédéon pour libérateur.

**LA MÈRE.** — Les ennemis d'Israël croyaient donc pouvoir accomplir leurs desseins comme auparavant. Mais quand ils se furent répandus dans la vallée de

Jizréel et y eurent planté leurs tentes, l'Esprit de l'Éternel revêtit Gédéon. Tu vois que le serviteur de Dieu attendit l'ordre de Dieu pour agir. C'est ce que nous voyons aussi dans les Actes, quand Paul et Barnabas sont envoyés pour prêcher l'évangile aux nations (1). Gédéon ayant donc connu que le moment de l'action était arrivé, sonna de la trompette, et les Abiézerites s'assemblèrent autour de lui. En même temps, il envoya des messagers par toute la tribu de Manassé, dont il faisait lui-même partie, et aux tribus d'Aser, de Nephthali et de Zabulon qui demeuraient au nord de Manassé, de l'autre côté de la plaine de Jizréel, et, de toutes ces tribus, des gens de guerre vinrent vers lui.

SOPHIE. — Il devait avoir une grande armée.

LA MÈRE. — Trente-deux mille hommes, mais nous verrons que ce ne fut pas par cette grande armée que l'Éternel délivra Israël. En la voyant autour de lui, Gédéon se sentait cependant encore faible, sa foi avait besoin d'être soutenue, et, malgré les assurances que l'Éternel lui avait données qu'il était avec lui, il demande que Dieu lui donne un signe, et Dieu condescend à la demande de son serviteur.

SOPHIE. — Mais n'était-ce pas un manque de foi ?

LA MÈRE. — Gédéon avait une grande œuvre devant lui ; il sentait toute sa faiblesse ; il avait besoin d'une entière assurance en Dieu, et il valait mieux que, dans son infirmité et se sentant chanceler, il eût recours à Dieu, plutôt que d'être présomptueux et de se glorifier dans son armée. Pierre aussi, quand il voit les vagues et le vent, qu'il a peur et enfonce, s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ! » et Jésus étend la main et le sauve (2). De même, Dieu a toujours compassion de notre faiblesse quand nous

(1) Actes XIII, 2, 4. — (2) Matthieu XIV, 29-31.

nous tournons vers lui. « Nous trouvons grâce pour avoir du secours au moment opportun (1). »

SOPHIE. — Et quel signe donna-t-il à Gédéon ?

LA MÈRE. — Lis au chapitre VI, les versets 36-40.

SOPHIE (*lit*). — « Et Gédéon dit à Dieu : Si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l'as dit, voici, je mets une toison de laine dans l'aire (2) : si la rosée est sur la toison seule, et que la sécheresse soit sur toute la terre, alors je connaîtrai que tu sauveras Israël par ma main, comme tu l'as dit. Et il arriva ainsi. Et il se leva de bonne heure le lendemain, et il pressa la toison et il exprima la rosée de la toison, plein une coupe d'eau. Et Gédéon dit à Dieu : Que ta colère ne s'embrase pas contre moi, et je parlerai seulement cette fois : encore une seule fois, je te prie, je ferai un essai avec la toison ; je te prie qu'il n'y ait de la sécheresse que sur la toison, et que sur toute la terre, il y ait de la rosée. Et Dieu fit ainsi cette nuit-là : et la sécheresse fut sur la toison seule, et sur toute la terre il y eut de la rosée. » Ainsi, chère maman, Gédéon demanda deux signes à Dieu, et Dieu les lui donna : quelle bonté de sa part, et quelle patience !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il est précieux de connaître un tel Dieu et de se confier en Lui. Maintenant Gédéon part avec son armée et s'établit sur les collines au sud des Madianites, qui étaient campés dans la vallée et qui, sans doute, avaient eu connaissance du mouvement des Israélites et se tenaient sur leurs gardes. Gédéon attendait que l'Éternel lui donnât l'ordre d'attaquer. Mais l'Éternel lui dit : « Le peuple qui est avec toi est trop nombreux, pour que je livre Madian entre leurs mains. Israël pourrait se glorifier

(1) Hébreux IV, 16. — (2) Espace plat et à découvert pour battre le blé.



et penser que c'est par sa force qu'il a été délivré. Fais proclamer que ceux qui auront peur se retirent. » C'est ce que Moïse, dans le Deutéronome, avait aussi ordonné de faire au moment du combat (1).

SOPHIE. — Et y en eut-il beaucoup qui craignirent les ennemis ?

LA MÈRE. — Le cœur d'un très grand nombre fut ainsi mis à découvert. Vingt-deux mille hommes quittèrent Gédéon. Ces hommes au cœur craintif auraient été une entrave dans le combat. Pour résister à l'ennemi, il faut être fort dans le Seigneur (2) ; alors on n'a pas peur. Mais les dix mille restants étaient encore trop nombreux. Dieu, comme toujours, voulait montrer sa puissance à Lui dans la faiblesse extrême de l'homme (3). Dans le premier cas, les craintifs s'étaient manifestés eux-mêmes, sans que Dieu les nommât. Maintenant d'entre les dix mille, l'Éternel choisira lui-même ceux dont il veut se servir.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu les nomma à Gédéon ?

LA MÈRE. — Non ; mais il les lui fit connaître par un moyen qui révélait le caractère qui convenait à l'œuvre qu'ils devaient faire. L'Éternel commanda qu'ils descendissent tous vers l'eau pour boire, et dit à Gédéon de mettre à part ceux qui prendraient de l'eau dans leur main et la porteraient à leur bouche, pour la laper avec leur langue. Trois cents seulement se rafraîchirent ainsi ; tous les autres se mirent à leur aise sur leurs genoux afin de boire plus commodément à longs traits. L'Éternel dit alors à Gédéon : « Par les trois cents hommes qui ont lapé l'eau, je vous sauverai, et je livrerai Madian en ta main. »

SOPHIE. — Pourrais-tu me dire, chère maman,

(1) Deutéronome XX, 8. — (2) Éphésiens VI, 10.

(3) 2 Corinthiens XII, 9, 10.

pourquoi ce furent ceux qui lapèrent l'eau que l'Éternel choisit? Il n'y avait cependant pas de mal à chercher à se désaltérer commodément.

LA MÈRE. — Non, mon enfant; en soi il n'y avait aucun mal. Mais s'il veut être entièrement propre pour le service de Dieu, un homme ne doit pas rechercher ses aises. L'apôtre Paul disait : « Je mortifie mon corps, et je l'asservis (1). » Celui qui cherche à satisfaire ce qui plait à ses sens, ne sera pas prêt à être content, comme Paul, dans les circonstances où il se trouve (2), et sera en danger de murmurer ou de faiblir quand les difficultés viendront. Ces hommes que l'Éternel mit à part, montraient par un simple acte, qu'ils ne se souciaient pas de leurs aises et qu'ils étaient prêts à affronter les dangers. Comme dit encore l'apôtre : « Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie (3). » Tels étaient les trois cents, et tels nous devrions être pour le service de notre Maître, ne nous inquiétant que d'une seule chose, de lui plaire.

SOPHIE. — Merci, chère maman; je crois avoir compris ce que tu m'as dit; mais c'est bien difficile de s'oublier soi-même.

LA MÈRE. — C'est en étant occupé du Seigneur que nous nous oublions, mon enfant. L'Éternel connaissait bien le cœur de son serviteur Gédéon, qui était facilement envahi par la crainte, comme, je pense, plus tard, celui de Timothée que Paul devait encourager à ne pas avoir honte du témoignage du Seigneur, quand l'apôtre était prisonnier et que tous l'abandonnaient (4). Gédéon se disait, sans doute : « Comment, avec trois cents hommes, combattre cette multitude innombrable? » Mais la nuit même du jour

(1) 1 Corinthiens IX, 27. — (2) Philippiens IV, 11-12.

(3) 2 Timothée II, 4. — (4) 2 Timothée I, 6-8, 15.

où il avait mis à part cette petite troupe, l'Éternel lui dit de descendre vers le camp des Madianites pour écouter ce qu'ils disaient, et qu'alors il serait fortifié. Et Dieu ajouta même : « Si tu crains de descendre seul, prends avec toi ton serviteur Pura. » Gédéon et Pura descendirent donc jusqu'aux avant-postes des Madianites.

SOPHIE. — Ils pouvaient bien avoir peur d'aller seuls si près des ennemis. Mais l'Éternel les gardait, puisque c'était par son ordre qu'ils étaient descendus. J'aimerais bien savoir ce qu'ils entendirent.

LA MÈRE. — Tu peux le lire aux versets 13 et 14 du chapitre VII.

SOPHIE (*lit*). — « Et Gédéon arriva, et voici, un homme racontait un songe à son compagnon ; et il disait : Voici, j'ai songé un songe ; et voici, un gâteau de pain d'orge roulait dans le camp de Madian, et il arriva jusqu'à la tente et la heurta, et elle tomba, et il la retourna sens dessus dessous, et la tente était là renversée. Et son compagnon répondit et dit : Ce n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon, fils de Joas, homme d'Israël : Dieu a livré Madian et tout le camp en sa main. » Je comprends maintenant, maman, que cela dut singulièrement fortifier le cœur de Gédéon. L'Éternel avait envoyé le songe à un Madianite et avait mis au cœur de l'autre l'interprétation.

LA MÈRE. — Aussi l'émotion et la reconnaissance de Gédéon furent-elles grandes. Devant cette nouvelle preuve que Dieu était avec lui, chose que même ses ennemis reconnaissaient, il sentit son âme remplie d'adoration et il se prosterna devant l'Éternel. Il comprit aussi que le moment d'agir était venu. Mais il nous faut remettre à une autre fois la fin de son histoire.

SOPHIE. — Je voudrais te demander seulement une

chose, chère maman. Pourquoi Gédéon et son épée sont-ils représentés par un pain d'orge ?

La MÈRE. — L'orge était une nourriture grossière. C'étaient les pauvres qui s'en nourrissaient, et encore maintenant en ces contrées, « mangeur de pain d'orge » est un terme de mépris. Gédéon avait dit de lui-même : « Mon millier est le plus pauvre en Manassé, et je suis le plus petit dans la maison de mon père (1). » Le pain d'orge était donc une image bien choisie pour montrer la petitesse et la faiblesse de Gédéon aux yeux des hommes. Mais ce pain d'orge renverse le camp puissant des Madianites. La puissance de Dieu agissait par ce faible instrument. Et cela nous rappelle les paroles de Paul aux Corinthiens, quand il leur parle de la croix de Christ qui, pour le monde, était un opprobre et une folie, mais qui était la puissance et la sagesse de Dieu pour sauver ceux qui croient : « Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont ; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu (2). »

---

### L'Église ou l'Assemblée.

#### XVII. — LES CROYANTS D'ENTRE LES NATIONS NE SONT PAS ASTREINTS A OBSERVER LA LOI DE MOÏSE.

L'assemblée d'Antioche avait été bien réjouie en apprenant comment Dieu avait été avec Paul et Barnabas et, par leur moyen, avait ouvert aux nations la porte de la foi. La foi, mes enfants, est ce qui nous introduit dans la connaissance de Dieu et du

(1) Chapitre VI, 15. — (2) 1 Corinthiens I, 21-31.

Seigneur Jésus, dans la jouissance du salut et dans l'espérance du ciel, quand Jésus viendra nous prendre pour être avec Lui. Voilà pourquoi elle est comparée à une porte. A vous aussi, mon jeune lecteur, elle est ouverte ; y êtes-vous entré ?

L'Église s'accroissait donc ; les âmes étaient sauvées ; le nom du Seigneur était glorifié. Alors l'ennemi, en voyant les progrès de l'évangile parmi les nations, malgré les persécutions qu'il avait suscitées contre les apôtres, se tourna d'un autre côté pour entraver l'œuvre de Dieu. Des Juifs de la secte des pharisiens qui avaient cru et étaient entrés dans l'Église chrétienne, y avaient apporté tous leurs préjugés juifs. Ils admettaient bien que les gentils pouvaient être sauvés ; Dieu lui-même l'avait montré par la conversion de Corneille, mais ils voulaient imposer le joug de la loi aux convertis d'entre les nations. Étant venus à Antioche, ils enseignaient les frères, leur disant que s'ils n'étaient circoncis et s'ils ne gardaient pas la loi de Moïse, ils ne pouvaient être sauvés. Ce n'était pas le Saint-Esprit qui les avait envoyés ; ce n'était pas l'enseignement de Dieu, et les apôtres à Jérusalem ne leur avaient donné aucun ordre à ce sujet. Ils apportaient à Antioche leurs propres pensées et troublaient ainsi les âmes des fidèles.

De tout temps, mes enfants, l'homme a voulu ajouter ses pensées à celles de Dieu qui sont parfaites, et ses œuvres pour le salut à l'œuvre unique et pleinement suffisante de Christ. S'il fallait, pour être sauvé, être circoncis et garder la loi de Moïse, alors l'œuvre du Seigneur Jésus sur la croix, n'était pas suffisante : il n'avait pas tout accompli. Si, comme on le dit souvent de nos jours, il faut faire des œuvres pour être assuré du salut, notre foi et notre espérance ne reposent pas sur Christ seul, mais en par-

tie sur nos œuvres et, par conséquent, sur nous-mêmes. Or, mes enfants, tel n'est pas l'enseignement de Dieu, Jésus est le seul nom donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés ; et l'apôtre dit : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres. »

Ceux qui voulaient imposer le joug de la loi aux frères d'Antioche, se trompaient donc grandement ; ils mettaient en question la perfection, la suffisance et la plénitude de l'œuvre de Christ. Sans s'en douter, ils étaient des instruments de Satan qui a toujours cherché à rabaisser ou la personne ou l'œuvre du Seigneur. Retenez donc cette précieuse vérité, mes enfants, que Jésus, par l'offrande de lui-même, faite une fois pour toutes, sauve pleinement ceux qui croient en Lui.

Paul et Barnabas, qui étaient instruits par l'Esprit Saint et avaient à cœur la gloire du Seigneur Jésus, s'opposèrent à ces doctrines pernicieuses. Mais comme ces docteurs juifs venaient de Judée et prétendaient peut-être s'appuyer sur l'autorité des apôtres qui étaient à Jérusalem, l'assemblée d'Antioche résolut d'envoyer à Jérusalem Paul et Barnabas avec quelques autres frères, afin de consulter les apôtres et les anciens sur cette question. Il était nécessaire qu'il y eût dans toute l'Église une même pensée. Les chrétiens de Jérusalem et ceux d'Antioche ne formaient pas deux assemblées indépendantes l'une de l'autre. Tous faisaient partie de l'Assemblée unique de Christ, laquelle est son corps, et comme il n'y a qu'un seul Esprit pour former et animer ce corps, il fallait conserver l'unité de l'Esprit. Vous comprendrez cela toujours mieux, mes enfants, si vous vous attachez à la parole de Dieu, et si vous demandez au Seigneur de vous ouvrir l'intelligence

pour saisir ses enseignements. Un des efforts de Satan a été de faire oublier aux chrétiens qu'ils sont un seul corps, et il n'a que trop réussi à les diviser.

Paul, Barnabas et les autres frères, accompagnés de cœur par l'assemblée, se rendirent à Jérusalem. Sur leur chemin, dans toutes les assemblées de la Phénicie et de la Samarie, ils racontèrent la grâce merveilleuse de Dieu manifestée dans la conversion des nations. Les frères en éprouvèrent une grande joie. L'amour de Dieu répandu dans leurs cœurs, les élargissait : ils comprenaient que c'était la gloire de Christ que les Juifs ne fussent pas seuls sauvés, mais que tous, nations et Juifs, eussent part aux bénédictions célestes que Jésus a acquises par sa mort. Réjouissez-vous aussi, mes enfants, lorsque vous apprenez que Dieu, au près et au loin, sauve des âmes.

Arrivés à Jérusalem, les envoyés d'Antioche furent reçus par l'assemblée, les apôtres et les anciens, et leur exposèrent ce qui s'était passé à Antioche. Une grande discussion s'éleva d'abord. Sans doute, les uns, moins éclairés, pensaient que les docteurs pharisiens avaient raison, tandis que les autres, avec Paul et Barnabas, estimaient que Christ, par sa venue, sa mort et sa résurrection, avait mis de côté la loi ; qu'ainsi tout était remplacé par sa personne et par son œuvre.

Mais le Saint-Esprit, selon la promesse du Seigneur, était au milieu de l'assemblée pour la guider dans la vérité. Pierre, qui avait ouvert le royaume des cieux aux nations à Césarée, se leva et rappela que Dieu l'avait choisi directement pour cela, sans lui commander de leur imposer le joug de la loi. Les Juifs eux-mêmes, ni leurs pères, n'avaient pu le porter ; ils avaient toujours enfreint la loi et avaient besoin, tout comme les nations, pour être sauvés,

de la grâce du Seigneur Jésus-Christ. Il rappela aussi que, sans circoncision, ni loi, le Saint-Esprit était descendu pour habiter dans ces croyants, dont le cœur avait été purifié par la foi. La loi n'était donc pas nécessaire pour le salut.

Quand Pierre eut cessé de parler, Paul et Barnabas, pour appuyer ses paroles, se mirent à raconter ce que Dieu avait fait par leur moyen parmi les nations. Ils n'avaient pas prêché la loi, mais Christ, et les âmes avaient été sauvées. Jacques alors, une des colonnes de l'assemblée de Jérusalem, montra que les paroles des anciens prophètes s'accordaient avec ce qui venait d'être dit, que Dieu avait toujours eu dans sa pensée d'étendre le salut à toutes les nations, et qu'il l'avait accomplie en envoyant Christ, le vrai fils de David. Son avis était donc de ne pas obliger les convertis d'entre les nations à se soumettre à la loi de Moïse, mais de leur rappeler de s'abstenir de manger des choses offertes aux idoles, parce que ç'aurait été participer à l'idolâtrie, de fuir les péchés d'impureté si communs parmi les nations païennes, et, enfin, de ne manger, ni des bêtes qu'on aurait étouffées pour les tuer et dont ainsi tout le sang était en elles, ni du sang lui-même. C'était une chose que Dieu avait défendue, non seulement dans la loi, mais aussitôt après le déluge. Pour quelle raison, me demanderez-vous ? Dieu nous le dit dans ces paroles : « Car l'âme (ou la vie) de la chair est dans le sang ; et moi, je vous l'ai donné sur l'autel, pour faire propitiation pour vos âmes ; car c'est le sang qui fait propitiation pour l'âme (1). » Et vous vous rappelez, mes enfants, que nous sommes rachetés par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache.

(1) Lévitique XVII, 10-12.



Les apôtres, les anciens et toute l'assemblée, acceptèrent les paroles de Pierre et de Jacques. Ils choisirent deux des principaux frères de l'assemblée de Jérusalem, Judas, surnommé Barsabbas, et Silas, et les envoyèrent à Antioche avec Paul et Barnabas porter à l'assemblée une lettre que je veux, mes enfants, placer ici sous vos yeux, parce qu'elle répond si bien à ce qui avait risqué de troubler l'assemblée d'Antioche et, avec elle, toutes les assemblées parmi les nations :

« Les apôtres et les anciens et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche et en Syrie et en Cilicie (partout où Paul et Barnabas avaient prêché) : Salut ! Comme nous avons ouï dire que quelques-uns, qui sont sortis d'entre nous, vous ont troublé par des discours, bouleversant vos âmes, disant qu'il faut être circoncis et garder la loi (auxquels nous n'avons donné aucun ordre), il nous a semblé bon, étant tous d'accord, de choisir parmi nous des hommes, et de les envoyer vers vous avec nos bien-aimés Barnabas et Paul, hommes qui ont exposé leurs vies pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Judas et Silas qui vous annonceront, de bouche, les mêmes choses. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne mettre sur vous aucun autre fardeau que ces choses-ci, qui sont nécessaires : qu'on s'abstienne des choses sacrifiées aux idoles, et du sang, et de ce qui est étouffé, et de la fornication. Si vous vous gardez de ces choses, vous ferez bien. Portez-vous bien. »

Vous voyez par cette lettre, mes enfants, que les chrétiens de Jérusalem, et avec eux tous les chrétiens d'entre les Juifs, reconnaissaient comme frères, enfants de Dieu, au même titre qu'eux, les chrétiens d'entre les nations. Il n'y avait à cet égard ni Juifs, ni gentils, mais une seule famille. Tous étaient d'ac-

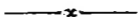
cord pour cela. Les apôtres, les anciens et les frères de Jérusalem, reconnaissaient Barnabas et Paul comme de vrais serviteurs de Christ dans l'œuvre de l'évangile, et les entouraient de leur amour ; et enfin, les gentils convertis n'étaient en aucune manière tenus d'observer la loi de Moïse. Christ était suffisant pour eux, comme pour les Juifs ; Christ, l'espérance de la gloire. Et remarquez que c'était guidés par le Saint-Esprit, que les chrétiens de l'assemblée de Jérusalem proclamaient cette précieuse vérité qui affranchissait du joug de la loi. Comprenez bien cependant, mes enfants, que si l'on est affranchi de la loi, c'est pour être tout à Christ qui est notre vie — une vie sainte et pure.

Les ruses de Satan pour jeter le trouble et la désunion dans l'Assemblée furent ainsi déjouées. Il en sera toujours de même, si l'on s'attend à Dieu et si on se laisse guider par sa parole et son Esprit.

Paul, Barnabas, Silas et Judas, apportèrent à Antioche la lettre de Jérusalem ; elle fut lue à l'assemblée ; les dissensions furent apaisées, les cœurs furent consolés, le trouble cessa, et Judas et Silas, qui étaient aussi prophètes, fortifièrent les frères par leurs exhortations. Le lien qui unissait tous les chrétiens, Juifs ou gentils, de toutes les assemblées, fut ainsi affirmé et resserré, selon ce qui est écrit : « En Christ, il n'y a ni Juif, ni Grec ; Christ est tout et en tous. » Tous les chrétiens sont « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps. » De l'effort de Satan pour faire du mal à l'Assemblée, Dieu tira une bénédiction précieuse.

Silas et Judas, après avoir séjourné quelque temps à Antioche, retournèrent en paix vers ceux qui les avaient envoyés. Mais il parait que le premier resta à Antioche ou qu'il y revint, car nous le retrouvons bientôt après comme compagnon de Paul,

C'est ce que nous verrons une autre fois, si le Seigneur le permet.



### Le jeune mousse.

Un soir, après une prédication de l'évangile, un jeune garçon s'approcha de celui qui avait parlé, et lui dit : « J'aimerais rester à la réunion de prières, car le Seigneur, ce soir, a attiré mon cœur à Lui. » On comprend que cela lui fut volontiers accordé, et, en s'en allant, il dit encore : « Je suis si heureux ; je suis sûr que maintenant j'appartiens à Jésus. »

Le lendemain, il rencontra le serviteur de Dieu. C'était un très pauvre garçon, ses habits tombaient en lambeaux, ses chaussures éculées n'avaient presque plus de semelles, et pour soutenir sa misérable vie, il cherchait à vendre quelques menus objets. Il les offrit au prédicateur qui n'en avait nul besoin, mais qui lui donna quelques centimes, et l'engagea à faire un peu route avec lui. Chemin faisant, le garçon lui dit : « J'ai été si heureux toute cette nuit ; je savais que tous mes péchés étaient pardonnés et que j'étais enfant de Dieu. »

Ils arrivèrent ainsi à un magasin tenu par un ami de l'évangile qui connaissait le prédicateur, et ils y entrèrent. Là, l'heureux garçon dit encore ce qui remplissait son cœur de joie : « Jésus m'a sauvé. » Sur ces entrefaites, vint à entrer un capitaine de vaisseau connu du marchand et dont le navire était sur le point de partir. Il venait payer un compte, et dit qu'il cherchait un mousse. Les deux amis lui suggérèrent la pensée de prendre le pauvre garçon qui était là et qui fut heureux de cette proposition. Le

capitaine y consentit, à condition qu'on l'habillerait proprement, et qu'on lui donnerait un petit trousseau. Cela fut fait. On lui fit prendre un bain, on lui coupa les cheveux, et, après un bon dîner et vêtu de ses nouveaux habits, il parut tout autre. Bientôt après il partit.

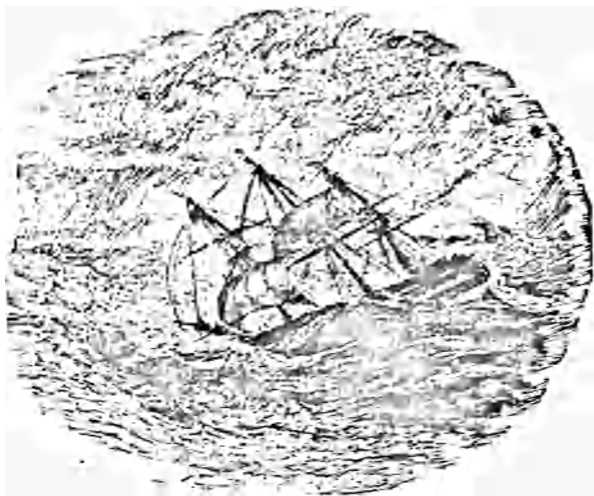
Son père était mort ; sa mère livrée à l'ivrognerie, l'avait abandonné, et il ne savait où la trouver ; il n'avait donc d'autres adieux à faire qu'à ses bons amis qui, pour l'amour de Christ, l'avaient aidé à commencer une nouvelle vie.

De G., le capitaine écrivit pour exprimer combien il était content de son nouveau mousse. De S., il écrivit encore, disant qu'il s'était beaucoup attaché au garçon qui était si bon, mais il ajoutait qu'il était tombé si malade, qu'il avait dû l'envoyer à l'hôpital. Le navire resta dans le port quelques jours, et le capitaine, le dimanche soir, avant le départ, alla voir l'enfant malade. Il le trouva mourant et arriva juste à temps pour recevoir son dernier adieu à ses amis de Londres : « Dites-leur que je les remercie de leur bonté et que je m'en vais vers Jésus. »

Le capitaine ne pouvait pas retenir ses larmes en racontant la fin triomphante de l'enfant. « Je ne vais jamais à l'église, » disait-il, « mais ce soir passé auprès du lit de mort de ce garçon m'a tout à fait brisé. C'était réellement beau de l'entendre parler de Jésus. »

Il était venu à Christ et était heureux en mourant. Le soir où il était venu au Sauveur, il ne se doutait guère que c'était la dernière réunion à laquelle il assistait. Mais il vint et fut sauvé. Et vous, jeune ami, c'est peut-être le dernier appel que ces lignes vous adressent. Oh ! venez à Christ sans tarder.

---



### La prière du marin englouti par les eaux.

Il y a environ vingt-cinq ans, un jeune homme eut l'occasion de visiter un bâtiment de commerce venant de la Baltique et qui était dans un des ports du sud de l'Angleterre. Il admira l'ordre parfait et la propreté de toutes les parties du navire, mais ce qu'il vit en entrant dans la cabine du capitaine l'impressionna surtout vivement. Dans un cadre placé dans l'endroit le plus en vue, étaient écrits, en lettres d'or, ces mots : « SOLI DEO GLORIA. » (A Dieu seul la gloire.)

Le capitaine prenait plaisir à expliquer le sens de ces paroles, et de dire à tous ceux qui visitaient son navire pourquoi il les avait placées là. C'était le mémorial d'un double salut : la vie de son corps avait été sauvée des eaux, et son âme de l'enfer. Écoutons son histoire, que je rapporterai aussi fidè-

lement que ma mémoire me le permettra. Je le laisserai parler.

« Il y a quelques années, je servais comme matelot sur un navire marchand de la Baltique, lorsque nous fûmes assaillis par un très mauvais temps. La tempête était si violente et dura si longtemps, que l'équipage était complètement épuisé par le travail incessant des pompes nécessité par plusieurs voies d'eau qui s'étaient déclarées. L'eau gagnait rapidement, en dépit de tous les efforts, et il devint bientôt évident pour chacun que le navire coulait. Il n'y avait aucun espoir. Le patron du vaisseau s'abandonna au désespoir et se retira dans sa cabine. Au point du jour, je grimpai sur la hune et, à ma grande joie, j'aperçus distinctement une voile à l'horizon. A cette époque je n'étais pas converti, mais il me vint à la mémoire qu'étant enfant, à l'école, j'avais lu quelque part, dans la sainte parole de Dieu, que « la foi pouvait mouvoir les montagnes. » Je pensai donc que, si seulement je pouvais croire, « avoir foi, » je pourrais être sauvé du naufrage par le moyen de ce navire que j'avais vu. Mais aussitôt, je me demandai : « N'est-ce pas *tenter* Dieu ? » Et cependant je ne pouvais m'empêcher de sentir qu'il était bien d'avoir *confiance* en Lui.

» Je descendis pour annoncer au capitaine la bonne nouvelle qu'un vaisseau était en vue. Je le suppliai de toutes mes forces de prendre courage et de monter sur le pont, et j'ajoutai que, si nous devons mourir, il fallait au moins mourir en hommes. Mais tous mes efforts furent vains ; la pensée de sa famille, de sa propre position désespérée, semblaient l'avoir complètement écrasé. Il me pria seulement de verser sur l'eau un peu de l'huile que nous avions à bord, pour diminuer en quelque mesure la force de la mer qui brisait sur nous.

» Remonté sur le pont, je vis que le navire avait évidemment aperçu nos signaux de détresse. Je retournai l'annoncer au capitaine, mais même cette heureuse nouvelle ne put le tirer de sa torpeur. Quels moments d'anxiété ! Car bien que le vaisseau se dirigeât vers nous, le nôtre descendait plus bas de minute en minute, et enfin coula avec tout son monde ; même les chaloupes furent englouties. Je me trouvai ainsi sous l'eau, sans rien que ma main pût saisir. En un instant, tout mon passé se présenta devant moi, moment terrible ! Dans mon âme surgit aussitôt cette pensée : « *Oh ! que je puisse seulement revenir à la surface, et dire : Seigneur, aie pitié de moi !* » Car je croyais qu'alors je pourrais mourir heureux. Tout à coup, je me sentis porté en haut. C'était une de ces grandes échelles en usage alors sur les navires marchands de la Baltique, qui, en remontant à la surface, m'avait emporté avec elle. Ainsi avait été exaucée mon ardente prière. « *A Dieu seul la gloire !* »

J'interromprai ici, pour un moment, le récit du capitaine, pour vous montrer, mon cher jeune lecteur, combien il est touchant de voir Dieu prêt à répondre à tout pauvre pêcheur qui désire se tourner vers Lui. « *Avant qu'ils crient, je répondrai, pendant qu'ils parlent, j'exaucerai.* » (Ésaïe LXX, 24.) Son regard, qui sonde tout, pénétrait les profondeurs du vaste océan. Il savait bien tout ce qui se passait dans le cœur de ce pauvre marin coulant à fond avec le navire et descendant aux portes de la mort. Il ne pouvait proférer une parole, mais son désir était aussi bien connu de Dieu que s'il l'eût crié à haute voix. Oui, il est « *le Dieu de toute grâce ;* » « *riche en miséricorde ;* » « *riche envers TOUS ceux qui l'invoquent ;* » « *ne voulant pas qu'aucun périsse.* » Puissiez-vous le croire, mon jeune lecteur, et en faire l'heureuse expérience. Puissiez-vous, dans le sentiment de vos péchés, dire

avec le pauvre marin : « Seigneur, aie pitié de moi ! » et il vous répondra.

Continuons l'histoire du capitaine.

« Lorsque j'atteignis la surface, je vis deux hommes de l'équipage flottant parmi quelques débris ; l'un était un matelot, bon nageur, et l'autre le mousse. Nous nous tîmes ferme, tous les trois, à l'échelle, et attendîmes avec anxiété que le navire s'approchât. Imaginez notre désespoir, en le voyant virer de bord et s'éloigner dans une autre direction !

» Comment cela arriva-t-il ? Il semble que ceux du vaisseau avaient vu le nôtre s'enfoncer, et que croyant, par erreur, avoir passé à l'endroit où il avait disparu sans apercevoir trace d'êtres humains, ils avaient tourné pour suivre leur propre route.

» Comment nous fûmes sauvés, je vais vous le dire. Le capitaine se sentait mal à l'aise d'avoir fait si peu de recherches. « *Retourne, retourne,* » lui disait une voix intérieure. « Eh bien, pour l'amour de Dieu, *retournons,* » répondit son second, à qui il faisait part de ses sentiments. A notre immense soulagement, nous vîmes le vaisseau revenir sur ses pas, et bientôt on nous aperçut et nous fûmes hissés à bord. Dès que j'eus mis les pieds sur le pont, je tombai à genoux devant tous, et rendis grâce à Dieu pour sa merveilleuse délivrance. Je la devais à Lui seul, oui : « A Dieu seul la gloire ! »

Il avait échappé à la mort, et il avait aussi trouvé grâce pour son âme.

Jeune lecteur, vous n'êtes pas exposé quant à votre corps au danger pressant où se trouvait ce marin, mais votre âme, si vous n'êtes pas sauvé, est exposée à être engloutie dans l'étang de feu et de soufre. Il y a un seul moyen d'échapper à ce sort terrible : C'est Jésus. Ah ! tournez-vous vers Lui, il ne se détournera pas de vous.



## Entretiens sur le livre des Juges.

GÉDÉON.

(Juges VI-VIII.)

LA MÈRE. — Nous avons vu comment l'Éternel avait encouragé Gédéon. Maintenant le moment d'agir était venu, et Gédéon, revenu vers ses trois cents hommes, leur dit : « Levez-vous, car l'Éternel a livré le camp de Madian entre vos mains. »

SOPHIE. — Mais comment avec une si petite troupe osa-t-il attaquer une si grande armée ?

LA MÈRE. — « Rien n'empêche l'Éternel de sauver, avec beaucoup ou peu de gens, » disait plus tard Jonathan à son serviteur (1), et Gédéon comprenait cela aussi. Il n'attaqua pas immédiatement les Madianites, mais, dirigé par la sagesse que Dieu lui donna, et confiant dans l'intervention puissante de l'Éternel, voici ce qu'il fit. Il divisa ses hommes en trois corps de cent hommes chacun, puis il donna à tous des trompettes, des cruches vides et des torches allumées dans les cruches (2).

SOPHIE. — Était-ce là leurs armes ?

LA MÈRE. — Ils avaient aussi, sans doute, leurs épées à leur côté, mais ce n'était pas de leurs épées qu'ils avaient d'abord à se servir ; c'était de ces instruments en apparence très inoffensifs, mais propres à produire l'effet que se proposait Gédéon. Dieu se sert des choses viles du monde pour annuler les choses fortes (3). Nous voyons cela partout et tou-

(1) 1 Samuel XIV, 6.

(2) « J'ai souvent vu, » dit un voyageur moderne, « les habitants de ces contrées porter leurs petites lampes à huile, la nuit, dans une cruche ou un vase de terre. »

(3) 1 Corinthiens I, 27, 28.

jours dans ses voies. Gédéon plaça ses trois bandes autour du camp endormi, lui-même restant avec l'une d'elles, et il leur dit : « Regardez ce que je vais faire, et faites de même. Quand j'arriverai au bout du camp, faites ce que je ferai. Quand je sonnerai de la trompette, moi et tous ceux qui sont avec moi, vous aussi vous sonnerez des trompettes autour de tout le camp, et vous direz : Pour l'Éternel et Gédéon ! »

SOPHIE. — Sais-tu, maman, à quoi cela me fait penser ? C'est que nous devons aussi regarder ce que Jésus a fait, et agir comme Lui.

LA MÈRE. — Et tu as raison, mon enfant. Il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces (1). Et, en particulier, il nous faut combattre Satan comme lui l'a fait, par la parole de Dieu et par la prière. Voyons donc ce que fit Gédéon. Un peu après le milieu de la nuit, lorsque tout le camp était plongé dans un profond sommeil, Gédéon et ses cent hommes s'avancèrent en silence près de l'extrémité du camp, et, tout d'un coup, sonnèrent de la trompette, et, brisant les cruches qu'ils tenaient en leurs mains gauches, firent briller dans les ténèbres de la nuit la lumière des torches. Au même instant, les deux autres troupes placées de chaque côté du camp les imitèrent, et tous ensemble firent retentir les airs des cris : « L'épée de l'Éternel et de Gédéon ! »

SOPHIE. — Quel effroi dut saisir les pauvres Madiantites soudainement réveillés par le son éclatant des trompettes et les cris des Israélites !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le cœur de ceux qui ne connaissent pas Dieu est aisément rempli de frayeur. L'éclat de trois cents torches et le son d'autant de trompettes pouvaient faire croire aux Madi-

(1) 1 Pierre II, 21.

nites qu'ils avaient affaire à une armée considérable. Aussi, dans le désordre des pensées qui suit un réveil subit, dans la confusion produite par les ténèbres, sans pouvoir discerner les ordres de leurs chefs, tous se mirent à courir, à pousser des cris de détresse et à fuir. Mais empêchés les uns par les autres, se prenant mutuellement pour des ennemis, toujours poursuivis et excités par le son incessant des trompettes, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres, et un grand nombre s'entre-tuèrent. Tous ceux qui restèrent s'enfuirent vers le Jourdain dans une déroute complète.

SOPHIE. — Est-ce que Gédéon ne les poursuit pas ?

LA MÈRE. — Sans doute ; mais non pas seul avec les trois cents hommes. Les troupes qu'il avait d'abord renvoyées se joignirent à lui. Maintenant que la foi de Gédéon et de sa petite bande avait remporté la victoire, les timides prirent courage. Gédéon envoya aussi des messagers aux Éphraïmites pour leur dire de garder les passages du Jourdain par où les Madianites auraient pu s'enfuir. C'est ce qu'ils firent. Ils s'emparèrent de deux des principaux chefs des Madianites, nommés Oreb et Zeëb, qu'ils tuèrent et dont ils apportèrent les têtes à Gédéon. Mais, en même temps, ils lui adressèrent des reproches.

SOPHIE. — Que leur avait-il donc fait ?

LA MÈRE. — Ils se plainquirent de ce que Gédéon ne les avait pas appelés à se joindre à lui, quand il commença la guerre contre Madian. C'était facile à dire, maintenant que la victoire était remportée ; mais si, au commencement, ils avaient eu vraiment à cœur la gloire de l'Éternel et le bien de son peuple, ils n'auraient pas eu besoin que Gédéon les invitât à se joindre à lui.

SOPHIE. — Je pense que Gédéon fut bien fâché contre eux.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Gédéon, conduit par l'Esprit de Dieu, comprenait qu'il ne doit pas y avoir de dissensions entre ceux qui font partie du peuple de Dieu. Et c'est à quoi nous devons nous appliquer aussi. Si quelqu'un même nous dit une parole blessante, ou nous accuse injustement, nous devons répondre avec douceur. C'est ce que fit Gédéon. Il fit ressortir devant les Éphraïmites le grand service qu'ils avaient rendu à Israël et l'excellence de leur tribu. « Les grappillages d'Éphraïm ne sont-ils pas meilleurs que la vendange d'Abiézer ? » leur dit-il ; « Dieu a livré en vos mains Oreb et Zeëb ; qu'ai-je pu faire en comparaison de vous ? » « La réponse douce apaise la fureur, » est-il écrit (1), et ainsi les Éphraïmites furent satisfaits. L'apôtre nous dit : « Que, dans l'humilité, l'un estime l'autre supérieur à lui-même, chacun ne regardant pas à lui-même, mais chacun aussi à ce qui est aux autres (2). » C'est ainsi que les querelles seront évitées.

SOPHIE. — C'était bien beau de Gédéon qui avait le premier exposé sa vie, et sans qui Israël n'aurait pas été délivré. Mais est-ce que tous les Madianites furent détruits ?

LA MÈRE. — Cent vingt mille étaient tombés ; il en restait quinze mille qui, avec leurs deux rois, Zébakh et Tsalmunna, avaient réussi à passer le Jourdain. Gédéon, suivi de ses trois cents hommes, continuait à les poursuivre. Nous voyons comme l'Éternel les avait bien choisis. Quoique fatigués, ils ne s'arrêtaient pas. Il y avait en eux, comme en Gédéon, un dévouement entier, un complet oubli d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'il en doit être dans le combat chrétien

(1) Proverbes XV, 1. — (2) Philippiens II, 3, 4.

et le service du Seigneur. Comme Paul le dit de lui-même : « Abattus, mais ne périssant pas, » et « nous ne nous lassons point (1). »

SOPHIE. — Je pense, maman, que si l'on aime quelqu'un, on ne se lasse pas de se fatiguer pour lui. Paul aimait le Seigneur Jésus, voilà pourquoi il ne se décourageait pas de travailler pour Lui.

LA MÈRE. — Tu as raison, ma chère fille, et que Dieu nous donne d'être comme lui. Mais en servant le Seigneur, on ne trouve pas toujours l'aide et l'encouragement de la part de ceux dont on serait en droit de l'attendre. C'est ce qu'éprouva Gédéon. Il demanda aux habitants de Succoth et de Pénuel du pain pour restaurer ses hommes fatigués. Les uns et les autres y répondirent par un refus insultant, mettant même en doute le succès de Gédéon, ce qui prouvait un manque de foi en l'Éternel et un manque de cœur pour son peuple. Gédéon passa outre, annonçant toutefois à ces hommes au cœur dur le châtement qu'il leur réservait à son retour. En effet, après avoir mis en déroute les ennemis et s'être emparé des deux rois, il revint et châtia ceux qui s'étaient refusés à soutenir la cause du peuple de Dieu.

SOPHIE. — Ils l'avaient bien mérité, maman. Gédéon ne leur demandait rien de bien difficile. Ce n'était pas d'exposer leur vie comme lui la sienne, mais d'aider ceux qui combattaient si vaillamment pour Israël. Cela devait lui faire beaucoup de peine de voir des Israélites si peu zélés.

LA MÈRE. — Sans doute. Bien longtemps après, l'apôtre Paul éprouva quelque chose de semblable, quand il se trouva aux prises avec des ennemis redoutables, Satan et les puissances de ce monde. Il

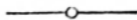
(1) 2 Corinthiens IV, 8, 9, 16.

était en prison et devait comparaitre devant le puissant empereur romain. Dans cette situation, au lieu de lui venir en aide, tous ses amis le laissèrent. « Dans ma première défense, » dit-il, « personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné (1). » Et penses-tu, Sophie, que l'apôtre ait demandé au Seigneur de les châtier ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. C'était tout autre chose. Gédéon était sous la loi qui demandait vengeance contre les ennemis de l'Éternel, et ceux qui se joignaient à eux ; mais Paul était l'imitateur du Seigneur Jésus qui priaït pour ses ennemis.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et cela fait une immense différence. Aussi Paul, rempli de l'Esprit de son Maître, dit-il : « Que cela ne leur soit pas imputé. » Et il ajoute cette belle parole : « Le Seigneur s'est tenu près de moi, et m'a fortifié. » Tous pouvaient abandonner Paul et, sans doute, il en souffrait dans son cœur, mais quelqu'un était là, qui ne l'abandonnait pas : le Seigneur était avec lui ; cela lui suffisait pour le consoler et lui faire remporter la victoire. Et il peut dire aussitôt : « J'ai été délivré de la gueule du lion. » Il en fut de même de Gédéon. L'Éternel se tint près de lui pour le fortifier, en dépit de tout le mauvais vouloir des gens de Pénuel et de Succoth. Les deux rois de Madian furent mis à mort, la force des ennemis d'Israël fut anéantie, et le peuple entièrement délivré et enrichi des dépouilles des Madianites. « Madian, » est-il dit, « fut humilié devant les fils d'Israël, et il ne leva plus sa tête. Et le pays fut en repos durant quarante ans, aux jours de Gédéon. »

(1) 2 Timothée IV, 16, 17.



## L'Église ou l'Assemblée.

XVIII. — SECOND VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.

### L'ÉVANGILE PORTÉ EN EUROPE.

Après avoir séjourné quelque temps à Antioche, Paul, constamment occupé du Seigneur et de son œuvre, dit à Barnabas : « Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir comment ils vont. » Toujours ce fidèle serviteur de Jésus eut à cœur le bien des assemblées. Il ne se contentait pas d'avoir annoncé l'évangile et amené des âmes à Christ, mais son ardent désir et l'objet de ses prières était que les saints fussent instruits et fortifiés, afin de marcher d'une manière digne du Seigneur.

Barnabas était disposé à se rendre à l'invitation de Paul, mais il voulait que son neveu Jean, surnommé Marc, les accompagnât. Vous vous rappelez, mes enfants, que Marc était parti avec les deux apôtres lors de leur premier voyage, mais que, découragé dès le début, il était retourné à Jérusalem. Il avait mis la main à la charrue et avait regardé en arrière ; et Paul pensait qu'il n'était pas propre à affronter de nouveau des difficultés devant lesquelles il avait reculé une première fois.

Il y eut donc un dissentiment entre les deux apôtres, et même de l'irritation, ce qui n'aurait pas dû être, car l'irritation dans le cœur est un fruit de la chair et non de l'Esprit. Le résultat fut qu'ils se séparèrent. Barnabas prit Marc avec lui et partit pour l'île de Chypre, sa patrie. Barnabas, sans doute, continua à être employé dans l'œuvre du Seigneur ; Marc aussi fut formé par la grâce pour le service, comme Paul nous le fait comprendre dans une de ses épîtres, mais l'Esprit Saint ne nous parle plus d'eux dans l'histoire qu'il trace de l'établissement

de l'Église. Paul, abandonné par son ancien compagnon, choisit, pour aller avec lui, Silas dont il avait apprécié le dévouement pour le Seigneur et qui, dès lors, ne le quitta plus. Ils partirent, recommandés, comme la première fois, à la grâce de Dieu par les frères. Cela ne nous est pas dit au sujet de Barnabas, et nous pouvons en conclure que l'assemblée d'Antioche approuvait Paul dans sa décision à l'égard de Marc.

Au lieu de suivre le même chemin que dans son premier voyage avec Barnabas, et pour ne pas aller où celui-ci travaillait déjà, Paul se rendit par terre aux dernières villes qu'il avait évangélisées, c'est-à-dire Derbe et Lystre. Pour cela, il eut à traverser une partie de la Syrie et la Cilicie. Partout il rencontrait des assemblées que la grâce de Dieu avait formées. Combien le cœur de l'apôtre devait être réjoui ! Il n'avait pas à prêcher devant des Juifs hostiles ou des païens aveuglés, mais à fortifier par ses exhortations et ses enseignements, des âmes qui connaissaient Jésus. Il pouvait déployer devant elles toutes les richesses de l'amour de Christ, le Chef de l'Assemblée, afin de les fonder et les enraciner dans cet amour.

Arrivé à Derbe et à Lystre, il s'adjoignit un autre compagnon de travail. C'est Timothée, dont le nom vous est bien connu, mes enfants. Il avait, sans doute, été converti lors du premier passage de Paul, qui l'appelle son enfant bien-aimé. Depuis, ce jeune chrétien avait marché fidèlement ; les frères de Lystre et d'Iconium lui rendaient un bon témoignage. Rien n'est beau comme de voir des jeunes hommes, des jeunes filles, au milieu d'un monde rempli de convoitises et de péché, être dévoués au Seigneur et avoir un bon témoignage. Puissiez-vous, mes enfants, être de jeunes Timothées.



Par l'action d'un prophète, Timothée avait été désigné de Dieu pour l'œuvre ; le témoignage de tous l'avait reconnu, et les anciens l'avaient approuvé par l'imposition des mains ; puis Paul lui avait conféré, par l'imposition de ses mains, le don de grâce qui distinguait Timothée pour l'œuvre qu'il devait accomplir.

Mais Timothée était fils d'une femme juive croyante et d'un père grec. Un tel mariage n'était pas conforme à la loi juive. Pour les Juifs, ç'aurait été un scandale que Paul menât Timothée avec lui pour annoncer l'évangile. A cause donc des Juifs, et dans un esprit de condescendance et de grâce, Paul assujettit Timothée à la circoncision. Paul ne regardait pas cela comme une condition de salut pour Timothée, ainsi que le pensaient ceux qui avaient voulu obliger les chrétiens à se soumettre à la loi juive, mais il ne voulait pas qu'il y eût un prétexte pour les Juifs de rejeter sa prédication.

Paul, avec ses deux compagnons, continua son voyage. Comme ils passaient dans les villes où il y avait des assemblées chrétiennes, ils remettaient à celles-ci les ordonnances établies par les apôtres et les anciens de Jérusalem, afin qu'elles fussent gardées, et qu'ainsi le lien entre toutes les assemblées fût affirmé et maintenu. En même temps, ces ordonnances étaient une barrière opposée aux chrétiens d'entre les Juifs qui auraient voulu assujettir les gentils à la loi de Moïse. Les assemblées que visitaient les envoyés de Christ, étaient ainsi affermisses dans la foi et croissaient en nombre de jour en jour. L'Église, l'Assemblée et la Maison de Dieu sur la terre, s'édifiait par les travaux des ouvriers du Seigneur et l'action du Saint-Esprit.

Mais Dieu allait diriger son serviteur dans un autre champ. Paul avait passé par la Phrygie et la

grande province de Galatie, annonçant l'évangile. L'Esprit Saint avait agi avec puissance parmi les Galates ; un grand nombre avaient été convertis et plusieurs assemblées s'étaient formées. Les chrétiens de Galatie avaient témoigné une grande affection à l'apôtre qui s'était aussi beaucoup attaché à eux. Mais des docteurs juifs se glissèrent plus tard parmi eux, et, malgré les ordonnances des apôtres, réussirent à leur persuader qu'ils devaient s'astreindre à l'observation de la loi de Moïse. En même temps, ils mettaient en doute l'apostolat de Paul. Celui-ci dut leur écrire une lettre très sévère, parce que vouloir joindre la loi à l'évangile, c'est renverser celui-ci.

Paul et ses compagnons, partis de la Galatie, voulaient annoncer la parole dans cette partie de l'Asie mineure appelée plus spécialement l'Asie, mais l'Esprit Saint, qui les dirigeait, les en empêcha ; ils désirèrent alors aller plus au nord, en Bithynie, mais leur saint directeur, l'Esprit de Jésus, ne le leur permit pas non plus. Qu'ils étaient heureux de marcher ainsi sous la direction de Dieu. Mais c'est ce qui arrive toujours lorsqu'on s'attend à Lui. Ils se dirigèrent donc vers la Troade, contrée située au bord de cette partie de la mer Méditerranée appelée aujourd'hui l'Archipel, et en face de la Macédoine, province au nord de la Grèce, célèbre dans l'histoire ancienne et qui fait partie maintenant de l'empire turc.

Là, Paul, toujours occupé de l'œuvre du Seigneur, annonça l'évangile, et nous verrons plus tard qu'une assemblée s'y était formée, dans laquelle Paul se trouva une autre fois. Mais là aussi, les serviteurs du Seigneur apprirent pourquoi Dieu les avait dirigés de ce côté. Nous ne connaissons pas toujours d'abord les desseins de Dieu à notre égard et pourquoi il

nous conduit dans une tout autre direction que celle que nous pensions devoir suivre. Mais pour le cœur qui Lui est soumis tout s'éclaircit une fois.

Une nuit, Paul eut une vision, sans nul doute envoyée de Dieu. Il vit un homme macédonien qu'il reconnut pour tel à son costume et à son langage. Cet homme se tenant devant l'apôtre, lui dit : « Passe en Macédoine, et aide-nous. » Paul, rempli des pensées de Dieu, et sachant qu'il avait pour mission d'évangéliser les nations, comprit immédiatement avec ses compagnons que le Seigneur les appelait à porter le nom de Jésus dans ces nouvelles contrées, que l'Assemblée devait s'étendre aussi là et encore plus loin.

Ils quittèrent donc la Troade, passèrent la nuit dans l'île de Samothrace, et étant partis le lendemain, ils se dirigèrent vers la ville maritime de Néapolis où ils débarquèrent. Cette ville qui se nomme maintenant la Cavala, a un port important, mais les messagers du Seigneur ne s'y arrêtèrent pas ; ils se dirigèrent vers la ville de Philippes où Dieu avait une œuvre merveilleuse à accomplir. Nous en parlerons une autre fois. Je voudrais seulement vous faire remarquer, mes enfants, un fait bien intéressant. C'est que, dans la Troade, un nouveau et fidèle compagnon se joignit à Paul. C'est Luc, que Paul appelle, dans une de ses épîtres, le médecin bien-aimé, qui écrivit l'évangile qui porte son nom et le merveilleux récit des Actes qui nous fait connaître l'établissement de l'Église chrétienne sur la terre. Luc demeura le dévoué compagnon d'œuvre de Paul, à travers les travaux, les peines et les dangers de celui-ci. Et la dernière fois qu'il est fait mention de lui, c'est quand Paul est en prison à Rome, abandonné de tous et sur le point de marcher au supplice. Alors le bienheureux apôtre écrit : « Luc seul est

avec moi. » Heureuse place pour Luc, témoignage honorable devant le Seigneur, transmis à travers les siècles, et que Dieu n'oubliera pas.



### Celui-ci.

Ces deux petits mots, mes enfants, sont souvent employés dans le Nouveau Testament en parlant du Seigneur Jésus.

Nous voyons les pharisiens et les scribes s'en servir, dans le chapitre XV de l'évangile de Luc. Les pharisiens, pour la très grande partie, étaient des hommes qui faisaient grand étalage de vertu et de sainteté, mais dont le cœur n'avait jamais été tourné vers Dieu, qui n'avaient jamais été réellement convertis. Ils se croyaient meilleurs que les autres gens, et regardaient avec mépris les pauvres pécheurs qui venaient auprès du Seigneur Jésus. Ils le haïssaient à cause de sa bonté et parce qu'il censurait leur hypocrisie, et, en se moquant de Lui, ils disaient avec dédain :

« CELUI-CI reçoit des pécheurs. »

Précieuse vérité aujourd'hui comme alors, car Jésus reçoit encore les pécheurs.

J'espère qu'aucun de vous, mes chers jeunes lecteurs, n'est un petit pharisien, se vantant d'être meilleur que ses camarades ou que ses frères et sœurs, car les pharisiens n'avaient point de part à la bénédiction que Jésus apportait. Tandis que Jésus recevait les pécheurs, il laissait les pharisiens où ils se plaçaient eux-mêmes. Dieu a dit : « Il n'y a personne qui fasse le bien, » de sorte qu'il ne sert à rien de prétendre comme eux que l'on est bon, que l'on est juste, que l'on n'a pas besoin d'un Sauveur.

Mais quand l'on sait qu'on est un pauvre pécheur perdu, comme il est précieux de savoir que « celui-ci reçoit des pécheurs. »

Dans l'évangile de Jean (chapitre XVIII, 40), il est parlé d'une multitude de gens de toutes les classes, qui se trouvaient rassemblés devant Pilate, le gouverneur romain. Il leur parle de ses deux prisonniers, l'un le Seigneur Jésus, si plein d'amour et de bonté, en qui Pilate lui-même ne trouvait aucun crime ; l'autre un méchant meurtrier, le brigand Barabbas. Pilate demande à la foule lequel des deux elle voudrait voir relâcher.

« Oh ! » pensez-vous, « sûrement tous vont s'écrier : Nous voulons qu'on relâche Jésus, nous ne voulons pas d'un meurtrier. » Eh bien, écoutez : « Tous s'écrièrent encore, disant :

*Non pas CELUI-CI, mais Barabbas. »*

Dites-vous aussi : « Non pas Celui-ci ? » Si vous choisissez quelque chose de préférence au Seigneur Jésus, vos plaisirs, vos amis, vos péchés, vous faites comme la multitude qui criait : « Non pas celui-ci. »

L'évangile de Luc (chapitre XXIII, 41) nous parle d'un malfaiteur qui se servit des mêmes paroles en parlant de Jésus. Nous ne savons pas grand'chose de lui, sinon qu'il avait été si méchant qu'on l'avait condamné à être crucifié. La crucifixion était la mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse. Ce brigand avait été crucifié avec un autre, en même temps que le Seigneur Jésus, et d'abord il s'était joint à son compagnon pour injurier le Seigneur. Mais lorsqu'il vit que Jésus ne répondait pas, qu'au lieu de s'irriter contre ses meurtriers, il pria pour eux, le cœur de ce misérable brigand fut touché, et il se mit à reprendre son compagnon, disant que, pour eux, ils souffraient avec justice la peine due à leurs crimes, « mais, » ajouta-t-il,

« CELUI-CI n'a rien fait qui ne se dût faire. »

Ensuite, s'adressant au Seigneur, il lui demanda de se souvenir de lui quand il viendrait dans son royaume. Et le Seigneur qui n'a jamais repoussé personne, quelque mauvais que l'on ait été, répondit : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » Oui, mes enfants, ce que disait le brigand était vrai. Celui qui était cloué près de lui sur une croix n'avait rien fait qui ne se dût faire. Il était et avait toujours été « saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, » et s'il était attaché à la croix, c'était pour sauver des pécheurs comme le pauvre brigand, et pouvoir leur donner une place dans le paradis. Il est toujours le même ; et, si vous allez à Lui, comme le fit le brigand, il vous recevra et vous bénira aussi.

Dans l'évangile de Matthieu (chapitre XXVII, 54), il est parlé d'un centurion romain, c'est-à-dire d'un chef qui commandait à cent soldats. Presque tous les Romains adoraient des faux dieux, tels que Jupiter, Apollon et d'autres. Il est probable que ce centurion était aussi un idolâtre et ne connaissait pas le vrai Dieu. Il se tenait avec ses soldats auprès des croix, et avait, sans doute, entendu les paroles qui étaient sorties des saintes lèvres du Sauveur, lorsque les ténèbres l'enveloppaient. Puis, lorsque Jésus eut crié d'une forte voix et eut rendu l'esprit, quand la terre trembla et que les rochers se fendirent, tout ce que put dire le centurion fut :

« Certainement CELUI-CI était Fils de Dieu. »

Et il avait raison ; car, bien que Jésus fût vraiment un homme, il était aussi véritablement le Fils de Dieu. Sans cela, jamais il n'aurait pu sauver une âme. Mais il était et il est le Fils de Dieu, c'est Lui qui a fait et soutient toutes choses par sa puissance, et il a donné sa vie, afin que tout pauvre pécheur

qui croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle par son précieux nom.

Au chapitre IX des Actes, vous pouvez lire l'histoire du premier, c'est-à-dire du plus grand des pécheurs. Il était un persécuteur et un blasphémateur, qui haïssait Dieu et Christ. C'était Saul de Tarse, plus tard l'apôtre Paul. Les yeux du Seigneur l'avaient suivi, lorsqu'il allait à Damas pour persécuter les saints. Sur le chemin, une lumière venant du ciel et plus éclatante que le soleil, brilla autour de lui, et la voix du Seigneur se fit entendre, pénétra profondément dans son âme et lui montra le besoin qu'il avait d'un Sauveur. Jésus lui-même, Jésus maintenant dans la gloire, parlait à son ennemi, à celui qui persécutait ses disciples. Et le Seigneur, dans sa grâce, sauva le persécuteur et l'envoya annoncer à tous cette bonne nouvelle :

« Sachez que par Lui » — par Christ — « vous est annoncée la rémission des péchés, ... et que, par lui, quiconque croit est justifié de tout.

Maintenant, mon cher jeune lecteur, laissez-moi vous demander : Croyez-vous en « Celui-ci, » duquel toutes ces différentes personnes parlaient, Celui que le monde a rejeté, mais qui reçoit les pécheurs, qui les sauve et les introduit dans le paradis, si méchants soient-ils, Celui qui est le Fils de Dieu, le Seigneur de gloire, venu pour vous sauver aussi, et qui ne vous repoussera pas si vous venez à Lui ? Croyez-vous en Lui ? Êtes-vous sauvé par Lui ?

---

## Péchés effacés.

— Je ne puis comprendre ce que deviennent tous les péchés que Dieu pardonne, disait un petit garçon assis aux genoux de sa mère.

— Pourrais-tu me dire, Charles, où sont tous les chiffres que tu as écrits hier sur ton ardoise, quand tu faisais les additions ?

— Je les ai tous effacés, maman.

— Et où sont-ils donc ?

— Nulle part, ils ne sont plus du tout.

— Eh bien, mon enfant, il en est de même de nos péchés. Si nous croyons au Seigneur Jésus, nos péchés ne sont plus ; ils sont tous effacés, pour ne plus jamais être rappelés.

« C'est moi, c'est moi qui efface les transgressions à cause de moi-même ; et je ne me souviendrai pas de tes péchés. »  
(Ésaïe XLIII, 25.)

« Autant l'orient est éloigné de l'occident, autant il a éloigné de nous nos transgressions. »  
(Psaume CIII, 12.)

---

Ici-bas, sur cette terre,  
Tout change, tout disparaît ;  
Plaisir, joie ou peine amère  
N'ont qu'un court instant d'arrêt  
Ici-bas, sur cette terre.

Christ, le Rocher séculaire,  
Est l'abri sûr de mon cœur ;  
En Lui rien n'est éphémère,  
Seul Il donne un vrai bonheur,  
Christ, le Rocher séculaire.





### Les merveilleuses voies de Dieu.

Dans une petite ville d'Angleterre, vivait une veuve qui n'avait qu'un seul fils. Elle connaissait le Seigneur Jésus depuis longues années, aussi son plus ardent désir et le sujet constant de ses prières était-il que son fils s'attachât aussi, de bonne heure, au Sauveur. Dès qu'il fut capable de comprendre, elle commença à lui parler de l'amour du bon Berger qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, » et qui aime à les bénir. Plus tard, elle l'instruisit dans les Saintes Écritures, demandant, en même temps, chaque jour au Seigneur d'ouvrir le cœur de son enfant et de faire porter du fruit à la bonne semence déposée en lui.

Mais rien ne semblait produire d'effet. Charles recevait tout, sauf la vérité divine. Son cœur restait insensible aux exhortations et aux prières de sa mère.

Il devint grand garçon. Sa mère ne cessait pas d'adresser pour lui au Seigneur de ferventes supplications, mais Charles persistait dans son indifférence. Il sembla même devenir pire, recherchant des compagnons de plaisir légers et insoucians comme lui, et avec lesquels il se livrait à toutes sortes de sottises et de polissonneries. On peut juger du chagrin et des inquiétudes que causait à sa pauvre mère une telle conduite. Il semblait que ses prières ne dussent jamais être exaucées, aussi l'angoisse de son âme était grande. Chers enfants, pensez à la douleur que vous faites éprouver à vos parents, quand vous ne vous conduisez pas bien. Le Seigneur en prend connaissance.

Un ami de la mère de Charles s'était aperçu de ses inquiétudes, et comme il l'exhortait à se confier entièrement au Seigneur et à rester calme : « J'aimerais bien le faire, » répondit-elle ; « mais j'ai toujours comme un sentiment que mon fils va tout à coup être retiré de ce monde ; et que deviendra alors sa pauvre âme ? »

Ce pressentiment sembla devoir s'accomplir. Un jour, on apporta à la pauvre mère la terrible nouvelle que son fils était tombé dans une eau profonde et s'était noyé. Comment décrire l'effroi et l'angoisse dont elle fut saisie ? A peine eut-elle la force de courir sur le lieu du sinistre. Arrivée là, elle vit, en effet, le corps inanimé de son fils couché sur le rivage. On l'avait retiré de l'eau et l'on cherchait par tous les moyens possibles de le rappeler à la vie. Longtemps tous les efforts demeurèrent vains. Cinq longues et pénibles heures s'écoulèrent ainsi sans

résultat apparent. Enfin, sa poitrine se souleva légèrement; la respiration se rétablit insensiblement, et peu après Charles ouvrit les yeux. Son premier mot fut : « Maman. » Elle était là, à genoux près de lui, et, la voyant, il arrêta sur elle un long et affectueux regard, mais il était encore hors d'état de parler. La mère cependant, fondant en larmes, couvrait de baisers son enfant revenu à la vie.

Ce ne fut qu'un certain temps après que Charles, transporté dans un lit et ayant repris quelques forces, prit la main de sa mère et lui dit : « Où aurais-tu pensé que je fusse allé, chère maman, si l'on ne m'avait pas sauvé ? »

— Pourquoi me fais-tu cette question, mon enfant ? répondit-elle.

— Je vais te le dire, continua Charles. Tu aurais certainement pensé que j'étais perdu pour toujours. Mais tu te serais trompée. Tu m'aurais retrouvé là-haut, auprès de Jésus. Il est malheureusement vrai que, jusqu'à présent, mon cœur était resté tout à fait indifférent. Tes prières et tes exhortations n'avaient fait aucune impression sur moi. Je voulais jouir de la vie, et je m'efforçais de ne penser ni à la mort, ni à l'éternité. Mais, au moment où j'enfonçais dans l'eau, cette pensée me saisit : « Tu es perdu pour toujours. » La multitude de mes péchés et les terreurs du jugement se dressèrent soudain devant moi. Je criai « grâce, » et, au même instant, mon cri fut exaucé. Dieu dirigea mes regards sur la croix, et il me sembla entendre ces paroles consolantes : « Ne crains pas ; les péchés te sont pardonnés. » Plusieurs des exhortations affectueuses que tu m'avais si souvent adressées passèrent comme un éclair dans mon âme. Je pensai à ton amour pour moi. Puis, avec un cœur allégé et heureux, et dans la pleine certitude que je m'en allais vers Jésus, je

perdis connaissance. Je ne sais rien de ce qui m'est arrivé depuis, jusqu'au moment où je t'ai vue près de moi. Certainement, chère maman, le Seigneur a permis que je ne mourusse pas, afin que tu eusses la joie d'apprendre qu'il avait exaucé tes prières.

Qui pourrait dire les sentiments de la mère, passant ainsi de l'angoisse la plus profonde à la joie la plus vive. Pour elle, son fils était deux fois revenu à la vie ; il avait recouvré la vie pour un peu de temps ici-bas, il possédait la vie de Dieu pour l'éternité. Sa bouche ne pouvait rien exprimer, mais son cœur débordait d'actions de grâces envers Celui qui avait montré, d'une manière si merveilleuse, les richesses de sa grâce et de son amour.

Depuis ce jour, Charles manifesta par sa marche fidèle et sérieuse la réalité de sa conversion, de l'œuvre que Dieu avait opérée en lui.

Cher jeune lecteur, puisses-tu apprendre maintenant à connaître le Sauveur. Tu es pécheur comme Charles ; tu as, sans doute, été sollicité plus d'une fois de venir à Jésus pour que tes péchés soient effacés. Aussi longtemps que tu ne l'as pas fait, tu es sous la condamnation ; la colère de Dieu demeure sur toi. Si tu mourais dans cet état, tu serais perdu pour toujours. Ne raisonne pas, en disant : « Il sera temps de me convertir quand je serai en danger ; » tu attirerais sur toi une plus grande condamnation. Ce serait mépriser la grâce de Dieu qui t'est offerte aujourd'hui. Pense à ces paroles : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »



## L'agneau perdu.

Un jeune agneau,  
Loin du troupeau,  
S'était enfui dans la lande déserte ;  
Seul il errait  
Et s'égarait :  
Faible, impuissant, il courait à sa perte.

Tant que l'azur  
Brillant et pur,  
Radieux luit au-dessus de sa tête,  
Il court et rit,  
Joue et bondit :  
Il ne voit pas le danger qui s'apprête.

Car le jour fuit,  
La sombre nuit  
Monte et recouvre au loin la vaste plaine ;  
Puis luit l'éclair,  
Au sein de l'air,  
La foudre éclate et le vent se déchaîne.

L'agneau gémit,  
Son cœur frémit,  
L'effroi le gagne et dissipe sa joie.  
Et, près de lui,  
Des yeux ont lui :  
C'est l'ennemi qui va saisir sa proie.

Que devenir ?  
Où donc s'enfuir ?  
La mort est là — mort cruelle et terrible !  
Non, plus d'espoir  
De le revoir,  
Son doux bercail, sa demeure paisible.

---

Mais le berger  
Sait son danger ;  
Il veut sauver le cher agneau qu'il aime.  
Plus de repos !  
Par monts, par vaux,  
Sans s'épargner, il le cherche lui-même.

La soif, la faim,  
Labeurs sans fin,  
N'arrêtent point ce berger si fidèle ;  
Sombres torrents,  
Loups ravissants,  
Il brave tout pour sauver le rebelle.

Son pied lassé  
A traversé  
Taillis épais, ronce qui s'entrelace,  
Et sur son front,  
Comme un affront,  
L'épine a mis une sanglante trace.

Même la mort,  
Douloureux sort,  
Devant lequel a frissonné son âme,  
N'arrête pas  
Son cœur, ses pas,  
Il veut l'agneau : — son amour le réclame.

---

Il l'a trouvé,  
Il l'a sauvé,  
L'agneau perdu, — sur son cœur il le presse ;  
Puis il le met,  
Repos parfait !  
Sur son épaule avec grande allégresse.

Bien doucement  
Et tendrement,  
En sa maison, le berger le ramène,  
Et tout heureux  
Et bien joyeux,  
Il a bientôt mis en oubli sa peine.

Voisins, amis,  
Tous réunis  
A son appel, prennent part à sa joie  
D'avoir trouvé,  
D'avoir sauvé,  
L'agneau mourant dans sa funeste voie.

---

Tel du Sauveur  
Le tendre cœur  
L'a fait, enfant, descendre sur la terre,  
Pour te chercher  
Et t'arracher  
Au triste lieu d'éternelle misère.

Il s'est offert :  
Il a souffert  
En ce bas lieu, loin des splendeurs divines ;  
Enfant, pour toi,  
Ce divin Roi  
Fut flagellé, puis couronné d'épines.

Et sur la croix,  
Infâme bois,  
Ce bon Sauveur a terminé sa vie,  
Afin qu'un jour  
Au saint séjour  
Il donnât place à ton âme ravie.

Entends sa voix,  
Accours et vois  
Ses bras ouverts : Il veut t'avoir toi-même,  
Et dans son sein,  
Abri divin,  
Te recueillir : oh ! viens, car Jésus t'aime.

---

## Entretiens sur le livre des Juges.

### HISTOIRE D'ABIMÉLEC.

#### (Juges IX.)

LA MÈRE. — Après la victoire si complète remportée sur les Madianites, Dieu permit que la fidélité de Gédéon fût mise à l'épreuve. Les enfants d'Israël lui proposèrent de devenir leur roi et ses descendants après lui. « Domine sur nous, » lui dirent-ils, « et toi et ton fils, et le fils de ton fils, car tu nous as sauvés de la main de Madian. »

SOPHIE. — Il me semble, maman, que les Israélites ne pensaient pas à Dieu, en disant cela à Gédéon. C'est l'Éternel qui les avait sauvés. Sans Lui, Gédéon n'aurait rien pu faire.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Et les Israélites ne se demandaient pas non plus si c'était la volonté de Dieu ; ils suivaient leur propre pensée. Le fidèle serviteur de Dieu repousse la proposition qui lui est faite et, dans sa réponse, tourne les regards des Israélites vers leur vrai Libérateur, l'Éternel. « Je ne dominerai point sur vous, » dit-il, « et mon fils ne dominera point sur vous ; l'Éternel dominera sur vous. » Toujours les vrais serviteurs de Dieu ont refusé la gloire pour eux-mêmes et l'ont rendue à Dieu (1). Mais si Gédéon refusa la royauté, il fit cependant une demande aux Israélites : « Donnez-moi chacun de vous, » dit-il, « les anneaux de votre butin. » C'étaient des anneaux d'or que portaient les Madianites aux oreilles et peut-être au nez. Les Israélites lui répondirent : « Nous les donnerons volontiers. » Ils éprouvaient une vive reconnaissance pour

(1) Lisez à ce sujet Actes III, 12, 13 ; XIV, 14, 15 ; 1 Corinthiens III, 5.



Gédéon et étaient heureux de lui en donner une preuve.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Gédéon voulait faire de ces anneaux ? Était-ce pour lui-même qu'il les demandait ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Gédéon ne voulait pas s'enrichir. Il ne demandait rien pour lui-même. Avec tous ces anneaux et d'autres dépouilles provenant des Madianites, il fit un éphod qu'il plaça à Ophra, sa ville.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce que c'était que cet éphod ?

LA MÈRE. — Un éphod était une espèce de mantelet sans manches, attaché autour du corps par une ceinture tirée de l'éphod même. Les sacrificateurs le mettaient par-dessus leurs autres vêtements, dont il formait la pièce essentielle quand ils accomplissaient les cérémonies du culte. Même les sacrificateurs des idoles en portaient un (1). Pour indiquer la cessation de tout culte chez les Israélites, rejetés et dispersés à cause de leurs péchés, le prophète Osée dit qu'ils « resteront beaucoup de jours... sans sacrifice... et sans éphod (2). » Le souverain sacrificateur de l'Éternel avait un éphod d'une grande richesse, fait selon le modèle même que Dieu en avait donné à Moïse (3).

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir ce que Gédéon voulait faire de cet éphod dans sa ville. Il n'avait pourtant pas la pensée d'avoir une idole dans sa ville, lui qui avait renversé l'autel de Baal ?

LA MÈRE. — Je ne le pense pas, Sophie. Gédéon resta certainement attaché à l'Éternel jusqu'à la fin, car « le pays fut en repos durant quarante ans, aux

(1) Juges XVII, 5. — (2) Osée III, 4.

(3) Exode XXVIII, 5-14.

jours de Gédéon, » est-il dit. Il fit peut-être cet éphod dans la pensée d'honorer Dieu, comme un trophée et un mémorial de la victoire que l'Éternel avait accordée aux Israélites, et afin que ceux-ci s'en souvinsent. Peut-être aussi, était-ce dans le but d'offrir à Ophra des sacrifices à l'Éternel, sur l'autel que l'Éternel lui avait dit d'élever. Il avait, sans doute, une bonne intention ; mais cela ne suffit pas pour honorer Dieu. Gédéon n'avait reçu aucun ordre de Dieu pour faire un éphod ; et il aurait dû se souvenir qu'à Silo était le tabernacle, l'autel de l'Éternel, le souverain sacrificateur établi de Dieu et qui seul portait l'éphod consacré par l'Éternel. C'était là que l'Éternel avait mis son nom, et là que Gédéon aurait dû ramener le peuple (1), pour rendre culte à Dieu. Il ne le fit pas, et la parole de Dieu le blâme en disant que « tout Israël se prostitua là, » c'est-à-dire se détourna de Dieu à Ophra, et que « cela devint un piège pour Gédéon et pour sa maison. » Non seulement il faut adorer Dieu, mais il faut le faire de la manière que sa parole le prescrit et non selon nos propres pensées. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que, quand « Gédéon fut mort, les fils d'Israël retournèrent et se prostituèrent aux Baals (c'est-à-dire les adorèrent), et ils s'établirent Baal-bérith pour dieu. »

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel punit encore les Israélites en envoyant contre eux des nations ennemies pour les assujettir ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Leur châtement fut des divisions intestines. Ils se combattirent entre eux. Quand le cœur est éloigné de Dieu, il devient la proie des convoitises et de toute espèce de passions coupables (2). C'est ce que l'on voit dans la conduite

(1) Lisez Deutéronome XII, 4-14.

(2) Romains I, 21-24 ; Tite III, 3.

des Israélites après la mort de Gédéon. Ils commencèrent par se livrer à l'idolâtrie, puis tombèrent dans toutes sortes de méchancetés.

SOPHIE. — Est-ce qu'il n'y eut point de juge pour continuer à gouverner les Israélites ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Dieu, qu'ils avaient abandonné, les laissa pour un temps livrés à eux-mêmes, et ce fut une triste époque où se montra toute la méchanceté du cœur sans Dieu. La famille de Gédéon était très nombreuse. Il avait soixante-dix fils qui demeuraient avec lui, à Ophra, et un autre, nommé Abimélec, qui restait à Sichem (1), d'où était sa mère. Cet Abimélec était un homme ambitieux, rusé et cruel, sans crainte de Dieu. Tout différent de Gédéon, son père, il voulait être roi. Pour réussir dans son dessein, il commença par gagner la confiance des habitants de Sichem. Il leur persuada que les soixante-dix fils de Gédéon voulaient dominer sur eux, et qu'il vaudrait bien mieux n'avoir qu'un seul chef. Les gens de Sichem le crurent et tirèrent du trésor de leur dieu Bahal-bérith une somme d'argent qu'ils lui donnèrent. Avec cet argent d'iniquité, Abimélec leva une troupe de gens turbulents et sans crainte de Dieu, comme lui, afin qu'ils l'aidassent dans ses mauvais desseins. Il alla avec eux à Ophra, s'empara de tous ses frères et les fit mettre à mort. Un seul échappa, ce fut Jotham, le plus jeune.

SOPHIE. — Quelle chose affreuse, chère maman ! Et personne à Ophra ne prit leur défense ?

LA MÈRE. — Non. L'Écriture dit : « Les fils d'Israël

(1) Ville de la tribu d'Éphraïm, maintenant Naplouse, une des plus anciennes villes du monde. Elle existait déjà au temps de Jacob. (Genèse XXXIII, 18.) Elle est située dans une étroite vallée, entre le mont Hébal et le mont Garizim (Deutéronome XXVII), au milieu d'une belle et fertile contrée.

ne se souvinrent pas de l'Éternel, leur Dieu, qui les avait délivrés de leurs ennemis, et ils n'usèrent pas de bonté envers la maison de Jérubbaal, qui est Gédéon, selon tout le bien qu'il avait fait à Israël. » L'oubli de Dieu engendre l'ingratitude envers les hommes, la cruauté, et l'absence des affections naturelles. C'est le triste tableau qui est ici sous nos yeux, et c'est ce que produit le cœur naturel. L'apôtre Paul énumère tout au long ces mauvais fruits, dans le premier et le troisième chapitre de l'épître aux Romains, où il dit des hommes, qui n'ont pas voulu garder la connaissance de Dieu, qu'ils sont « remplis de toute injustice, de méchanceté, de cupidité, de malice ; pleins d'envie, de meurtres... sans affection naturelle, » et que « leurs pieds sont rapides pour répandre le sang. » Nous voyons tout cela dans l'histoire d'Abimélec et des habitants de Sichem et d'Ophra.

SOPHIE. - Mais est-ce que les autres Israélites ne repoussèrent pas Abimélec à cause de son horrible action ?

LA MÈRE. — Loin de là. Il revint à Sichem, dont les habitants l'établirent roi, et il semble bien que sa royauté passagère fut reconnue, car il nous est dit qu'il fut prince sur Israël. Tout au moins les autres tribus ne s'opposèrent pas à son règne.

SOPHIE. — Mais Dieu avait vu toute sa méchanceté, et je suis sûre qu'il le punit.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Dieu est le juste Juge (1), et « l'inique ne sera point tenu pour innocent, » mais « le méchant tombe par sa méchanceté, » il fait « une œuvre qui le trompe (2) ; » et c'est ce qui nous est présenté d'une manière frappante dans la suite de notre histoire. Le châtement

(1) Psaume VII, 11. — (2) Proverbes XI, 21, 5, 18.

de Dieu fut dénoncé à Abimélec et aux Sichémites par Jotham. Après qu'on eut établi Abimélec comme roi, il monta sur la montagne de Garizim, et dit : « Écoutez-moi, hommes de Sichem, et Dieu vous écouterà. »

SOPHIE. — Que voulait-il dire par là, maman ?

LA MÈRE. — C'est comme s'il eût dit : « Dieu n'est pas indifférent à vos actes ; il sait tout ce que vous dites et faites, aussi certainement que vous entendez ma voix. » Puis après leur avoir montré leur noire ingratitude envers Gédéon, qui avait exposé sa vie pour Israël, et dont ils avaient laissé tuer les fils, il termine en disant : « Qu'un feu sorte d'Abimélec et dévore les hommes de Sichem, et qu'un feu sorte des hommes de Sichem et dévore Abimélec. » Et cette juste malédiction s'accomplit : ils périrent les uns par les autres.

SOPHIE. — Est-ce qu'Abimélec fut longtemps roi ?

LA MÈRE. — Il garda trois ans son pouvoir. Puis la discorde se mit entre lui et ceux mêmes qui l'avaient fait roi. « Dieu, » est-dit, « envoya un mauvais esprit entre Abimélec et les hommes de Sichem, afin que le sang des soixante-dix fils de Jérubbaal fût sur Abimélec, leur frère, qui les avait tués, et sur les hommes de Sichem qui avaient fortifié ses mains pour tuer ses frères. » Dieu peut tarder à exécuter le jugement, mais il ne laisse pas le mal impuni. Il a toujours la haute main sur tout, et le monde tout entier le saura un jour (1). Les hommes de Sichem se lassèrent d'obéir à Abimélec et voulurent se débarrasser de lui par ruse ; « ils agirent perfidement envers lui, » et se choisirent un autre chef, nommé Gaal, dans une fête qu'ils célébrèrent dans la maison de leur dieu. Mais Abimélec fut

(1) Actes XVII, 31.

averti de leur complot et marcha avec son armée contre Sichem. Gaal, avec son armée, vint à sa rencontre, mais il fut battu et s'enfuit.

SOPHIE. — Quelle triste chose, maman, de voir des Israélites en combattre d'autres.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; cela montre le misérable état dans lequel ils étaient tombés en s'éloignant de Dieu. Rien n'est plus douloureux que de voir le peuple de Dieu désuni et divisé en partis qui se combattent les uns les autres. Les Israélites, Abimélec à leur tête, oubliaient complètement qu'ils étaient frères. Il n'y avait plus dans leur cœur ni pitié, ni miséricorde. Sichem fut prise par Abimélec, et tous les principaux avec un millier d'hommes et de femmes s'étaient réfugiés dans une tour près du temple de leur dieu, croyant peut-être qu'il les protégerait. Alors Abimélec dit à ses guerriers : « Ce que vous m'avez vu faire, hâtez-vous, faites-le comme moi. »

SOPHIE. — C'est ce que Gédéon avait dit à ses hommes, quand ils combattaient contre les Madianites.

LA MÈRE. — Oui, mais là c'était contre les ennemis d'Israël ; ici, c'est contre des Israélites mêmes. On peut, mon enfant, être imitateurs du mal, comme on doit l'être du bien. « Bien-aimé, » dit l'apôtre Jean à Gaïus, « n'imité pas le mal, mais le bien (1). »

SOPHIE. — Mais qu'avait fait Abimélec ?

LA MÈRE. — Il avait coupé une forte branche d'arbre et tous firent comme lui. Puis ils mirent tout ce bois contre la tour, l'allumèrent, et brûlèrent ainsi la tour et tous ceux qui s'y trouvaient.

SOPHIE. — Cela fait frémir, maman. Comment pouvait-il être si cruel ?

(1) 3 Jean, 11.

LA MÈRE. — Que pouvait-on attendre de celui qui avait fait tuer ses propres frères sous ses yeux ? Le feu était sorti d'Abimélec et avait dévoré les habitants de Sichem, et Abimélec pensait peut-être, dans son orgueil, que rien ne lui résisterait, oubliant la seconde chose que Jotham avait dite. Mais Dieu n'oublie pas, et sa parole est ferme. Il y avait une ville nommée Thébets qui était du parti des Sichémistes. Abimélec la prit, et comme les habitants s'étaient aussi réfugiés dans une tour forte au milieu de la ville, il voulut employer le moyen qui lui avait si bien réussi à Sichem. Mais Dieu avait fixé là le terme de sa vie d'iniquité. Comme il approchait de la porte de la tour pour y mettre le feu, une femme, du haut de la muraille, jeta sur lui la meule tournante d'un des moulins à bras dont on se servait pour moudre le blé (1), et lui brisa le crâne.

SOPHIE. — Pauvre Abimélec ! Mourut-il tout de suite, maman, ou bien eut-il le temps de se repentir ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu ne dit pas qu'il se soit repenti, mon enfant. Au contraire, dans sa mort, il se montra plein d'orgueil, comme dans sa vie. Se sentant frappé à mort, il dit à son serviteur qui portait ses armes : « Tire ton épée et tue-moi, de peur que l'on ne dise de moi : Une femme l'a tué ; et son jeune homme le transperça et le tua. » Le feu était sorti des hommes de Sichem et avait dévoré Abimélec. Car « on ne se moque pas de Dieu : ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi (2). »

(1) Voyez *Bonne Nouvelle* 1885, page 36.

(2) Galates VI, 7.

---

## L'Église ou l'Assemblée.

XIX. — SECOND VOYAGE MISSIONNAIRE DE PAUL.  
SES TRAVAUX A PHILIPPES. — HISTOIRE DE LYDIE.

Comme nous l'avons vu, l'apôtre et ses compagnons étaient en Europe, et allaient y commencer l'œuvre du Seigneur. Combien ce fait est intéressant pour nous ! C'est dans cette contrée privilégiée que nous habitons, que l'Église devait prendre son plus grand développement. C'est aux extrémités de cette Europe que l'évangile devait briller et brille de sa plus vive lumière. Nous pouvons nous rappeler à ce sujet l'ancienne bénédiction prophétique du patriarche Noé : « Que Dieu élargisse Japheth, et qu'il demeure dans les tentes de Sem. » C'est de la postérité de Sem, habitante de l'Orient, que sortit Israël, le peuple élu, dont l'Éternel était le Dieu, et c'est dans ce peuple que naquit le Sauveur du monde. Mais la race de Japheth, de laquelle nous sommes, devait se répandre vers l'Occident, peupler l'Europe, et remplir la terre de ses nombreuses colonies : « demeurer dans les tentes de Sem. » En même temps, la connaissance du Dieu de Sem et du Sauveur promis, allait aussi éclairer ces énergiques et actifs enfants de Japheth. Et c'est à ce commencement de bénédiction pour eux que nous assistons. Quelle grâce pour vous, mes enfants, de vivre dans ces temps et ces pays où la parole de Dieu est répandue, et l'évangile annoncé même aux plus jeunes. Profitez-vous de ce privilège dont Dieu vous demandera compte ?

Paul, sans s'arrêter à Néapolis, se rendit à Philippes, ville importante, peuplée en grande partie de colons romains. Vous chercheriez en vain maintenant son ancienne splendeur ; il n'en reste que des ruines près d'un pauvre village, nommé l'Élibah. Mais les monuments de la grâce de Dieu, les âmes qui, par la parole du Seigneur, furent amenées à Lui,



demeureront éternellement dans la gloire. Telle est la différence, mes enfants, entre les œuvres de l'homme et celles de Dieu : les unes périssent, les autres subsistent à toujours.

Suivant son habitude, l'apôtre chercha d'abord les Juifs qui habitaient à Philippes. Ils y étaient peu nombreux, semble-t-il, car il n'y avait point de synagogue dans la ville. On se réunissait hors de la porte, près du fleuve Strymon. Dans ce lieu, choisi sans doute ainsi pour accomplir facilement les ablutions prescrites, les Juifs se rassemblaient pour la prière. C'est là que Paul et ses compagnons vinrent le jour du sabbat se joindre à la petite congrégation qui, au milieu des païens, adorait le vrai Dieu, sans connaître encore toutes les richesses de sa grâce, mais qui allait les entendre annoncer.

Il semble qu'en ce jour-là, il n'y avait point d'hommes juifs dans la réunion ; au moins, le récit de Luc ne mentionne que des femmes qui étaient assemblées et auxquelles les serviteurs de Dieu s'adressèrent. Parmi elles, se trouvait une femme nommée Lydie. Elle était originaire de Thyatire, ville de l'Asie mineure, où se trouva plus tard une assemblée chrétienne à laquelle nous voyons, dans l'Apocalypse, que le Seigneur envoie un message par son serviteur Jean. Lydie était marchande de pourpre, étoffe précieuse et très chère, de couleur violette ou rouge, que portaient seulement les empereurs, les rois et les très riches particuliers ; on en revêtait aussi les statues des dieux. La couleur pourpre se tirait d'une espèce d'escargot que l'on trouve sur les bords de la Méditerranée, et comme chaque animal n'en donne que quelques gouttes, on comprend pourquoi les étoffes ainsi teintes revenaient fort cher. Lydie avait, sans doute, acquis dans son commerce une certaine aisance, mais, ce qui était plus précieux, elle avait

la crainte de Dieu dans son cœur et le désir de le connaître. Or vous vous rappelez, mes enfants, que « la crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse ; » Lydie devait bientôt apprendre à connaître Celui qui est « la sagesse de Dieu, » Jésus « qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu. » Lydie n'était pas Juive de naissance ; mais elle avait appris à connaître le vrai Dieu, qu'elle servait, et elle aimait à se réunir avec les Juifs pour le prier. C'est toujours ce qui prouve un besoin de l'âme, lorsque l'on aime se trouver avec ceux qui adorent Dieu, et Dieu y répond par sa bénédiction. Aimez-vous, mes enfants, à vous trouver dans les rassemblements des chrétiens.

Lydie éprouva bientôt cette bénédiction que Dieu accorde à ceux qui le recherchent. Elle *écoutait* ce que disaient les envoyés du Seigneur. Elle n'était pas simplement assise dans la réunion, présente de corps seulement, entendant bien des sons qui frappaient ses oreilles, mais distraite par une foule de pensées diverses, comme, hélas ! cela arrive bien souvent aux petits et aux grands. Vous savez peut-être cela pour vous-mêmes, mes jeunes lecteurs. Oh ! quelle perte pour l'âme, quand les paroles de Dieu viennent frapper les oreilles, sans que le cœur y prenne part, sans que l'on *écoute* ! Combien d'avertissements et d'exhortations à écouter ne trouvons-nous pas dans l'Écriture ! Avant Lydie, nous voyons une autre femme pieuse, Marie, aux pieds de Jésus, *écoutant* sa parole, et Jésus déclare qu'elle a choisi la bonne part. Et le Sauveur, dans un autre endroit, dit : « Bienheureux sont ceux qui *écoutent* la parole de Dieu et qui la gardent. » Puissiez-vous, mes enfants, être de ce nombre.

Telle était Lydie. Elle ne se bornait pas à prêter une oreille distraite à ce qui se disait. Elle appli-

quait son intelligence à saisir ce que disaient les messagers de Dieu, et bientôt elle fut un de ces bienheureux dont le Seigneur parle. Mais tous les efforts de Lydie, en écoutant, auraient été inutiles, si Dieu n'avait agi dans son cœur. Pour comprendre les choses de Dieu, il faut que Dieu lui-même nous les découvre, et c'est ce qu'il fait en appliquant sa parole à notre âme par son Saint-Esprit, de sorte que nous voyons ce que nous sommes — de pauvres pécheurs perdus — et ce que Dieu a fait pour nous dans sa grâce, afin de nous sauver. Ce sont là les choses précieuses que Paul annonçait. Dieu ouvrit le cœur de Lydie pour qu'elle y fût attentive, et elle reçut dans ce cœur, jusqu'alors ignorant, les bonnes nouvelles du salut et de l'amour merveilleux de Dieu et de Christ. Mes enfants, si vous écoutez vraiment, avec une âme sincère, les paroles de Dieu, il est là aussi pour ouvrir votre cœur pour vous les faire comprendre et recevoir, et vous serez heureux.

Lydie avait cru au Seigneur ; elle fut introduite dans l'Assemblée chrétienne par le baptême, et avec elle toute sa maison. Tel fut le commencement de l'église de Philippes, la première en Europe, — une simple femme et sa famille. Dieu se glorifie ainsi toujours dans sa faiblesse ; ce qu'il opère semble chétif aux yeux des hommes, mais c'est un commencement de grandes choses. Ainsi que le dit le Seigneur Jésus : « Le royaume de Dieu est semblable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ; mais, après qu'il est semé, il monte et devient plus grand que toutes les herbes. » Souvent, de nos jours aussi, l'évangile reçu dans un seul cœur, devient le commencement d'une grande bénédiction, « et qui a méprisé le jour des petites choses ? » Puissiez-vous, mon cher jeune lecteur, le recevoir aussi, et devenir un instrument

béni dans la main du Seigneur. « Celui qui croit en moi, » a-t-il dit, « des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. »

La parole de Dieu reçue dans le cœur, porte toujours des fruits dans la vie. Et ces fruits sont d'abord l'amour, se montrant premièrement envers les chers serviteurs de Dieu qui se dévouent pour l'œuvre de leur Maître. Lydie ne pouvait supporter la pensée que les apôtres et leurs compagnons fussent obligés de recourir à une hospitalité mercenaire, ou fussent logés chez ceux qui n'avaient pas cru. Elle était de la famille de Dieu, comme eux ; sa maison devenait la leur, et elle les contraignit à y entrer et à y demeurer, comme preuve qu'ils l'estimaient fidèle au Seigneur. En les recevant ainsi, elle recevait leur Seigneur ; l'amour qu'elle avait pour Lui dans son cœur avait son expression dans son amour pour ses envoyés.

Mes enfants, si nous aimons les serviteurs de Dieu et, en général, les enfants de Dieu, c'est preuve que nous aimons Dieu et que nous avons la vie divine, ainsi que le dit l'apôtre Jean : « Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ; » « quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ; celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour. »

J'ai aimé, mes jeunes lecteurs, vous parler un peu au long de Lydie, parce que nous avons en elle le modèle d'une vraie conversion, caractérisée par ces trois choses : elle *écoutait* ; Dieu lui *ouvrit le cœur*, et, ayant reçu et cru sa parole, la vie de Dieu en elle se manifesta par des œuvres d'amour. Puisse-t-il en être ainsi de chacun de vous !

Nous verrons une autre fois, si le Seigneur le permet, la suite de l'œuvre de Dieu à Philippes, œuvre dont Lydie fut le commencement.



« Maintenant ou jamais. »

Il y a quelques années, dans une des parties septentrionales de l'Angleterre, un jeune mineur devait descendre dans une houillère avant que le reste des ouvriers arrivât. Il était près de deux heures du matin. Il se plaça dans l'espèce de cage qui sert à descendre, et bientôt commença à glisser lentement vers le fond qui était à environ cent dix mètres de la surface. Tout alla bien d'abord, mais arrivée à une quarantaine de mètres de profondeur, la cage heurta la charpente qui garnit les parois du puits et en détacha des pièces de bois, dont les unes tombèrent au fond et les autres sur le haut de la cage.

Le jeune homme était dans un péril imminent. Il savait que, à moins d'une délivrance toute particulière, la charpente continuant à crouler, la cage serait mise en pièces et lui bientôt écrasé. La mort était sous ses yeux. Tout à coup, il se rappela qu'un peu plus bas devait se trouver l'entrée encore ouverte d'une galerie abandonnée, et immédiatement il résolut de tenter de sauter dans cette ouverture, quand la cage passerait devant. Le risque à courir était grand, mais c'était son seul espoir de sauver sa vie, car les charpentes continuaient à tomber avec fracas.

Il se prépara à franchir d'un saut le gouffre héant, dès que l'ouverture de la galerie apparaîtrait. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Les lèvres serrées, tous les nerfs tendus pour cet effort désespéré, il s'élança : l'abîme était traversé, il avait atteint un lieu de sûreté.

Combien les parois humides et visqueuses de la vieille mine semblaient belles au jeune homme ! Les murs d'un palais ne lui auraient pas paru plus brillants. S'il était resté dans la cage, il aurait été écrasé ; s'il avait tardé d'une seconde en sautant dans la galerie, il aurait été précipité au fond de la mine. Il y avait eu pour lui un moment où c'était « maintenant » ou « jamais. » Il avait saisi le « maintenant, » et, par la bonté de Dieu, sa vie avait été épargnée.

Quelque temps après cette délivrance remarquable, ce jeune homme fut amené par l'Esprit Saint à voir son état de misère et de péché devant Dieu, et durant bien des mois il se trouva extrêmement malheureux dans son âme.

Il fit connaître son état à plusieurs chrétiens, mais ne reçut d'eux ni soulagement, ni aide. Au contraire, leurs conseils étaient plutôt pour lui un obstacle à

trouver le repos, car les uns lui disaient : « Croyez, croyez seulement, et bientôt tout ira bien, » et les autres lui demandaient : « *Sentez-vous que cela va mieux ?* » Au lieu de lui montrer qui et quoi il devait croire, ils le rejetaient sur lui-même, sur le misérable *moi*.

Il occupait un poste d'une grande responsabilité. Il avait à examiner les différentes parties de la mine pour s'assurer si elles étaient dégagées de gaz explosible, de manière que les mineurs pussent y travailler en sécurité. Un matin, après s'être acquitté de sa tâche, il se retira dans une partie de la mine où l'on ne travaillait pas, afin de prier et de chercher le repos en Christ, ainsi qu'il le faisait depuis quelque temps.

Il avait sur lui un traité dont la lecture lui avait fait une vive impression. Il le tira de sa poche, et, à genoux, à la lumière de sa lampe de mineur, il se mit à le relire. Il s'y trouvait ces paroles : « Ce n'est pas par la repentance, » — il avait cherché à se repentir, — « ni par nos prières, » — il avait beaucoup prié, — « ni par nos larmes, » — combien il en avait versé, — « ni par nos supplications, » — il en avait beaucoup adressé à Dieu, — « que nous sommes sauvés, mais par une entière confiance en Christ. »

Une pleine confiance en Christ ! Une foi simple en Lui ! Voilà ce qu'il n'avait pas possédé. Tout le reste il l'avait tenté, mais c'était se confier en lui-même et non en Christ. Il comprit à ce moment son erreur ; il vit que Christ seul pouvait le sauver, il se confia en Lui, et dès lors fut rempli de paix et d'une sainte joie.

Des années ont passé depuis ce moment, ce jeune homme vit encore pour louer le Seigneur qui, après avoir sauvé son corps, a aussi sauvé son âme, et

souvent il se répète ces paroles : « Il m'a fait monter hors du puits de la destruction, hors d'un bourbier fangeux ; et il a mis mes pieds sur un roc, il a établi mes pas. » (Psaume XL, 2.)

Cher jeune lecteur, celui qui écrit ces lignes est le même qui fit ce saut désespéré pour sauver sa vie. Il s'adresse aujourd'hui à vous, afin que vous veniez maintenant au Sauveur qui a délivré son âme.

Dieu nous dit à plus d'une reprise « maintenant ; » écoutez-le :

« Voici, c'est maintenant le temps agréable ; voici, c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.)

« L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. » (Jean V, 25.)

Et prenez aussi garde au « jamais, » qu'il prononcera un jour à ceux qui n'auront eu que la profession chrétienne sans la réalité : « Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi. » (Matthieu VII, 23.)

## L'Église ou l'Assemblée.

### XX. — TRAVAUX DE PAUL A PHILIPPES.

#### CONVERSION DU GEÔLIER.

Nous avons vu, mes enfants, le commencement paisible et heureux de l'assemblée de Philippes. Les apôtres continuèrent à se rendre au lieu où l'on se réunissait, afin d'y poursuivre l'œuvre de Dieu, et, sans doute, bien d'autres personnes, comme Lydie, furent amenées au Seigneur. L'épître de Paul aux Philippiens en nomme plusieurs.

Mais l'ennemi ne peut voir des âmes sauvées sans



chercher à s'opposer à la grâce du Seigneur. C'est ce qu'il fit bientôt à Philippes.

Il se trouvait dans cette ville une pauvre fille esclave qui avait un esprit de python. On disait cela des personnes qui prétendaient avoir le don de deviner ou prédire l'avenir, et ils étaient nombreux dans ce temps-là, comme, hélas ! ils le sont de nos jours, quoique portant d'autres noms. Mais ce sont de misérables instruments de Satan, de même que ceux qui les écoutent sont ses dupes. Le chrétien ne doit rien avoir à faire avec de telles pratiques.

La servante dont nous parlons était réellement possédée d'un mauvais esprit, et ses maîtres se servaient de ses soi-disant divinations, pour se procurer un grand gain de la part de ceux qui venaient la consulter.

Un jour que les serviteurs de Dieu se rendaient au lieu de la prière, cette pauvre fille les rencontra. Aussitôt l'esprit qui était en elle, reconnaissant dans les apôtres la puissance divine, fut obligé de le confesser par sa bouche. Elle se mit à les suivre en criant : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu Très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. » Les démons, quand ils se trouvaient en présence de Jésus sur la terre, s'écriaient aussi : « Tu es le Fils de Dieu, » mais Jésus ne voulait pas de leur témoignage et leur fermait la bouche en les chassant du corps des possédés. Paul ne pouvait pas davantage accepter pour son ministère le témoignage d'un mauvais esprit. C'est pourquoi, l'ayant supporté durant plusieurs jours, affligé dans son cœur, il commanda à l'esprit, non point en son nom, mais au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. A l'instant même, l'esprit sortit et la pauvre servante fut délivrée. Telle est la puissance du nom de Jésus !

Pour les maîtres de l'esclave, tout espoir de gain

était perdu. C'était une cruelle déception pour leur avarice. Satan qui avait cherché à se faire l'auxiliaire des apôtres et qui voyait sa ruse déjouée, se servit des mauvais sentiments des mattres de l'esclave, pour les exciter contre Paul et Silas. Irrités de la perte d'argent qu'ils faisaient et voulant se venger, ils trainèrent les deux serviteurs de Dieu devant les magistrats qui siégeaient sur la place publique. Ils ne pouvaient les accuser d'avoir fait du bien à leur esclave ; ils eurent alors recours à la calomnie et au mensonge. « Ces hommes-ci, qui sont Juifs, » dirent-ils, « mettent tout en trouble dans notre ville, et annoncent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir, ni de pratiquer, à nous qui sommes Romains. » C'était une grave accusation, car les lois romaines punissaient sévèrement ceux qui cherchaient à introduire des religions nouvelles, et en disant que Paul et Silas étaient Juifs, c'était exciter la haine que les païens avaient pour ce peuple méprisé.

Aussi toute la foule qui entendait ces accusations, se souleva-t-elle contre les apôtres, et les magistrats, voulant à tout prix la calmer, au lieu d'examiner la cause avec justice, commandèrent que Paul et Silas fussent battus de verges et jetés en prison. Ils s'inquiétaient peu de deux Juifs étrangers. Ils firent arracher de dessus les apôtres leurs vêtements et, sur leur chair nue, firent appliquer un grand nombre de coups dont chacun laissait une trace sanglante. Puis, meurtris comme ils l'étaient, avec leurs habits déchirés, ils furent jetés en prison, et ordre fut donné au geôlier de les garder sûrement.

Dans la prison, un nouveau supplice les attendait. Le geôlier, ayant reçu un tel ordre, ne pouvait qu'obéir à ses supérieurs. Il enferma donc les apôtres dans la prison intérieure, sans doute un obscur

cachot, et attacha leurs pieds au poteau. C'était une sorte de poutre double avec des ouvertures pour y passer chaque jambe, de manière à interdire tout mouvement. Quelle position pour les serviteurs de Dieu ! Perdent-ils courage ? Poussent-ils de tristes plaintes ? Non, mes enfants ; nous allons le voir.

Satan et les hommes avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir contre les serviteurs de Dieu ; mais ils ne peuvent toucher qu'au corps, et le Seigneur a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. » Paul et Silas le savaient. Dans ce sombre cachot où ils gisaient, une lumière céleste et divine remplissait leurs cœurs. Ils pensaient à Celui qui les avait aimés et qui avait souffert bien plus qu'eux de la part des hommes, à Celui qui, sur la croix, avait subi pour les sauver, le jugement et la mort, et ils s'estimaient heureux de souffrir quelque chose pour Lui. Ils élevaient leurs regards en haut, et comme Étienne, ils voyaient par la foi, dans la gloire, Jésus, le Fils de l'homme, qui les aimait et les prendrait un jour avec Lui. Aussi, bien loin d'être accablé, de se répandre en plaintes, leur cœur, rempli de l'amour et de la gloire de leur Sauveur, goûtait une paix profonde et un bonheur ineffable.

Ce qui occupait leur âme, se manifestait au dehors. Vers le minuit, au sein des ténèbres extérieures, dans ce lieu où habituellement ne se faisaient entendre que des plaintes et des blasphèmes, ces deux bienheureux chantaient les louanges de Dieu. Quel triomphe sur l'adversaire qui avait cru leur fermer la bouche ! Leurs prières et leurs louanges devenaient un témoignage et une prédication : « Les prisonniers les entendaient. » Quelle devait être leur surprise. Ainsi, Dieu était glorifié dans une sombre prison.

La réponse à leurs prières et à leur confiance ne se fit pas attendre. Dieu, dans sa puissance, vint montrer ce qu'étaient pour son cœur ces deux pauvres prisonniers juifs. Soudainement, il se fit un grand tremblement de terre. Les fondements de la prison, où l'on croyait les prisonniers bien en sûreté, furent ébranlés ; ces portes solides et bien fermées avec leurs barres et leurs serrures s'ouvrent ; les liens, les chaînes, les entraves, qui serraient les membres des prisonniers, sont brisés ; toute la puissance de l'homme est comme anéantie devant Dieu.

Mais, mes enfants, cette puissance divine allait aussi arracher à Satan un captif d'un autre genre. Le geôlier, éveillé en sursaut, accourut pour voir si tout était en ordre. Quelle dut être sa stupeur en voyant les portes ouvertes ! Il ne douta pas un moment que tous les prisonniers ne se fussent enfuis, et, comme il répondait d'eux sur sa vie, dans son désespoir, il avait déjà tiré son épée pour se tuer. Mais Dieu n'avait pas ouvert les portes de la prison pour que les lois fussent violées. En déployant sa puissance, il avait d'autres desseins, des desseins de grâce. Lui-même avait retenu les prisonniers qui, voyant que Paul et Silas ne s'échappaient pas, les avaient sans doute imités.

Au moment où le pauvre geôlier allait mettre fin à sa vie et se précipiter ainsi au-devant du jugement de Dieu, la voix de la grâce qui veut sauver le pécheur et non le laisser périr, se fit entendre : « Ne te fais pas de mal, » lui cria Paul, « nous sommes tous ici. » Le geôlier, frappé de ces paroles si inattendues, demande de la lumière, s'élançe dans le cachot où il avait jeté les serviteurs de Dieu, et tombe à leurs pieds, tout tremblant d'émotion et de crainte.

Combien tout est changé ! Dans quelle nouvelle

lumière il les voit ! Ce cachot n'est pas la place de ceux pour qui Dieu intervient ainsi. Il les mène dehors. Mais il se voit aussi, lui-même, dans la lumière de Dieu. Il se sent coupable et perdu, et, de son cœur angoissé, s'échappe ce cri : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

La réponse ne se fait pas attendre. Cette même parole de grâce qui l'a empêché de se faire du mal, va maintenant lui faire du bien et porter la paix dans son cœur. Les apôtres de l'évangile lui répondent aussitôt : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison. » Pour le geôlier comme pour vous, mes enfants, c'est l'unique voie de salut. Le nom de Jésus est le seul qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés.

La lumière et la grâce divines étaient ainsi entrées dans cette triste demeure, pour en faire une maison de joie. L'effort de Satan avait tourné contre lui. Il avait fait mettre les apôtres en prison pour les réduire au silence, mais là, des âmes avaient été sauvées. Quelles merveilles de la puissance et de l'amour de Dieu ! Les serviteurs du Seigneur, après leurs premières paroles de paix, continuèrent à annoncer la bonne nouvelle du salut au geôlier et à tous ceux qui étaient dans sa maison et que ces événements avaient, sans doute, attirés.

Le geôlier avait cru, et sa foi se montra aussitôt par l'amour, comme cela avait été le cas pour Lydie. Il les prit en cette même heure de la nuit, et lava leurs plaies. Après ce témoignage, lui et les siens furent introduits par le baptême dans l'assemblée chrétienne. Un autre fruit de la foi se manifesta en lui. Pensant aux besoins de ceux qui maintenant étaient pour lui des frères bien-aimés, il les fit monter chez lui et leur dressa une table, son cœur et ceux des siens étant remplis de joie d'avoir été

amenés à la connaissance de l'amour merveilleux de Dieu pour leur salut. Quelle heureuse nuit pour eux tous ! Ils étaient passés des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu. En est-il de même pour vous, mes jeunes amis ?

Le jour étant venu, les magistrats pensèrent que, le tumulte étant apaisé, ils pouvaient renvoyer ces hommes contre lesquels il n'y avait pas eu de jugement rendu. Ils envoyèrent donc au geôlier l'ordre de les relâcher, et le geôlier le transmit à Paul. Mais Paul qui, pour lui-même, avait souffert l'injustice, ne pouvait pas, pour la gloire de l'évangile, accepter d'être renvoyé en cachette, comme un homme sans aveu. Il refusa donc de sortir de prison, et demanda que les magistrats eux-mêmes vissent les mettre en liberté, eux qui étaient Romains et que l'on n'aurait pas dû frapper et mettre en prison sans forme de jugement.

Les magistrats furent effrayés en apprenant qu'ils avaient mis les mains sur des citoyens romains ; ils s'empressèrent d'apporter leurs excuses à Paul et Silas et les firent sortir de prison, leur demandant, en même temps, comme une faveur, de quitter leur ville. Les apôtres agirent en toute liberté ; ils rentrèrent chez Lydie où ils logeaient, y rassemblèrent les frères, et, les ayant exhortés et encouragés, partirent de Philippes pour continuer leur œuvre.

Ainsi fut établie la première assemblée chrétienne en Europe. Composée de quelques Juifs, de prosélytes et de païens, elle était dévouée au Seigneur et attachée à ses serviteurs, qui avaient souffert pour lui annoncer l'évangile. Nous voyons aussi, par la lettre qu'il leur écrivit, combien Paul aimait ses chers Philippiens.

---

## Entretiens sur le livre des Juges

### HISTOIRE DE JEPHTHÉ.

(*Juges X-XII.*)

**LA MÈRE.** — Après la mort d'Abimélec, l'Éternel montra encore sa patience et sa bonté envers son peuple si souvent égaré. Il leur suscita, pour les sauver de la main de leurs ennemis et pour les gouverner, deux juges, l'un nommé Thola, de la tribu d'Issacar, et l'autre, nommé Jaïr, du pays de Galaad, de la tribu de Manassé. Ainsi s'écoulèrent encore quarante-cinq années paisibles.

**SOPHIE.** — Combien ces pauvres Israélites eussent été heureux, s'ils étaient toujours restés fidèles ! Comment de si nombreuses expériences ne leur montraient-elles pas qu'il valait mieux servir l'Éternel ?

**LA MÈRE.** — Ma chère enfant, c'est l'histoire de notre cœur. Nous savons bien que nous ne sommes heureux que dans le chemin de l'obéissance, et pourtant combien de fois ne nous en écartons-nous pas ? Malgré leurs nombreuses expériences, les enfants d'Israël se détournèrent encore une fois de l'Éternel, et se mirent à servir les abominables divinités des nations qui les entouraient. Et ce fut par une de ces nations, les Ammonites, que Dieu les châtia. Ils commencèrent par écraser sous leur joug les tribus qui étaient de l'autre côté du Jourdain, puis ils passèrent le Jourdain pour faire aussi la guerre aux tribus de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Israël se trouva ainsi dans une grande détresse.

**SOPHIE.** — Ils virent alors, sans doute, combien ils avaient été coupables.

**LA MÈRE.** — Oui, et ils se tournèrent vers Dieu en confessant leur péché. « Nous avons péché con-

tre toi, » dirent-ils, « car nous avons abandonné notre Dieu, et nous avons servi les Baals. »

SOPHIE. — Je pense, maman, que Dieu eut encore cette fois compassion d'eux. Je me souviens avoir appris ce verset : « Que le méchant abandonne sa voie, et l'homme inique, ses pensées, et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura compassion de lui, — et à notre Dieu, car il pardonne abondamment (1). »

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, que les compassions de Dieu sont en grand nombre. Mais l'Éternel voulait que, non seulement les Israélites sentissent le besoin de son secours pour leur délivrance, et le fait qu'ils avaient péché contre Lui, mais aussi qu'ils abandonnassent « leur mauvaise voie, » comme le dit le verset que tu as cité. C'est pourquoi il leur rappelle leurs délivrances passées, leur ingratitude, et leur dit : « Allez, et criez aux dieux que vous avez choisis. »

SOPHIE. — Ces dieux-là ne pouvaient pas les délivrer ; mais je pense que l'Éternel leur disait cela pour leur montrer leur folie de s'attacher à des idoles qui ne sont rien.

LA MÈRE. — Et puisqu'elles n'étaient rien d'autre qu'une chose abominable aux yeux de Dieu, il fallait les rejeter. C'est ce que firent les enfants d'Israël. En renouvelant la confession de leurs péchés, ils montrèrent leur sincérité en ôtant du milieu d'eux les dieux des étrangers, et servirent l'Éternel. Ils cessèrent de « mal faire, » et commencèrent à « bien faire (2). » L'Éternel fut alors touché de la misère de son peuple.

SOPHIE. — Est-ce qu'il leur choisit un libérateur comme Gédéon ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, mais comme il est le

(1) Ésaïe LV, 7. — (2) Ésaïe I, 16.



Maître souverain des cœurs et des pensées, il dirigea tout de manière à ce que les enfants d'Israël trouvassent un libérateur. Les Ammonites s'étaient rassemblés et avaient placé leur camp dans le pays de Galaad. Les Israélites se réunirent aussi contre eux à Mitspa, mais il leur fallait un chef pour les conduire. Il y avait d'entre les Galaadites un homme vaillant nommé Jephthé. Il avait été chassé par ses frères de la maison de leur père, et ainsi privé de son héritage, parce qu'il n'était pas de la même mère qu'eux. Obligé de s'enfuir et sans ressources, il était devenu le chef d'une troupe de gens sans aveu qui, sans doute, vivaient de pillage. Sa réputation de bravoure et d'habileté était bien établie, et ce fut à lui que les principaux de Galaad s'adressèrent pour être chef de l'armée d'Israël.

SOPHIE. — Quelle chose étrange et humiliante pour les Israélites de s'adresser à un tel homme.

LA MÈRE. — En effet, mais cela montre d'un côté comme Israël était tombé bas, et d'un autre que l'Éternel se sert des choses viles de ce monde et des méprisées, pour annuler les choses que le monde estime (1). Nous voyons d'ailleurs que Jephthé connaissait l'Éternel, car il convient avec les principaux de Galaad devant l'Éternel, qu'ils prennent à témoin, qu'il resterait leur chef après qu'il aurait vaincu les Ammonites. Nous voyons aussi qu'il connaissait bien l'histoire d'Israël, comme la rapporte Moïse dans le Deutéronome.

SOPHIE. — Comment voyons-nous cela, maman ?

LA MÈRE. — Jephthé n'engagea pas tout de suite le combat. Il envoya des messagers au roi d'Ammon pour lui demander raison de son agression. Celui-ci répondit que c'était pour reprendre ce que les Is-

(1) 1 Corinthiens I, 28.

raélites avaient enlevé aux Ammonites, quand ils venaient d'Égypte. Mais Jephthé lui rappela que le pays dont s'étaient emparés les Israélites était celui des Amorrhéens et non des Ammonites, comme on lit dans les Nombres et le Deutéronome (1). Loin de là, l'Éternel avait défendu, en ce temps-là, aux enfants d'Israël, de faire la guerre aux Moabites et aux Ammonites, parce qu'ils descendaient de Lot, neveu d'Abraham. Mais le roi des Ammonites ne voulut pas écouter Jephthé.

SOPHIE. — Je me souviens, maman, que, dans un chapitre de l'épître aux Hébreux, il est parlé de Jephthé. Il est mis à côté de Gédéon et d'autres hommes qui, par la foi, avaient remporté des victoires (2).

LA MÈRE. — Les paroles de Jephthé nous le montrent, en effet, comme un homme qui se confiait en l'Éternel pour la victoire. « L'Éternel, le Dieu d'Israël, » dit-il au roi d'Ammon, « livra Sihon et tout son peuple en la main d'Israël ; » « l'Éternel, le Dieu d'Israël, a dépossédé les Amorrhéens devant son peuple Israël, et toi, tu nous en déposséderais !... Nous aurons la possession de tous ceux que l'Éternel, notre Dieu, aura dépossédés devant nous.... L'Éternel, le Juge, jugera aujourd'hui entre les fils d'Israël et les fils d'Ammon. »

SOPHIE. — Je vois bien, par ces paroles, que Jephthé, en effet, reconnaissait l'Éternel comme le Dieu d'Israël, qui avait donné autrefois la victoire à son peuple et qui saurait le maintenir dans la possession de ce qu'il lui avait donné.

LA MÈRE. — Maintenant, l'Éternel montre comment il répondait à la foi et sanctionnait le choix qu'Israël avait fait de Jephthé pour chef. Le roi d'Ammon avait rejeté les paroles de Jephthé et refusé de se

(1) Deutéronome II ; Nombres XXI. — (2) Hébreux XI, 32.

retirer. Alors l'Esprit de l'Éternel fut sur Jephthé, qui réunit les Galaadites et ceux de la tribu de Manassé et, avec eux, il marcha contre les Ammonites.

SOPHIE. — Il ne pouvait pas manquer de remporter la victoire.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Mais encore ici, nous avons un exemple bien frappant de l'imperfection de l'homme. Jephthé aurait dû avoir en l'Éternel une confiance implicite ; mais un doute surgit dans son esprit. Il croit qu'il s'assurera mieux la victoire en faisant lui-même quelque chose. Il promet solennellement à l'Éternel que, s'il avait la victoire, il offrirait en holocauste ce qui sortirait de sa maison à sa rencontre quand il reviendrait en paix. L'Éternel ne demandait rien pour délivrer son peuple et rendre Jephthé victorieux. C'est ainsi que l'homme a toujours la tendance de vouloir ajouter quelque chose au salut purement gratuit que Dieu lui donne. Comme Jephthé eut lieu de regretter ce vœu téméraire ! Il en sera de même de celui qui veut ajouter au salut ses œuvres.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, ce qui arriva au pauvre Jephthé. Nous en avons parlé quand nous avons lu le Deutéronome (1). La première personne qui vint à sa rencontre, ce fut sa propre fille.

LA MÈRE. — Oui, et c'était bien naturel. L'Éternel avait livré entre les mains de Jephthé ses ennemis, le bruit de cette victoire éclatante qui affranchissait le peuple d'Israël, était parvenu jusqu'à Mitspa, la demeure de Jephthé, et que pouvait faire sa fille unique, sinon de sortir au-devant de son père vainqueur avec tous les témoignages de joie et d'honneur ? « Elle sortit à sa rencontre avec des tambourins et des danses. »

(1) Bonne Nouvelle 1886, pages 131, 132.

SOPHIE. — Oh ! chère maman, quel coup pour Jephthé, et quelle douleur dut remplir son cœur !

LA MÈRE. — La parole de Dieu fait ressortir ce que cette douleur devait avoir d'intense, en nous disant : « Et elle était seule, unique ; il n'avait, à part elle, ni fils, ni fille. » Et cependant, il n'essaya pas même de revenir sur un vœu qui laissait sa maison vide et désolée ; et sa fille, avec une abnégation touchante, se soumit, heureuse de voir son père vainqueur et Israël délivré.

SOPHIE. — Penses-tu que Jephthé était obligé d'accomplir un vœu si terrible ?

LA MÈRE. — Jephthé s'en tenait à la parole de l'Éternel, qui dit : « Quand tu voueras un vœu à l'Éternel, ton Dieu, tu ne tarderas pas à l'acquitter ; car l'Éternel, ton Dieu, le redemandera *certainement* de ta part, et il y aura du péché sur toi (1). » Aussi Jephthé dit-il : « J'ai ouvert ma bouche à l'Éternel, et ne puis revenir en arrière. » C'était une immense souffrance pour lui, il n'aurait pas dû faire ce vœu, mais l'ayant fait, il estimait que l'obéissance à la parole de l'Éternel allait avant les sentiments de son cœur.

SOPHIE. — Je comprends ce que tu me dis, maman, et je vois aussi par cet exemple de Jephthé avec quel soin nous devons veiller sur nos paroles.

LA MÈRE. — Malgré cette cruelle leçon, Jephthé montra encore ce trait de son caractère, la précipitation et le manque de sagesse patiente. Les gens de la tribu d'Éphraïm, jaloux comme au temps de Gédéon, parce qu'une autre tribu qu'eux avait délivré Israël et se trouvait ainsi à la tête du peuple, se plaignirent qu'on ne les eût pas appelés pour combattre, et menacèrent de brûler Jephthé et sa maison sur lui.

(1) Deutéronome XXIII, 21.

C'était comme une déclaration de guerre. Mais si Jephthé avait, comme Gédéon, répondu avec douceur, il aurait évité un grand mal. Au lieu de cela, il rassembla les guerriers de Galaad et combattit les Éphraïmites qui furent vaincus et traités sans pitié. Comme ils fuyaient vers le Jourdain, les Galaadites y étant arrivés avant eux, les massacrèrent au passage. Pour reconnaître ceux d'Éphraïm, ils faisaient prononcer à quiconque voulait passer le fleuve le mot « Shibboleth. » Les Éphraïmites ne pouvaient pas bien le dire, et sur ce signe ils étaient mis à mort.

SOPHIE. — C'est bien triste, maman, de voir des frères s'entre-tuer ainsi.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, cela montre dans quel triste état les Israélites étaient descendus peu à peu. Jephthé ne jouit pas longtemps de sa position comme juge. Au bout de six ans, il mourut.

SOPHIE. — Est-ce que les Israélites retombèrent encore dans l'idolâtrie ?

LA MÈRE. — Pas de suite, mon enfant. Dieu, dans sa miséricorde, leur suscita encore des juges de différentes tribus, qui se succédèrent pendant vingt-cinq ans et sous lesquels Israël fut en paix.



**Voici, je viens bientôt.**

Le SEIGNEUR ne TARDE pas pour ce qui concerne la PROMESSE, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement ; mais IL est PATIENT envers vous, ne voulant pas qu'aucun pèrisse, mais que tous viennent à la repentance.



On nous a communiqué la poésie suivante qui nous paraît une heureuse suite à celle du numéro précédent, comme appel aux chers enfants.

### La voix de Jésus.

Enfants, l'avez-vous entendue,  
La voix du bon Berger  
Appelant sa brebis perdue,  
Qu'il sait en grand danger ?

Cette voix si douce et si tendre  
De Jésus, le Sauveur,  
Savez-vous qu'il la fait entendre  
Dans le secret du cœur ?

Heureux celui qui, dès l'enfance,  
Répond à son appel,  
Et s'est mis avec confiance  
En route pour le ciel.

Chaque jour cette voix chérie  
Le garde et le conduit  
Jusqu'à la céleste patrie,  
But divin qu'il poursuit.

Et dans les heures de tristesse,  
Nombreuses ici-bas,  
Elle console, elle redresse,  
Elle affermit ses pas.

Puis, quand le terme du voyage  
Enfin arrivera,  
Qu'heureux, sur l'éternelle plage,  
Son pied se posera ;

O Jésus ! c'est ta voix connue  
Qui ravira son cœur,  
Au ciel saluant sa venue  
Auprès de son Sauveur.



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Lettre aux lecteurs de la Bonne Nouvelle . . . . .	3
La petite Nelly . . . . .	4
« Dieu m'aime » . . . . .	21
L'empereur de Russie et le jeune noble . . . . .	33
Quelle espèce de gens iront au ciel? . . . . .	38
« Jésus m'aime » . . . . .	39
Réponse à la prière de la veuve . . . . .	41
« La première à le voir » . . . . .	59
La brebis perdue et le Berger qui la cherche . . . . .	61
La pauvre veuve et sa fille . . . . .	79
La grâce qui pardonne . . . . .	81
Ce n'était qu'un rêve . . . . .	98
« Il peut y avoir miséricorde pour toi » . . . . .	101
Pierre, le jeune tambour . . . . .	121
« Il m'a envoyé pour publier l'an agréable du Seigneur » . . . . .	137
« Qui paiera ces dettes? » . . . . .	153
Conflance en Dieu . . . . .	159
« Puis-je garder les bonnes nouvelles pour moi? » . . . . .	160
Les trois métaux . . . . .	161
Le jeune mousse . . . . .	179
La prière du marin englouti par les eaux . . . . .	181
Celui-ci . . . . .	196
Péchés effacés . . . . .	200
Les merveilleuses voies de Dieu . . . . .	201
« Maintenant ou jamais » . . . . .	221
Voici, je viens bientôt . . . . .	237

## L'Église ou l'Assemblée (suite) :

	Pages
XI. — Pierre ouvre aux nations la porte du royaume des cieux. Histoire de Corneille . . . . .	14, 20
XII. — Pierre retourne à Jérusalem. Son emprisonnement et sa délivrance . . . . .	54
XIII. — Les premiers missionnaires parmi les païens. Antioche . . . . .	73
XIV. — Le premier voyage missionnaire de Paul. Son séjour en Chypre . . . . .	92
XV. — Prédication à Antioche de Pisidie . . . . .	114
XVI. — Évangélisation à Iconium, Lystre et Derbe	131, 149
XVII. — Les croyants d'entre les nations ne sont pas astreints à observer la loi de Moïse . . . . .	172
XVIII. — Second voyage missionnaire de Paul. L'évangile porté en Europe . . . . .	191
XIX. — Les travaux de Paul à Philippes. Histoire de Lydie . . . . .	216
XX. — Travaux de Paul à Philippes. Conversion du géolier . . . . .	224

## Entretiens sur le livre des Juges :

I. — Premiers temps après la mort de Josué. (Chap. I.) . . . . .	7
II. — Déclin et chute du peuple d'Israël en Canaan. (Chap. I, 17-36; II.) . . . . .	23
III. — Les premiers libérateurs : Othniel, Éhud, Samgar. (Chap. III.) . . . . .	46
IV. — Barak et Débora. (Chap. IV, V.) . . . . .	66, 84
V. — Histoire de Gédéon. (Chap. VI, VIII.)	117, 125, 141, 166, 185
VI. — Histoire d'Abimélec. (Chap. IX.) . . . . .	208
VII. — Histoire de Jephthé. (Chap. X-XII.) . . . . .	231

## POÉSIES

Où l'achèverez-vous? . . . . .	20
« Encor très peu de temps » . . . . .	40
Viens à Jésus! . . . . .	65
Consolation . . . . .	140
L'agneau perdu . . . . .	205
La voix de Jésus . . . . .	238
Strophes diverses . . . . .	60, 100, 123, 200

